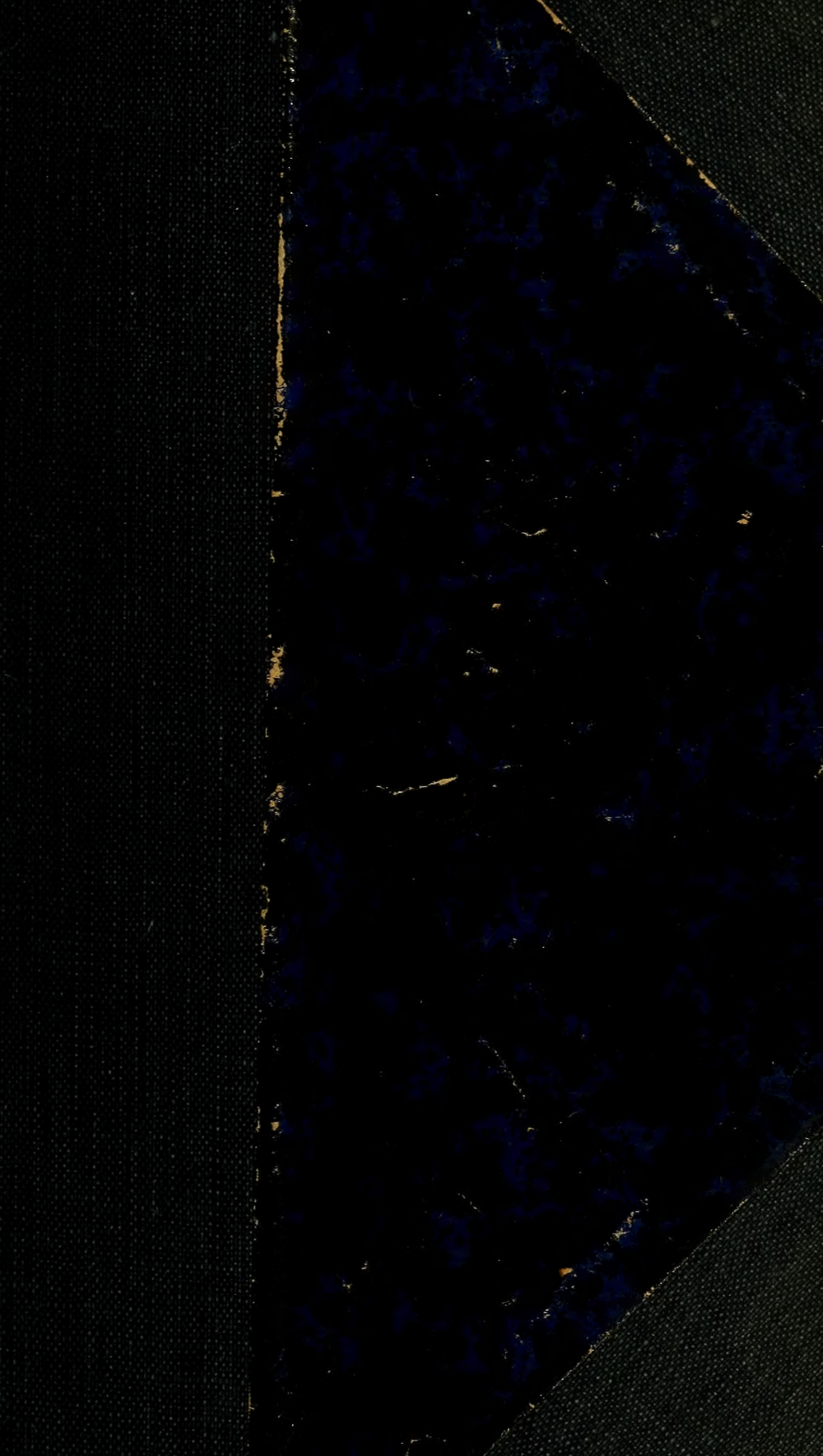




Dessiné et gravé par J.P. Le Bas.

Démocrite, sans fin te verra-t-on rêver
Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire?
Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre;
Il est fait pour la cultiver.

HISTOIRE DU CIEL,

Où l'on recherche

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE,

ET

LES MÉPRISES DE LA PHILOSOPHIE,

Sur la formation des corps céleſtes, & de toute la nature.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

vol I only



PLAN DE CET OUVRAGE.

IL n'y a point de nation; il n'y a peut-être point d'homme ſur la terre, qui en conſidérant la beauté du Ciel & la marche régulière des corps qui y roulent, n'ait déſiré de ſavoir quels ont été les commencemens de cette ſtructure, quelle eſt l'origine & la ſignification des noms qu'on donne à tous ces différens corps, en un mot d'être inſtruit de l'hiſtoire du Ciel.

De tout tems, & par-tout, on a fait cette recherche : c'eſt la première réflexion de tout eſprit qui penſe : c'eſt le premier pas de la

curiosité. La plûpart des peuples célébres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujèt : & les anciens poëtes pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épisode intéressant, étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie (*a*).

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènemens, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de dis-

(*a*) *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Métamorphoses, & les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, & à Iopas dans le premier & le sixième livre de l'Enéide. Ovide & Virgile ne sont en cela que les imitateurs d'Hésiode & des autres Grecs copistes des Phéniciens.

cernement, & ſuivre dans l'étude de cette hiſtoire les régles du bon ſens, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être inſtruit.

Comme l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix. Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de témoignages

ſuffiſans, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la naiſſance des Cieux & de l'origine, ſoit des noms qu'on donne aux différentes parties de la ſphère céleſte, ſoit des influences qu'on leur attribue; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables, ou les peuples les plus attentifs à conſerver la connoiſſance du paſſé. Quel uſage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations ſur ce ſujèt? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue ſéparation du corps de la ſociété a dégradés & abatardis? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru & publié ſur l'ori-

gine du monde, & ſur les puiſſances céleſtes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne hiſtoire a pu ſe conſerver ſans ſe rompre; & qui ayant toûjours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer juſqu'à nous quelques-unes des connoiſſances primitives.

Mais quelque ſoin qu'un hiſtorien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité; il arrive ſouvent que la matière qu'il traite tienne à des fables ſi célébres & ſi accréditées, qu'il ſe voit contraint de s'y arrêter & de les ſuivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plûpart de nos Hiſtoriens François ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & aſſervi par les Francs, d'où * quelques-uns ont tiré des conſéquences

* *Hiſt. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.*

aussi imaginaires que cette conquête. Le savant & judicieux * Ecrivain, qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoise, n'a donc pu se dispenser, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siécles postérieurs; & remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en deçà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu-à-peu de la foiblesse des Empereurs pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient: ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes, uniquement pro-

* M. l'abbé du Bos.

venue de ce que les Gaulois, aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs, étoient jugés selon leurs loix particulières, & les tribus Françoises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des fables pour établir la vérité, est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célebres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, sont les auteurs Payens, les Philosophes des différens âges, & les Ecrivains sacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains est obscurci par des récits fabuleux & par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils ayent été les plus spirituels & les mieux policés de tous les peuples, ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des Cieux, & sur les puissances qui influent dans la

conſervation du genre humain ; qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuſes ténébres il eſt poſſible de faire ſortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'eclairciſſement nous apprend ce qui a donné naiſſancé aux fables. Il en eſt le dénoûment. Ce premier point fixe eſt la ſignification des noms & des figures qui ont ſervi dans la plus haute antiquité à caractériſer le ſoleil, la lune, & les étoiles ſelon leurs différentes ſituations. Les uſages des anciens & l'inſpection de la nature nous aident à découvrir ce ſens, dont la connoiſſance nous laiſſe auſſi-tôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des inſtitutions des premiers hommes, & mèt dans un aſſez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos peres.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits. Quand notre histoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, & dont les suites troublent encore le repos de la société; ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens: c'est de découvrir avec la naissance du ciel poëtique & des dieux du Paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à

la vérité du récit de Moïſe. Je ſuis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Ecriture-ſainte ; puiſque l'Ecriture-ſainte eſt évidemment poſtérieure à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'hiſtoire de l'idolâtrie une conformité ſenſible avec les évènemens rapportés par l'Ecriture. Les monumens & la nature fourniſſent les preuves de cette hiſtoire ; & cette hiſtoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne ſuis pas appellé à faire la démonſtration de l'Evangile, il m'eſt permis d'en eſſayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins diſpoſé quelques Lecteurs !

Après l'examen du Ciel, tel que les Poëtes nous l'ont décrit, & que les payens l'ont imaginé en altérant les inſtructions qu'ils avoient reçues de leurs peres, il eſt naturel

de paſſer à un Ciel en apparence plus raiſonnablement conſtruit, je veux dire à la naiſſance du ſoleil & des planétes, telle que les philoſophes l'ont conçue. Si les égaremens des poëtes, ramenés à la première ſource de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la deſtination de la nature, apparemment les philoſophes nous donneront à cet égard un grand ſurcroît de connoiſſance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils ſe ſont tous évanouis en des penſées ou dangereuſes, ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Ariſtote, Lucréce, Gaſſendi, Deſcartes, & bien d'autres grands génies ont conſtruit le ſoleil, les planétes, & l'univers ſur des fondemens auſſi ruineux qu'avoient fait les poëtes; que leurs atômes, leur matière première, & leurs loix générales

productives de trois ou quatre élémens, principes si rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, sont toutes idées sans justesse, & en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célébres nous sont chers & respectables : mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons & nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnoissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes ; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières : mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses

qu'elles en imposent par des noms célébres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, & un mouvement général distribué dans cette matière, suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organisation des espéces, & la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement, soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil & une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque piéce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette

queſtion, dont il n'eſt perſonne qui ne voye l'importance, nous ſommes fort éloignés de diſconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie, ne nous ont induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marchoit & ſe conſervoit par des régles ſimples & uniformes. Ces régles ſont auſſi réelles que fécondes, puiſqu'on en prévoit les effèts : & c'eſt parce qu'elles ſont certaines qu'elles ſont devenues l'objèt de pluſieurs ſciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui ſervent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & ſuffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la ſtructure du monde ? Ramenons la queſtion à un point

plus précis. Dieu peut ſans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte univerſelle, d'une matière uniforme qui ſoit la même dans tous les corps : comme tous les vaſes de fayance & de porcelaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouen ne ſont toûjours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde conſtruit de cette ſorte n'eſt pas celui que nous connoiſſons. La lumière, l'or, & la terre n'ont rien de commun que les degrés métaphyſiques : c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Paſſons auſſi à qui le voudra, mais ſans l'accorder comme une vérité concevable, que Dieu puiſſe ſe repoſer du ſoin de former les eſpéces organiſées ſur des régles de mouvemens propres à produire ces eſpéces. S'il y a vingt mille ſortes de plantes & autant d'animaux ; voilà quarante mille loix de mouvement

variées comme leurs effèts : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens ſubordonnés, qu'il y aura de différens vaiſſeaux dans chaque eſpéce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'eſt revenir aux volontés ſpéciales, & la grande phyſique ne veut que quelques loix très-ſimples & en petit nombre. Quel eſt donc le point d'où part la philoſophie la plus moderne & d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la ſtructure de notre monde & de ce qui s'y voit ? Laiſſons établir la queſtion par le plus grand des philoſophes : par Deſcartes.

Après avoir ſuppoſé une matière homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faiſant pirouetter ſur elles-mêmes & avancer continuellement en ligne droite, Deſcartes prétend *, qu'il en ſortira un monde en tout

* *Traité de la lumiere.*

ſemblable au nôtre, ſans que Dieu ait fait rien de plus que d'imprimer à la matière un mouvement de tourbillon ; ſans qu'il y mette aucun ordre, ni proportion. Or c'eſt cette poſſibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, éclos ou ſorti avec toutes ſes eſpéces générales & particulières, d'une matière uniforme miſe en mouvement ; que je crois auſſi contraire à la raiſon & à l'expérience, qu'elle eſt, de l'aveu même de Deſcartes, différente de la création révélée.

Au reſte, quoique dans l'œuvre des ſix jours les volontés & les commandemens du Créateur ſoient auſſi détaillés que les natures & les différentes organiſations, nous ne prenons point l'allarme, comme ſi les philoſophes en ſoûtenant la productibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort ſimples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, & n'a rien

à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toûjours professée & sincèrement honorée. Ceci est une discussion toute humaine & purement philosophique, où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous insinue clairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer : puisque cette prétention est le fondement de leur physique, & qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiser des espéces ; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu & non un mouvement général, en a pu être la cause immédiate, comme la révélation nous apprend

qu'elle l'a été de fait, cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lumières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le Texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croyent le récit de Moïse incompatible avec la saine physique, & il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Ecriture sainte, puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des Auteurs Cartésiens, puisqu'ils déclarent tous de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philo-

ſophiques ; & quoiqu'il ſoit peut-être aſſez inutile d'exercer ſon eſprit ſur des poſſibilités prétendues, aſſûrément nous n'y trouvons point de crimes : ainſi point de procès avec Deſcartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toûjours nouveaux de reſpecter l'Ecriture-ſainte, & de ſentir de plus en plus que Moïſe avoit été inſtruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il eſt vrai, mais qu'il n'eſt pas naturel de rejetter quand il ſe préſente : c'eſt de faire ſentir l'inutilité de la reſſource que les athées ont cru pouvoir s'aſſurer dans la doctrine de Deſcartes. Spinoſa & bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cauſe huée par-tout, & entièrement déſeſpérée, de ſaiſir cette partie du Car-

téſianiſme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir ſortir le monde ſans que Dieu s'en mêle en aucune ſorte. J'avoue que la diſtance qu'il y a entre Deſcartes & les athées eſt celle qui ſe trouve entre le ciel & la terre. Deſcartes attribue le mouvement à un moteur ſage & qui en a prévu les effèts. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font ſortir d'un mouvement aveugle & avanturier l'ordre, la beauté, & la perſévérance. Ainſi quoiqu'une école prétende ſe faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaiſe qu'on les confonde. Mais ſi cette partie du ſyſtême Cartéſien que les incrédules empruntent ſe trouve fauſſe ; s'il eſt faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur ſage, fourniſſe rien de ce que Deſcartes en attendoit ; à plus forte rai-

ſon, cette matière remuée à l'avanture ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en eſpèrent. Quand un furieux ſe ſaiſit de l'épée d'un homme ſage, on ne reproche pas à celui-ci l'uſage que l'autre en veut faire. Mais ſi cette épée ſe trouve émouſſée ou ſans pointe, celui à qui elle appartient, & qui l'avoit cru bonne, s'affligera-t-il de la voir ſans effèt? Non ſans doute: c'eſt plûtôt un ſujèt de joie pour lui.

On pourroit croire que mon reſpect pour l'Ecriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de saiſon dans une queſtion que j'avoue n'être point théologique. Mais autre choſe eſt de citer l'Ecriture pour établir ou pour éclaircir la phyſique, & c'eſt ce que je ne fais point; autre choſe d'employer l'hiſtoire & la phyſique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Ecriture, & c'eſt ce

que

que je fais. Les incrédules, qui ne reconnoiſſent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philoſophes Chrétiens, puiſqu'il s'agit d'une queſtion de pure philoſophie. Qui donc ſera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raiſonnement? c'eſt le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'hiſtoire & à l'expérience. Ne faiſons aucun fonds ſur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-deſſus de nos peres & des plus grands philoſophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïſe. Ces choſes ne ſont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaiſie. C'eſt l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la ſuite de l'autre: & nous pouvons commodément

distribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poëtique, le Monde des philosophes, la Physique de Moïse, & les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Sujèt du premier Livre.

Le premier se peut intituler la Théogonie, ou le Ciel Poëtique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité, nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms, & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie & de ses suites funestes. Cette découverte, quoique très-intéressante, n'étoit pas notre objèt: mais elle nous y ramène. Elle suppose & démontre la religion des Patriarches, les coûtumes, & les évènemens rapportés dans l'Histoire-sainte. Ainsi elle nous

conduit à la vraie origine de tout : c'eſt où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations ſans néceſſité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fauſſe délicateſſe à ne vouloir pas faire uſage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils ſont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenſer le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuſe, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les ſouhaiteront.

Le ſecond Livre eſt intitulé, la Coſmogonie, ou la formation des étoiles & des planétes (Sujèt du ſecond Livre.)

ſelon les idées des philoſophes ; parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine réelle ou poſſible de tous les corps céleſtes, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non ſeulement ce qui a donné lieu aux penſées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres ſtructures ſyſtématiques ; mais encore combien toutes ces prétendues poſſibilités ſont démenties par l'expérience. Il ſuit de là que ceux de qui nous eſpérions recevoir le plus de ſecours & de lumières ſur la plus belle de toutes les queſtions, ne nous ont rien appris à cet égard, & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujet du troiſième Livre.

Le troiſième Livre ſera intitulé, la Phyſique de Moïſe, parce qu'on y fait voir que le bon ſens & l'expérience établiſſent

la création des corps, ſoit organiſés, ſoit élémentaires, par des volontés ſpéciales, & de la manière que Moïſe nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Phyſique au récit de Moïſe, c'eſt parce que ſur l'origine & ſur le fond de la nature notre ſcience ne va pas plus loin que ſon récit, & qu'il a ſur les autres philoſophes l'avantage ineſtimable de nous inſtruire des grandes vûes du Créateur, que la phyſique profane a toûjours négligées ou obſcurcies.

Sujèt du quatrième Livre.

Le réſultat de ce parallele de la Phyſique ſacrée avec la profane eſt de connoître plus exactement la portée de la ſcience humaine, & de la ramener à ſa meſure, comme auſſi à ſon véritable objèt, par l'étude des choſes de pratique, & par le retranchement de tout ce qui

nous égare, ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée, se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être mises à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir, par la nécessité d'acheter l'ouvrage entier. Il faut toûjours aller à la décharge du Public : & peut être ces remarques, étant renfermées dans un ou deux petits volumes, seront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philosophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en essayant de leur démasquer ces personnages fabuleux dont ils enten-

dent si souvent parler. Elles pourront être de service pour les jeunes philosophes, en leur montrant que dans cette Physique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la science, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté & de pénetration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui ensei-

gnent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'eſprit juſte & ſolide, ils ſe croyent à plaindre d'employer une longue ſuite d'années à manier des fables, preſque toûjours abſurdes ou ſcandaleuſes, ſans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la ſatisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à une ſeule & même racine. Je tâche de faire voir que la même mépriſe a donné naiſſance aux dieux, aux déeſſes, aux métamorphoſes, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette ſorte à leur juſte valeur amuſeront ſans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois

à cœur de recueillir de mon travail, ſeroit de faciliter l'étude de la nature, & même celle de la religion en bornant cette étude au poſſible & au néceſſaire, qui ſont encore l'un & l'autre d'une aſſez grande étendue. Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture univerſelle, & d'opter pour l'un, après s'être convaincus de l'inſuffiſance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que la plûpart des choſes naturelles ſont des myſtères impénétrables à notre raiſon comme les vérités révélées; qu'il nous doit ſuffire que les unes

& les autres nous ſoient bien atteſtées ; qu'il eſt infiniment déraiſonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage ; qu'enfin c'eſt l'uſage prudent de toute la nature qui eſt notre véritable phyſique. Communément ce qu'on appelle phyſique générale n'eſt qu'une métaphyſique contentieuſe qui nous donne des idées abſtraites, ou des dénominations extérieures pour des choſes réellement exiſtantes. Ou bien c'eſt une géométrie renforcée, qui nous donne des meſures & des rapports pour la connoiſſance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage après avoir toiſé

nos terres ne nous inſtruit de la nature de l'argile ou du limon. Ou bien enfin c'eſt une ſuppoſition purement romaneſque, & qui explique les effèts par des cauſes qu'on imagine, mais qu'on ne peut juſtifier. Il n'y a d'une autre part ni préſomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons eſprits à l'expérimental, & à tourner leur raiſon vers l'uſuel. Ils n'en ſeront que plus dociles à la religion, & de meilleur ſervice dans le monde.

Si je n'ai pas répondu, par un ouvrage ſéparé, aux diverſes critiques qui ont été faites de l'Hiſtoire du Ciel, ce n'eſt ni mépris, ni inſenſibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoiſſant, puiſqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public

par des disputes assujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables; j'ai cru qu'il suffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'est trouvé digne de répréhension.

Comme cependant c'est une justice dûe à ceux qui ont achetté la première, de faire en sorte qu'elle leur suffise, je crois m'acquitter envers eux par un court supplément (*a*), dans lequel j'ai réuni & resserré les éclaircissemens nécessaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout sans parler d'attaques ni d'adversaires, parce que des avis ne sont point des attaques, & que des moniteurs, la plûpart pleins de politesse, ne sont point des ad-

(*a*) Révision de l'Histoire du Ciel, chez la veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

verſaires. Cette méthode eſt plus abrégée que ne le ſont des réponſes perſonnelles ; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverſe.



ORDRE DES PLANCHES.

Elles sont toutes dans le Tome premier.

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou

ve dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon ; d'un *C* toutes celles qu'on a prises dans *le imagini de i Dei de gli antichi*, que Vicenzo Cartari a recueillies sur-tout de Pausanias, &c. d'un *V* celles qui se voyent sur le vase d'agate de S. Denys ; d'un *T* celles qui sont tirées de la table d'Isis, donnée au Public par Pignorius.



EXPLICATION
DU FRONTISPICE.

IL repréſente Démocrite qui s'eſt retiré dans les tombeaux d'Abdère ſa patrie, & qui renonce aux occupations de la ſociété, pour méditer, ſans diſtraction, ſur la ſtructure du monde qu'il croit s'être formé par la réſidence & par le concours de petites piéces préexiſtantes qu'il lui plaît d'appeller Atômes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philoſophe une ardoiſe ſur laquelle il a écrit ce vers:

ȣ μὲν δημιοεργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

L'homme n'eſt point fait pour conſtruire la terre, mais pour la cultiver.

Les laboureurs & les paſſans, qui liſent ou qui entendent lire cette épigramme, ſe moquent du Philoſophe. L'un hauſſe les épaules: l'autre éclatte de rire : tous ſentent que nous avons reçu aſſez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos ſoins. C'eſt la concluſion de tout cet ouvrage.



HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.



N dit ordinairemenr que l'aſtronomie a emprunté du Paganiſme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terreſtres qu'on donne aux ſignes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les ſavans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité une partie des tems, des lieux, des personnes, & des circonstances auxquelles ces noms pourroient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des Poëtes, & certains évènemens de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie, en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinisés de leur vivant, ou que la reconnoissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, & leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps célestes plusieurs noms d'hommes, & des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos peres à l'idolâtrie, & par quel degré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer tantôt des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la la lune, & les étoiles; tantôt des figures monstrueuses ou composées de piéces qui n'ont naturellement aucune liaison.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute superstition, est l'abus du langage de l'astronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus introduit par une cupidité aveugle, & par un amour démesuré des biens de la terre. LE CIEL POETIQUE.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à l'astronomie les noms que celle-ci employe : mais c'est l'astronomie, ou la connoissance des besoins de l'homme par l'inspection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement & dans le sens qu'elle présentoit à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

L'histoire de ce désordre doit donc nécessairement embrasser deux objets tout différents : je veux dire, l'institution des noms & des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux; & en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité & un culte Division de la première partie.

religieux. Des deux parties de cette hiſtoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le beſoin introduiſit après le déluge dans la ſociété; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raiſon humaine : mais elle nous intéreſſe infiniment; ſoit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires; ſoit parce qu'elle nous prouve ſenſiblement que l'eſprit de l'homme ne ſait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la ſimplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les inſtructions ſalutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOus ne pouvons juger ſainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous ſavons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales

coûtumes, & des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des usages communs à toutes les Nations.

On s'est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de sacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; & de joindre à l'action de graces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoutenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon.

D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles ; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes ; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins faux que le premier ; puiſque Moïſe ne recom-

mande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïſe ſuppoſe comme une choſe univerſellement connue de ſon tems, que le culte d'un ſeul Dieu ſubſiſtoit avant lui avec l'uſage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Berſabée, à Gerara, à Hébron, dans le païs de Madian, & bien ailleurs. C'eſt donc une prétention pitoyable de croire Moïſe auteur de ce culte, ou ſimple réformateur de la religion Egyptienne. Ainſi il nous reſte toûjours à chercher d'où peut venir la reſſemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénoûment.

LES USAGES UNIVERSELS.

V. *Maimonid. dux dubitantium, & Guilelm. Pariſienſis de Legib.*

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coûtumes qui leur ſont communes : mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même, qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées partout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches longtems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre: eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ;

mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace ſingulière. Ainſi la prière publique, les offrandes, les conſécrations, les libations, les ſacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la ſuite, ſe trouvent parmi les Hébreux avant Moïſe, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui, parce qu'elles proviennent ſenſiblement des Peres communs du genre humain; & bien loin que cette conformité d'uſages favoriſe en rien l'inclination aſſez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux apercevoir la fauſſeté des raiſonnemens formés par l'irréligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Ecriture ſainte qui nous ramène ſans apprêt à la vraie origine de toutes choſes, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une ſeule famille primitive, la raiſon véritable de la reſſemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalouſie mutuelle qui ſe trouve entr'elles quand elles ſont voiſines, & malgré l'ignorance où elles ſont les unes de ce qui ſe paſſe chez les autres quand elles ſont éloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'aſſemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, eſt encore une pratique auſſi univerſelle que les précédentes [a]. On a un aſſez bon nombre de preuves [b] qui concourent à faire voir que la raiſon naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le ſoleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une ſuite néceſſaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue.

Il eſt vrai que les plus grands aſtronomes & des ſavans même qui montroient peu de religion, ont ſouvent admiré la profonde ſageſſe qui a incliné l'axe de la terre de 23 degrés ſur le plan de ſon orbite, d'où devoit ſuivre l'alternative des ſaiſons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette diſpoſition eſt de l'avoir réglée ſur les beſoins de l'homme : car la terre eſt pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'exercer en le tenant ſans ceſſe dans l'agitation & dans la peine par une multitude de beſoins, rien de ſi bien proportionné

a *Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. I.*

b *Voyez la lettre qui finit le tome troiſiéme.*

à cet effèt que l'ordre présent de la nature. Mais s'il est innocent, comme il l'étoit dans sa création, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud & sans défense sous un soleil ardent, sous les coups de la grêle, & sous la vicissitude continuelle des vents chauds, des grandes pluyes, & de la bise tranchante? Non sans doute, & pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les causes d'une longue vie. Tel est l'ordre commun de sa conduite qu'il mèt en œuvre des agents naturels, même pour opérer des effèts extraordinaires & des miracles passagers. Il envoye un grand vent, quand il veut sécher le fond de la mer rouge. Il se sert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juste degré de chaleur les armées de sauterelles dont il veut couvrir l'Egypte, & il fait ensuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raison employe-t-il des agents naturels pour opérer sur la terre des effèts universels & constans. Si donc il veut mettre la distance de plus de neuf siécles entre le péché d'Adam & la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour produire une si longue vie, l'inégalité & l'intempérie des saisons ou l'ordre présent de la nature par lequel il resserre la durée

LES USAGES UNIVERSELS.

LE CIEL POETIQUE.

de cette vie à moins d'un ſiécle. Ainſi quoique le premier homme auſſitôt après ſa chûte, ait été privé de l'uſage des plantes ſalutaires qui étoient réſervées aux jours de ſon innocence ; avec la longue vie Dieu lui conſerva la diſpoſition de la nature qui en étoit la cauſe.

Il eſt croyable, par exemple, que la ſurface de la mer occupoit alors moins d'eſpace qu'aujourd'hui, & qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée ſous la terre, afin que les hommes ayant à ſe multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix ſiécles, leur ſéjour fût aſſez fertile pour les nourir & aſſez ſpacieux pour les contenir. Il eſt croyable que la diſpoſition du ciel ſous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme ſans habit comme ſans déſordre, conſiſtoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui ſont la ſuite néceſſaire de l'inclinaiſon de l'axe de la terre ſur le plan de ſon cercle annuel. Elle préſentoit donc continuellement ſon équateur au ſoleil. Cet ordre qui eſt celui qu'on remarque dans la planéte de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrèté tous les effets. Le ſoleil toûjours également diſtant des deux poles donnoit par

toute terre un jour de douze heures & une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr, si elle n'étoit traversée par d'autres vents accidentels, devançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée & repoussée par l'air froid des poles en ramenoit en tout tems des vents alisés & uniformes. L'air étant sans secousses étoit aussi sans nuées & sans orages. Une rosée infaillible fournissoit dans les plaines le rafraichissement aux plantes; & plus abondamment épaissie dans les bassins des montagnes, elle remplissoit sans variation les réservoirs des fontaines & les lits des rivières, comme aujourd'hui les brouillards qui couronnent le sommèt du Pic s'épaississent & se filtrent dans l'intérieur de la montagne de manière à fournir des fontaines & des courants perpétuels à toute l'île de Ténériffe sans le secours d'aucune * pluye. Dans des jours de sept & huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver & lorsque le soleil est à 20 & 23 degrés par-delà l'équateur, nous ne laissons pas sous les 50 & 55 degrés de latitude septentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne souflent point. Lorsque le soleil rouloit

LES USAGES UNIVERSELS.

* *Act. Lipf.* 1691 : 98. & *Boerhav. chem. de aëre.*

LE CIEL POETIQUE. perpétuellement ſous l'équateur & dans des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre juſqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigu être relegué vers les poles.

Cette diſpoſition de la mer & du ciel n'eſt juſqu'à préſent qu'une conjecture : mais cette conjecture ſi conforme aux premieres vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle eſt aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'Ecriture ſainte. Que nous apprend la nature ? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à préſent ; 2°. Que le baſſin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleverſement ou un changement univerſel dans notre globe. La premiere vérité eſt atteſtée par les grandes couches de coquillages qui ſe trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être miſes les unes ſur les autres que ſucceſſivement & par voie de génération, comme on les trouve à préſent dans la mer ; d'où il ſuit que la mer étoit autrefois où nous ſommes. La ſeconde vérité ſe démontre par l'immobilité de la mer d'apréſent qui n'a en rien changé ſa ſituation depuis quatre

mille ans, & par les restes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part sur nos demeures, communément sans mélange d'aucunes matières qui aient servi de meubles ou de logement aux premiers hommes; d'où il suit que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû dans notre globe une tourmente, ou une fracture universelle, qui a élevé divers terrains & qui en a enfoncé d'autres.

LES USAGES UNIVERSELS.

Là-dessus que nous apprend l'histoire? 1°. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge universel, les digues de l'abîme furent rompues; 2°. Qu'après le déluge Dieu montra l'arc-en-ciel (*a*) comme une nouveauté capable de servir de signe & de garantie de la promesse qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge sur la terre; 3°. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque espéce son être, sa forme, & sa place, par autant de volontés spéciales, a cependant établi un ordre de mouvemens & de loix générales pour perpétuer les mêmes effèts.

Si donc il a changé le tempérament & la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la disposition de son séjour & l'ordre de la nature dont ce tempérament

(*a*) Iris, de ירה *Irah*, enseigner.

LE CIEL POETIQUE.

est l'effèt. Ce changement se trouve effèctivement attesté par les crévasses des dehors de la terre & par le déplacement subit de la mer qui a quitté son ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement se trouve éclaircie par la nouveauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté que les pluyes dont il est la suite ne soient nouvelles. Si les pluyes étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux & accidentels qui les causent étoient aussi inconnus. Il ne régnoit donc alors que des vents alisés & constans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud & de froid. Le soleil ne quittoit donc point l'équateur, & notre conjecture devient une histoire.

Dans l'ancien monde, le soleil régloit l'année comme à présent, & en fixoit tant les progrès que les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever & de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diversité de ses phases régloit les assemblées de religion, & les affaires de la société. Après le dernier croissant, & lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phase, après quoi l'on sacrifioit.

La famille de Noé, qui a perpétué les ſacrifices d'avant le déluge, communiqua auſſi à ſes deſcendans l'uſage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raiſon la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En ſeroit-il de même des noms que les peuples les plus célébres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? ou ſi l'inſtitution de ces noms eſt évidemment poſtérieure au déluge, n'eſt-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce ſont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur diſperſion ont donné aux maiſons du ſoleil les noms qu'elles portent? Eſſayons d'en découvrir les raiſons, l'origine, & la datte même, s'il eſt poſſible.

LES USAGES UNIVERSELS.

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus ſavans hommes de l'antiquité * en nous faiſant appercevoir les raiſons naturelles qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, ſans y penſer, les vraies raiſons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

* *Macrobe, Saturnal. lib. 1. c. 17.*

LE CIEL POETIQUE.

» Voici, dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux ſignes, que nous ap» pellons les portes ou les barrières de la » courſe du ſoleil, les noms d'écreviſſe » & de chevre ſauvage. L'écreviſſe eſt un » animal qui marche à reculons & obli» quement : de même le ſoleil parvenu » dans ce ſigne commence à rétrograder, » & à deſcendre obliquement. Quant à la » chevre, ſa méthode de paître eſt de » monter toûjours, & de gagner les hau» teurs tout en broutant. De même le » ſoleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de ſa courſe » pour revenir au plus élevé.

Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices n'ont reçu ces noms que pour déſigner par un mot ou par un rapport de reſſemblance ce qui ſe paſſe alors dans la nature, on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer de mois en mois ce qui arrive ſur la terre dans les divers déplacemens du ſoleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux, ſuivant la remarque de M. Hyde dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux

ou les deux freres Castor & Pollux, dont les Grecs ont fait le troisième des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient pas les Dioscures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois astérismes que le soleil parcourt au printems?

LES USAGES UNIVERSELS.

* *In Euterpe, num.* 48.

C'est un trait de la profonde Sagesse qui veille sur les besoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance les meres se trouvent communément pleines sur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver est utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mere. Il se dénoüe ensuite à l'aide du printems, & ses membres délicats se fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux. Ensuite naissent les veaux. Les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le com-

LE CIEL POETIQUE.

mencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems ; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers ; c'est parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de fier le blé avant qu'il rougisse.
Rubicunda Ceres medio succinditur æstu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifioit en Orient *la couleur rouge*. ארגונא *Ergoné*. Dan. 5 : 7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissonneuse.

Il n'étoit pas poſſible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le ſoleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles ſous leſquelles il ſe trouve alors le nom de la balance. Dans la ſphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom * à cette partie du ciel que nous appellons la Balance. Il eſt croyable que l'Occident ſous les premiers Empereurs Romains prit la coûtume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'autonne pour ſe conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens deſquels la balance ſe trouve auſſi fréquemment que les autres ſignes du zodiaque.

LES USAGES UNIVERSELS.

* *Chelæ*

Les maladies d'autonne, lors de la retraite du ſoleil, ont été caractériſées par le ſcorpion qui traîne après lui ſon dard & ſon venin. La chaſſe que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une maſſue. Le verſeau a un rapport ſenſible aux pluies d'hyver : & les poiſſons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui eſt excellente aux approches du printems.

Seroit-il poſſible après cette explication ſi ſimple de l'origine des douze ſignes

LE CIEL POETIQUE. céleftes, de conjecturer vers quel tems l'ufage de ces noms a commencé ? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui fe paffe fur la terre durant le cours de l'année, fe trouve affez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou fur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les femailles & la recolte fe font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'eft d'ufage dans les climats tempérés. Au lieu d'y femer en Septembre ou en Octobre après avoir donné plufieurs labours pénibles aux terres qu'on doit enfemencer ; dans l'Egypte on fe contente en Novembre de jetter le blé fur le limon que le Nil a laiffé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un fillon fans profondeur avec une charue très-legère* *. Au lieu que le blé prefque par-tout ailleurs eft fur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moiffonné ; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir fans frais & fans travail la moiffon la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout eft engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* *Diod. l.* 1.

* *Ibid.*

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoique favans & judicieux, ont avancé fur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le ſigne de la vierge, ou de l'épi rougiſſant, qui caractériſe la moiſſon, ſe rapporte au mois d'Août & de Septembre : l'oût & la moiſſon, dans bien des provinces, ſignifient la même choſe. Ce n'eſt donc pas

LE ZODIAQUE.

ſûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois ſe ſeme, pourit, germe, fleurit, mûrit, & ſe coupe. Si la choſe étoit, comme ils le diſent ; ce que j'ai à prouver ici n'en ſeroit que plus évident. Mais il eſt difficile de comprendre que le blé puiſſe mûrir dans le tems qui eſt le ſeul hyver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas juſqu'à y cauſer de fortes gelées, mais ne laiſſe pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait ſuivant les relations modernes de Paul Lucas, de Drapper dans ſon Afrique, & de M. Maillèt conſul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, & mettent la moiſſon d'Egypte en Mars & en Avril. Ils ſont en tout conformes au récit de Pline, Hiſt. Nat. liv. 18. ſect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai preſque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le paſſage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis deceſſu ſerere ſolitos : mox ſues impellere, veſtigiis ſemina deprimentes in madido ſolo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera : ſed tamen inarari certum eſt abjecta prius ſemina in limo digreſſi amnis : hoc eſt Novembri menſe incipiente. Poſtea pauci runcant, quod botaniſmon vocant. Reliqua pars non niſi cum falce arva viſit paulo ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faiſoient les ſemailles auſſitôt après la rentrée du Nil dans ſes bords, & qu'enſuite ils diſperſoient des pourceaux ſur les terres afin qu'ils enfonçaſſent ſous leurs piés les ſemences dans le limon encore humide. Je crois que cela ſe pratiquoit autrefois : (Herodote aſſure qu'on le faiſoit de ſon tems environ ſix cens ans avant Pline *in Euterp. num.* 42.) Encore aujourd'hui il n'en coute pas plus de frais, ni de peine. Il eſt certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non auſſitôt qu'il eſt

LE CIEL POETIQUE.

en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puiſqu'ils expriment un ordre qui n'eſt pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verſeau qui déſigne les pluyes & la triſteſſe de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît preſque point la pluye, & n'a pas de plus belle ſaiſon que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les ſignes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on ſait être de la plus haute antiquité ſont tout couverts de figures, parmi leſquelles on trouve fréquemment l'écreviſſe & la chévre ſauvage ; celles de la balance, & du ſcorpion ; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faiſoient donc uſage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie ſur les bords du Nil : & cette réfléxion nous conduit comme par la main juſques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent ſoin d'en arracher les mauvaiſes herbes. Les autres après les ſemailles ne rendent aucune viſite à leurs terres que quand ils reparoiſſent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La recolte ne ſe faiſoit qu'en Avril ou en Mai dans la baſſe Egypte, & toutes ces remarques ſe trouvent d'accord avec ce qui eſt rapporté au ch. 9. de l'Exode ℣. 32. que la grêle dont Moïſe avoit frappé la baſſe Egypte vers la fin de Fevrier, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déja montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroiſſoit pas encore.

dans les plaines de Sennaar d'où ſont ſortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes: & rien en effèt n'étoit ni plus néceſſaire, ni mieux imaginé.

LE ZODIAQUE.

Les travaux & la vie des hommes, lorſqu'ils ſe furent extrêmement multipliés, ne purent ſe régler que par l'éxacte connoiſſance du cours du ſoleil, & par la facilité des annonces de ſes divers déplacemens. On partagea pour cet effèt les étoiles, ſous leſquelles on le voyoit paſſer & repaſſer, en douze portions égales*; parce qu'on avoit obſervé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faiſoit environ douze fois le tour. Ainſi toute la ſuite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la ſociété dans le cours d'une année entière, fut exprimée par douze mots. Et ſi l'uſage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a paſſé à la plûpart des peuples, c'eſt une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la ſource commune du genre humain.

* V. *Macrob. in ſomn. Scip. l. 1. 21. ſext. Empiric. adverſ. mathem. Spectacl. de la Nat. tom. 4. part. 2. Ent. I.*

IV.

L'Invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms ſymboliques qui dé-

LE CIEL POETIQUE.

ſignoient les douze parties tant de l'année que du ciel, étoient d'un ſecours infini pour régler les commencemens des ſemailles, de la fénaiſon, de la moiſſon, des chaſſes générales, & des autres travaux de la ſociété. Comme ils préſentoient à l'eſprit douze objèts dont les figures ſont fort ſenſibles; pour en rendre l'uſage plus commode on les peignit groſſièrement, en les traçant ſur l'ardoiſe ou ſur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une ſculpture linéaire & informe. Mais comme le crayon d'un tableau en eſt le commencement; ces délinéamens groſſiers des douze ſignes céleſtes ont apparemment donné naiſſance à la peinture. Mais le lecteur ſent aiſément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une ſorte de travail déterminé, ou deux & trois de ces images rapprochées pour déſigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'eſprit autre choſe que ce qu'elles préſentoient aux yeux. La vûe du lion céleſte annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (*a*), caractériſoit la moiſſon & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'autonne. La vûe d'une balance & d'un ſcorpion marquoit la du-

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'origine d'Aſtrée, ou de la juſtice.

rée des deux mois qui ſuivent l'équinoxe d'autonne. Nous touchons donc ſenſiblement à la naiſſance de l'écriture, puiſque ces figures, comme ſont encore nos caractères, occupoient l'eſprit de choſes différentes de ce que les yeux appercevoient.

LE ZODIAQUE.

V.

Symboles les plus uſités. Goût des Allégories.

On ſe trouva bien d'expoſer en public une légère figure, une ſimple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages ſe devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes ſe devoient célébrer. L'uſage en parut ſi commode qu'on l'étendit peu à-peu, même à d'autres choſes qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers ſymboles propres à inſtruire le peuple de certaines verités, ou à les lui rappeller à l'eſprit par un certain rapport de reſſemblance entre la figure, & la choſe qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un ſymbole des plus anciens, puiſqu'il eſt devenu univerſel, eſt le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'aſſemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée ſenſible de la puiſſance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Etre qu'ils

Le feu, ſymbole de la divinité.

LE CIEL POETIQUE.

venoient adorer. Ce symbole magnifique a été en usage dans tout l'Orient. Les Perses * le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroastre n'en introduisit point l'usage sous Darius Hystaspès : mais il enchérit par des vûes nouvelles sur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (*a*). On a retrouvé le même usage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amérique*. Moïse conserva la pratique du feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & prescrivit le détail aux Israëlites. Le même symbole si expressif, si noble, & si peu capable de jetter le peuple dans l'illusion, subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples.

* V. *Hyde de religion. Pers.* V. *Les coûtumes de Zoroastre, sous Darius Hystaspès. Prideaux hist. des Juifs.*

*V. *Les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

† *Levit.* 6. 31.

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conservé la coûtume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

(a) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam.* Ovid. Fast.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

LES FIGURES SYMBOLIQUES.

VI.

Autres vestiges de l'antiquité des figures Symboliques.

L'universalité des symboles en prouve très-bien l'antiquité : & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & sont encore en usage par-tout. De tout tems & par-tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandise, par l'exposition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure suspendue à une porte, à une voiture, ou à une pique. C'est de tout tems & par-tout qu'on est dans l'usage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queue de cheval élevée sur la tente du général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée sur la principale tour d'une ville.

Dans l'uſage où ſont encore les Guébres ; peuples d'Aſie diſperſés dans la Perſe & dans le Mogol, de ſe proſterner devant un foyer perpétuellement * entretenu ; nous retrouvons l'ancien avertiſſement qu'on donnoit au peuple de tourner leur confiance & leurs adorations vers cet Etre tout-puiſſant qui veille perpétuellement à nos beſoins.

* V. *Hyde de relig. Perſar.*

L'attention qu'ont les Guébres de déclarer à ceux qui les accuſent d'idolâtrie, que c'eſt Dieu & non le feu qu'ils adorent, ne fait que mieux connoître la première intention du ſymbole. Les figures monſtrueuſes qu'on expoſe dans l'aſſemblée des peuples au Japon, dans l'Iſle Formoſe, à la Chine, & dans l'Inde, ne ſont environnées d'une multitude de bras que pour ſoutenir autant d'attributs, ou de marques différentes. Un de ces bras ſoutient une clé ; un autre une telle fleur ; un autre tient une épée, une branche d'olivier ou quelqu'autre objèt connu. On aperçoit aiſément que les bras ont été multipliés pour ne pas trop multiplier les figures ſignificatives ſéparées, & que tous ces attributs ſont autant de ſignes.

Que pouvoit ſignifier une clé, ſinon l'ouverture ou de l'année, ou des fètes, ou des ſéances de la juſtice, ou de quel-

que opération publique ? Le ſens en étoit déterminé par le concours d'une épée, d'une balance, d'un feuillage propre à certaine ſaiſon. La première deſtination de ces ſignes ne ſauroit être obſcurcie par l'ignorance groſſière qui dans l'habitude de les voir toûjours paroître au plus bel endroit des aſſemblées de religion y a peu-à-peu attaché des idées acceſſoires & des vertus imaginaires.

LES FIGURES SYMBOLIQUES.

Si cet abus des anciennes figures ſymboliques étoit auſſi bien prouvé qu'il eſt croyable & conforme à la ſtupidité du peuple, nous aurions trouvé la cauſe la plus ſimple, & l'occaſion la plus générale de la folie qui a été commune à preſque toutes les nations d'honorer des figures d'hommes, de femmes, d'animaux, d'aſtres, & de plantes comme des objèts reſpectables. Mais nous n'avons encore aucun droit de rien aſſurer là-deſſus. Il faut avoir des monumens & des faits pour ajoûter la certitude hiſtorique à la ſimple vraiſemblance.

S'il eſt au monde un païs où les ſymboles ayent été de grand uſage, & dont les pratiques ayent trouvé beaucoup d'imitateurs, c'eſt l'Egypte. Nous ferons bien d'y chercher les preuves de notre hiſtoire ou les progrès de l'écriture ſymbolique.

VII.

Origine des Symboles Egyptiens. Le Labyrinthe.

En attendant que nous trouvions quelque lumière qui nous aide à démêler si Ménès & Thot, ausquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, sont des personnages historiques, ou fabuleux; contentons-nous d'assurer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes, est appellée la terre de Cham*, ou parce que Cham s'y est retiré, ou parce que celui de ses enfans, que l'Ecriture sainte appelle Mesraïm, voulut immortaliser le nom de son pere en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

* *Chemia* dans Plutarque, de Isid. & Osir. *Terra Cham.* ps. 104. *Tabernacula Cham.* ps. 77.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices & d'autres usages communs, Mesraïm (*a*) conserva parmi son peuple la pratique déja ancienne d'annoncer les assemblées & les réglemens nécessaires, par des signes ou des affiches publiques.

(*a*) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après

Mais la singularité des besoins du païs donna lieu à imaginer des marques nouvelles. LES USAGES UNIVERSELS.

Transportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voisins de la confusion des langues : & si nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement sous leurs yeux ; connoissons d'abord les principaux objèts de leur

leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire, par un mot propre à caractèriser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de son tems tout le genre humain étoit encore *au-delà* de l'Euphrate. Au contraire son fils *Phaleg* a porté ce surnom, qui signifie *dispersion*, pour marquer la séparation de la famille de Noé, jusques-là contenue dans la Chaldée. Par une raison semblable on a donné le surnom de *Ludim*, qui signifie *sinuosités*, *détours*, à un des enfans de Sem, & à un des descendans de Cham ; au premier, parce qu'il établit une colonie sur les bords *tortueux* du Méandre ; & à l'autre, parce qu'il établit la sienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainsi tous ces noms pluriels, & Mesraïm en particulier, caractèrisent différens Patriarches par le souvenir des peuples dont ils sont les peres, & par la circonstance du pays où ils se sont établis. Cette remarque est importante, parce qu'elle nous fait voir quels soins on prenoit de conserver l'histoire, & par quels moyens la tradition des grands évènemens s'est perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette sorte étoient une histoire très-détaillée. De-là vient que le seul dixiéme chapitre de la Genèse, qui mèt simplement bout-à-bout les noms des descendans de Noé, contient une érudition plus étendue & mille fois plus satisfaisante sur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque & Romaine où la vraie origine des choses est entièrement défigurée & méconnoissable.

créance, leurs principales coûtumes, & leurs beſoins les plus preſſans.

Ceux des deſcendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'aſſembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ſes libéralités & de ſon admirable providence qui renouvelle tous les jours les proviſions néceſſaires à l'homme. Ils mangeoient enſemble après les prières & les offrandes. Ils faiſoient profeſſion d'attendre la réſurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompenſe de la juſtice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effèt de cette perſuaſion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils ſavoient être deſtinés de Dieu à ſe relever un jour de la pouſſière, & à paſſer dans un tout autre état. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reſpect pour les morts qui, avec le ſacrifice & l'offrande du pain & du vin, a paſſé de la Chaldée, c'eſt-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les païs du monde. Car quoique les raiſons de cette pratique ſe ſoient fort obſcurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diverſité de l'éducation; les honneurs funébres ſont

en eux-mêmes d'un uſage univerſel, & provienennt d'un principe commun.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Circonſtances particulières à l'Egypte.

Mais la diſpoſition particulière du païs des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conſervé pluſieurs de ces monumens juſqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébran-

* *V. la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

LE CIEL POETIQUE.

lable. Auſſi ſont-elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abregées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive, qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des ſacrifices. Ce n'eſt point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eſt évident que la religion eſt plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers ſymboles. Mais c'eſt au beſoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aſtronomie que nous ſommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Travail des Egyptiens traversé.

Cham, ou ceux de ſes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baſſe Egypte, eſſayèrent d'abord d'y cultiver la terre ſuivant l'ordre de l'année, & ſelon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrêmement ſabloneuſe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils ſemoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joie leurs campagnes ſe couvrir très-promtement d'une épaiſſe verdure. Les épis paroiſſant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais preſque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (*a*) un

(*a*) Voyez Drapper & M. de Maillèt. C'eſt ſans ſujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. *Non ſentit auſtros*, *l.* 2. *c.* 45.

LE CIEL POETIQUE. vent furieux & peſtilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Eſſayoient-ils de réparer le mal par un ſecond labour, & en ſemant de nouveau? leurs eſpérances ſe trouvoient ranimées par l'arrivée, preſqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout ſembloit alors proſpérer. Ils comptoient ſur une moiſſon plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorſqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus ſec, ſans la moindre apparence de pluye, leur fleuve groſſiſſoit à leur grand étonnement, ſortoit tout à coup de ſes bords, & leur enlevoit ces proviſions qu'ils croyoient déja poſſéder. Les eaux continuant à monter juſqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze ſemaines, & ſouvent davantage. Ceux qui s'étoient ſauvés à tems ſur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites aſſez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité preſqu'auſſi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laiſſoit après lui ſur les campagnes un

limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût possible de faire la moisson ; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thebes, originairement appellée *Ammon-no*, *la demeure de Ham.* Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils remarquèrent d'année en année que

Signes & causes de l'inondation.

LE CIEL POETIQUE. le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etéſien (*a*) qui ſoufflant du Nord au Sud vers le tems du paſſage du ſoleil ſous les étoiles de l'écreviſſe, pouſſoit les vapeurs vers le Midi & les amaſſoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y cauſoit des pluies abondantes, groſſiſſoit l'eau du fleuve, & portoit enſuite l'inondation dans toute l'Egypte, ſans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut-être ne concevoient-ils pas cette ſuite d'effèts de la manière que nous venons de le repréſenter. Mais ſans raiſonner inutilement ſur les cauſes & ſur la production de l'effèt ; ils remarquèrent que le ſouffle du vent de Nord étoit toûjours ſuivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible ſelon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le ſigne infaillible de la cruë des eaux, ſervit bientôt de régle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen ſûr pour connoître au juſte le moment où il falloit tenir leurs proviſions prêtes, & leurs terraſſes bien relevées pour s'y ſauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.
(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie.

donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites, on ne les démèle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus grande & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun

LE CIEL POETIQUE. devoit avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très peu de tems sur l'horison vers le lever de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la faisoit bientôt disparoître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un raport très-naturel aux secours qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *Thaaut* ou *Tayaut*, *le Chien*. Ils la nommoient aussi *l'Aboyeur*, *le Moniteur*, en
הנבח Egyptien *anubis*, en Phénicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en passant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diversité de bien des termes, & sur-tout de la prononciation qui les faisoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui est toûjours le même nom. Le danger dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le subit débordement du Nil. De-là vient

que le peuple étoit toujours attentif ſur le tems où cette étoile ſe dégageoit des rayons du ſoleil & montoit le matin ſur l'horiſon. La liaiſon infaillible qu'il y avoit entre l'aſpect de l'étoile & la ſortie du fleuve hors de ſon lit, déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou ſimplement le Nil (*a*). ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les habitans retirés dans leurs bourgs, ſur les avis du vent ſeptentrional & de la canicule, demeuroient oiſifs pendant deux mois & plus, juſqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuſe épreuve qu'ils avoient faite de ſemer en autonne, ou à l'entrée de leur hyver, & de moiſſonner en Mars, les faiſoit ſoupirer après l'abaiſſement du Nil. Le laboureur n'avoit preſque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainſi avant le débordement la prudence des Egyptiens conſiſtoit principalement à obſerver la fin des vents printaniers, le retour des vents ſeptentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la

(*a*) En Egyptien & en Hébreu *ſihor*, en Grec *σειρίος*, en Latin *ſirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve l'appellent ordinairement *Sihor*. *Joſue* 13 : 3. *Jerem.* 1 : 18. Et c'eſt auſſi le nom populaire de la canicule. Celui de Sothis ou Thotes eſt le même que ſon autre nom Thot *le Chien* prononcé différemment.

LE CIEL POETIQUE. circonſtance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la ſortie du fleuve hors de ſes rives, leur prudence ſe réduiſoit à obſerver le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur ſouffle avec ſon cours qui eſt du Midi au Nord (*a*); en ſecond lieu à meſurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit ſemer dru ou clair, ſelon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûës; à prendre le parti de ne point ſemer du tout ſi l'inondation étant trop petite devoit laiſſer le ſable de l'Egypte entièrement aride & ſans sucs; ou ſi étant trop forte elle devoit ſéjourner juſqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons ſur l'inégalité des terrains; en un mot

(*a*) Ὅταν αὗται [πνοαὶ νότιοι] τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κολύσωσι τοὺς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρους καταῤῥαγῆναι, &c. *Si* (*flatus auſtrini*) *vincant Eteſias a quibus verſus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Iſid. & Oſir. Voyez auſſi la deſcription de l'Egypte de M. de Maillèt, lettre neuvième.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (*a*).

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au païs, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objèts qui leur servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Auctus ...... mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillèt consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre : ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

LE CIEL POETIQUE.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéressoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoissance, furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible, & principalement par des figures d'animaux ; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de symboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement : & comme l'estime, soit de la durée du vent Etésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Cette compagnie fixa & traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte, & dont la princi-

bale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inſpection des mouvemens de l'air. Telle eſt l'origine de la célèbre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec ſoin les caractères des différens travaux & les ſymboles des réglemens publics : ſymboles qui parurent par la ſuite des figures fort myſtérieuſes, quand le ſens en fut oublié. Cette demeure, ſur la ſtructure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, ſe nommoit alors tout ſimplement, & ſans aucun myſtère, *le labyrinthe*, c'eſt-à-dire, *la tour* (*a*).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

VIII.

Détail des ſymboles Egyptiens.

Préſentement ſi nous voulons deviner d'une façon raiſonnable quelques-uns des ſymboles Egyptiens les plus uſités ; nous n'en devons, ce me ſemble, chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphyſique de quelques philoſophes modernes. Conſultons les beſoins de la colonie Egyptienne. C'eſt là qu'il eſt naturel de chercher le ſens des figures qu'on

(*a*) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירנתא Labiranta, *la tour*, *le palais*. 2. Paral. 17 : 12.

LE CIEL POETIQUE. exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liés à l'observation; 1°. du soufle des vents; 2°. du lever de la canicule; 3°. des cruës de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellèra toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promtitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des païs froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre particulière à leur espéce; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent; mais

* Ps. 17: 11. & 103: 3.

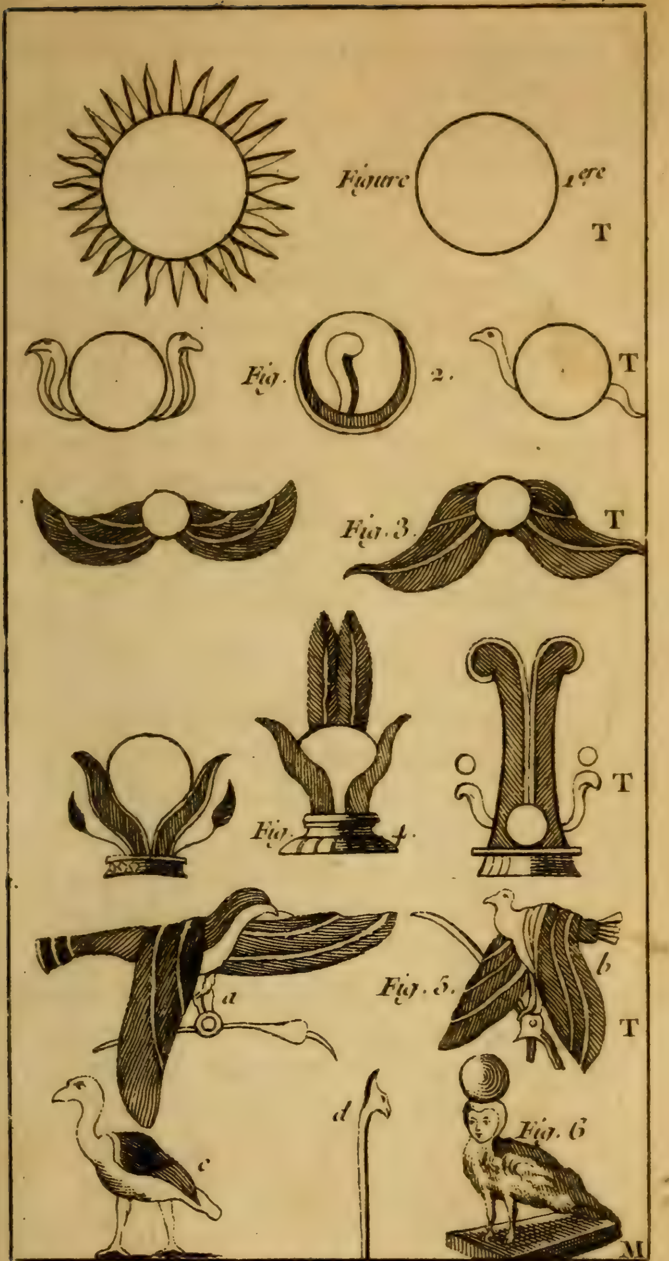


Fig. I. Les Symboles de Dieu. Fig. 2, de Dieu auteur de la vie. Fig. 3, de Dieu Maitre de l'air. Fig. 4, de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5, Les Symboles des vens. a, L'epervier. b, La poule de Numidie. c, L'ibis. d, La tête de Huppe. Fig. 6, L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.

mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part & d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une espéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional, qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluye, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent de Midi qui aidoit à l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpen-

LE CIEL POETIQUE.

tage des terres & le tems des semailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier ou le vent Etésien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord ; mais qu'au retour du printems & lorsqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ses aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chûte de ses vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïse, les Arabes voisins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adresse à Job, & où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux ; *Est-ce par un effort de votre industrie*, lui dit-il, *que l'épervier secoue ses vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ses aîles en regardant le côté du Midi* (a) ? Cet oiseau par

(a) *Numquid per sapientiam tuam plumescit accipiter expandens alas suas ad austrum ?* Job 39 : 29.

la direction de ſon vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui ſoufle du Nord au Sud vers le ſolſtice d'été, & qui par l'effèt de cette direction intéreſſoit ſi fort les Egyptiens.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe, vent du Sud.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermiſſeaux qui écloſent ſans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'eſpéces de moucherons, de demoiſelles, & d'autres inſectes cherchent ſur-tout les eaux dormantes, & par conſéquent celles du Nil répandu, pour y dépoſer leurs œufs qui ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le limon échauffé par le ſoleil après la rentrée du fleuve dans ſes bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle ſaiſit avec induſtrie les momens & les lieux où les inſectes naiſſans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui eſt caché ſous la peau du ver, & enſuite ſous l'enveloppe de la chryſalide, ſorte de cet étui pour prendre ſon vol & pour porter ſon eſpéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, paſſe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil ſe partage. Elle va toûjours à la ſuite du Nil à meſure

* *V. Diodor. de Sic. b.bl. st. lib. 1.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'il rentre dans ſes canaux juſqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériſer parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le deſſéchement déſiré.

Auſſi-tôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'eſt-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le ſigne d'une choſe fort différente; mais l'oiſeau figuré, le vent de Midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprêtoient leur blé, reconnoiſſoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à ſemer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moiſſon trop tardive.

*Voyez Fig. 5 & 6, Planche I.

D'autres ſymboles ſubalternes*, placés comme autant d'attributs ſur la tête ou dans les pattes de ces oiſeaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorſque les vents ſeroient orageux, ſecs, froids, brûlants, ou pluvieux.

La canicule ou le lever de l'étoile Seirius

La ſeconde circonſtance, & celle de toute l'année ſur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle ſe débarraſſoit des rayons du ſoleil, ou ſe

montroit avant l'aurore, on étoit ſûr que le ſoleil s'avançoit ſous le ſigne du lion, & que le débordement ſuivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de ſon lever avec le ſoleil au cancer le commencement de leur année (*a*), & toute la ſuite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre ſous la forme d'une étoile, ce qui ne la diſtinguoit point d'une autre, ils la peignirent ſous une figure qui avoit rapport à ſa fonction & à ſon nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*aſtre-chien*, le *portier*, l'*aſtre qui ouvre, ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient ſous la forme d'un portier reconnoiſſable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adoſſées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an*. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Anubis, הנבח, Hannobeah latrans, monitor ἀςϱοκύων

* *Voyez Fig. 3. Planche XIX.*

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius ut apud Romanos, ſed cancer. Nam prope cancrum eſt ſothis quam Græci canis ſidus dicunt: neomenia autem eſt ipſius ſothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

LE CIEL POETIQUE.

des deux têtes de figure humaine on lui mettoit ſur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les ſymboles ſubordonnés qu'on y ajoutoit étoient l'explication des avertiſſemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une proviſion de vivres, gagner promptement les terraſſes élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en obſervant le cours de l'air; Anubis avoit au bras une marmitte; des aîles aux piés; dans ſa main droite ou ſous ſon bras une grande plume *; & derrière lui une tortuë ou un canard, animaux amphibies qui vivent ſur la terre & au bord de l'eau *.

* Voyez Planche II.

* Voyez Fig. 3. Planc. XVIII.

Tous ces avis fort ſimples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également néceſſaire, qui étoit de marquer au peuple la juſte hauteur qu'il falloit donner aux terraſſes pour être à coup ſûr au deſſus de la plus forte inondation, ſans faire des frais inutiles en les élevant trop. On conſtruiſoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requiſe : & afin que le peuple connût préciſément la ligne qui lui devoit ſervir de régle, on la lui déſignoit en couchant préciſément ſur cette ligne la figure de la ſphinx qui a toûjours paru ſi énigma-



ANUBIS.



tique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs *; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché *: ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra* *. La figure de la sphinx marquoit de plus par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance*; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems & moissonner au mois d'Avril.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

* *Voyez Fig. vi Planche III.*

* *Plin. supr.*

LE CIEL POETIQUE.

Ce qui achéve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mere de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie de Thotes ou d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

La troiſième circonſtance, qui intéreſſoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoiſſance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le ſoin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de meſurer les dégrés de l'éleva-

(*a*) שפע *Sphang redundantia*, *Job* 22 : 11. & *IV. Reg.* 9 : 7. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*



I. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les Symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre, et un Clairon.

tion de l'eau ſur une colonne élevée pour cet uſage ſur le fond d'un large puits, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conſerve encore à cette colonne & au puits l'ancien nom de *Mikias* (*a*), qui dans la langue orientale, ſignifie *le ſoutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de ſon tems à connoître les ſignes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce beſoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il eſt fort naturel de penſer, que les ſignes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juſte profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture ſymbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me ſemble, un rapport ſenſible à la meſure du Nil: ce ſont la croix & le canope.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverſes crûes de leur fleuve ſorti de ſes bords, par une colonne traverſée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix, & ſurmontée d'un cercle, ſymbole de la divinité, pour caractériſer la providence qui gouvernoit cette importante

La croix ou la meſure du Nil.

(*a*) מיחיה *Michiah*, le ſoutien de la vie, *Eſdr.* 9: 8. Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Maillèt.

LE CIEL POETIQUE. opération. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'usage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée, soit par une, soit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils se contentoient souvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée sur un vase ou ailleurs pouvoit signifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation : & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, signifioit apparemment l'inondation assujétie à des régles certaines, ou le salut de l'Egypte, causé par la régularité des observations & des précautions (*a*). Peut-être cet anneau n'étoit-il que le cercle symbolique.

Le Canope. Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou les Ministres publics prissent soin d'observer la juste mesure des progrès de l'eau : il falloit que le peuple en fût instruit. Et

(*a*) Il est certain que le Mikias ou la colonne traversée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour marquer les progrès de l'eau, est devenu en Egypte le signe ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au cou des malades & à la main de toutes les Divinités bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII. Planche de sa collection les Amulettes ou préservatifs qu'il a pû remarquer dans les monumens Egyptiens. Il y en a plusieurs qui ne diffèrent point de la mesure du Nil marquée ici Fig. 3. Planche III.

il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit, en exposant publiquement trois ou quatre sortes de vases, ou de mesures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, servoient sans cris & sans messagers à lui indiquer les trois ou quatre espéces de hauteurs qui faisoient la différence des crûes du Nil (*a*). Deux choses me persuadent que c'est là le sens de ces vases, ou mesures à large ventre, si ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une est le nom qu'on leur donne; l'autre sont les attributs dont on les accompagne.

L'Écriture symbolique.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on en faisoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, sous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monstre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, c'est-à-dire, enflure ou débordement, & que depuis ils ont nommé *Pyton*, l'ennemi. Ob, ou l'ennemi que les écrivains sacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les superstitions & les folles idées des Payens (*b*); nous le

(*a*) Cet usage & l'intention sont attestés par un Grammairien d'Egypte, nommé Hore-Apollon, *lib.* 1. *cap.* 21. *Nilum exundantem Ægyptii Designantes pingunt tres hydrias.*

(*b*) אוב *Ob. Levit.* 20 : 27. Ob, signifie propre-

LE CIEL POETIQUE.

voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit apparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est pourquoi ils donnoient à ce vase le nom de Canob, qui signifie *la toise du dragon* (*a*) la mesure du débordement.

* V. *l'histoire de Saül & de la Pytonisse, &c.*

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vase ne sont pas moins significatifs que son nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent souvent ce vase vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la suite être le symbole de l'industrie, ou du labourage. Quelquefois ils faisoient

ment enflûre ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(*a*) De קנה *Cane*, une perche, une toise, une canne à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4 : 5. קנה המדה *Kené hammiddah*, une canne à mesurer; & de אוב *Ob*, le dragon, *Pyton*, l'ennemi. C'est à Memphis qu'on prenoit autrefois ces mesures, comme aujourd'hui au Caire, pour instruire le reste de l'Egypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville, se nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de Memphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du dragon*, ou *la mesure du débordement*. De מנה *Mana*, mesurer, nombrer; & de אוב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

sortir les piés de la figure par le bas de ce vase. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du symbole des travaux rustiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le séjour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils * faisoient sortir du vase les mains de la figure, dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'observation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que selon la nature du vent il accéléroit ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des semailles. Assez ordinairement on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier & caractériser les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traversoient, soit la crûe, soit l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le canope la tête d'un chien, pour signifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, & aux approches du dessechement *.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez Fig* [illegible]. *Planche III.*

* *Voyez Fig. 2. Planche III.*

LE CIEL POETIQUE.

Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lueur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

I X.

Suite des symboles Egyptiens.

La commodité de ce langage qui étoit entendu par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu-à-peu l'usage plus commun.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune, comme dans la Chaldée d'où ils étoient venus, furent bien tôt remplis de figures significatives, propres à rappeller leur esprit à une intelligence souverainement puissante

qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre, & à l'industrie de l'homme; donnant au soleil sa chaleur & sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, & la récompense de ses peines.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Le soleil, symbole de Dieu.

Le caractère de l'écriture Egyptienne destiné à signifier Dieu, étoit non une simple flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle *, ou plûtôt un soleil; symbole extrêmement simple, & le plus capable de leur représenter la puissance & l'action universelle de l'Etre souverain qui anime tout.

* *Voyez Fig.* 1. *Planche I.*

Le serpent, symbole de la vie.

Ils ajoûtoient au cercle, ou au globe solaire, différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes *. Pour marquer, par exemple, que l'Etre suprême est l'auteur & le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme, & plus souvent encore d'un ou de deux serpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs, a toûjours marqué la vie ou la santé, non pas parce que le serpent se rajeunit en se défaisant tous les ans de sa vieille peau;

* *Voyez les Fig.* 2. *Planche I.*

LE CIEL POETIQUE.

mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot héve ou hava signifie également la vie, & un serpent. Le nom de *celui qui est*; le grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en est tiré. *Hevé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie : mais on pouvoit la marquer par la figure de l'animal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure

(*a*) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum* la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p. 11. édit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Et c'est sur une pure équivoque du mot hévi ou heva, qu'est fondée la métamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l. 1. c. 20.*

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, les Hébreux affligés comprirent que c'étoit un *signe de salut*, un avertissement de confiance en Dieu. A ce signe par lui-même impuissant a été substitué & elevé au milieu des peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de la vie. *Joann. 3 : 14.*

des plantes les plus fécondes *, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*a*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige sort d'un oignon : elle devient fort haute, & acquiert en un an dans les païs chauds un demi pié & plus d'épaisseur. Du milieu de ses feuilles longues de quatre à cinq piés, souvent plus, & larges de près de deux, s'éléve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuse, beurrée, nourrissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits *. Après la récolte on coupe le feuillage énorme (*b*) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourrit les éléphans, dans l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez les Fig. 4. Planche I. & les Figures de la Planche VII.*

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

(*a*) Cette plante se nommoit anciennement Musa, aujourd'hui *Mouse* ou *Mons*. Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Vestlingius son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lett. 9. de M. Maillèt. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. Un bananier y a fleuri cette année 1741. *Voyez* le supplément de la Planche VII.

(*b*) La feuille est de deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillèt.*

LE CIEL POETIQUE. vivre, ſans frais, des milliers d'habitans pendant pluſieurs mois, & qui a toûjours été la reſſource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choiſie par préférence pour caractériſer le ſymbole de celui, qui avec la vie donne les ſoûtiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des diſpoſitions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'eſt Dieu ſeul qui gouverne l'air en maître ſouverain; que c'eſt de lui qu'il faut attendre les influences ſalutaires, & qu'il diſpoſe ſelon ſon bon plaiſir de la nature, & des ſaiſons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve les viciſſitudes & l'agitation, quoi-qu'il ſoit inviſible, on employa dans l'écriture le ſcarabée ou les aîles d'un inſecte volage, dont les mouvemens varient d'un inſtant à l'autre. Les aîles du ſcarabée ou du papillon dépliées autour du cercle ſymbolique * étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, eſt auſſi le diſtributeur des productions de la terre, & le maître des ſaiſons. Cette vérité étoit ſur-tout néceſſaire à un peuple laboureur. Auſſi le globe accompagné de grandes aîles de ſcarabée ou de pa-

Le Scarabée ou l'air.

* *Voyez les Fig. 3. Planche I.*

pillon, se trouve-t-il placé au haut de la plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion[a]. Presque par-tout où l'on trouve ce globe avec ses aîles, on voit à côté une ou deux figures en posture d'adorateurs[b].

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

a *V. la table d'Isis, publiée par Pignorius, & la Fig. 1. Planche XII.*

b *Voyez l'essai sur les monumens Egyptiens qui sont en Angleterre par M. Gordon secretaire de la société de l'encouragement des Sciences.*

X.

Les symboles de l'année. L'année solaire, Osiris.

Toute la société ayant un besoin extrême de régler l'ordre de ses jours, & de convenir des tems où il faut s'assembler, se reposer, ou travailler en commun, l'écriture symbolique fut tout particulièrement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant exposées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon simple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois objèts principaux, 1°. au cours du soleil; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque saison; 3°. aux travaux qui se devoient faire en commun. Commençons par les symboles du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été si justement choisi pour être le symbole de l'Etre tout-puissant, eut aussi son caractère ou sa marque dans l'écriture symbolique, & cette

LE CIEL POETIQUE.

Le gouverneur ou le soleil.

figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (*a*), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*); ce qui revient au même sens : & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil, qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou simplement par un œil.

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil *, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient; ou simplement le fouèt & le sceptre réunis; quelquefois le bonèt

* *Plutarch. ibid.*

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osirid. & Macrob. in somn. Scip. lib.* 1 *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אהושיארץ *O hosi erets*, ou *Osi eres, dominium terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte; dans l'Oxiares de l'histoire Grecque; & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.



I. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atys, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëfure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure Ie a pu donner Lieu à la fable d'Atlas.

royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec un sceptre sur un thrône. Assez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, portant sur sa tête une fleur de lotus, ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus est une espéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain (*a*), donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & se ferme le soir.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ces variétés de symboles désignoient sans doute diverses circonstances du jour, ou de l'année; peut-être le soleil levant, le soleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuscule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une piéce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout-à-fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(*a*) Hérodote dans son Euterpé, num. 54. outre cette première espéce de lotus, dont la fleur est blanche, en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

LE CIEL POETIQUE.

prise téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces symboles dans les monumens Egyptiens qui nous restent: par exemple, dans la table d'Isis; parce que les symboles y sont unis selon les systêmes des tems postérieurs, & non selon leur sens primitif qui a été négligé, puisque ce gouverneur purement figuratif a été regardé comme un homme qui avoit vécu sur la terre, & est pris pour un dieu dans l'écriture qui reste sur les monumens. Les lecteurs judicieux ne me reprocheront pas ici d'apporter pour preuve de mon sentiment ce qui est en question. Car dans les figures symboliques une écrevisse est la marque du retour oblique du soleil parvenu au plus haut point de sa course. La sphinx est la marque de son passage sous les signes du lion & de la vierge. Tout autre symbole dans son institution montroit ainsi une chose pour en faire concevoir une autre. Un cocher ou un roi n'est donc ici ni un homme ni un dieu. Les antiquaires qui prendront cette figure pour un dieu, peuvent entrer, je l'avoue, dans la pensée des Egyptiens devenu idolâtres. Mais sans contredire en rien leurs explications, je tâche de remonter au sens primitif de ce symbole, qui par son attribut & par son nom dé-





1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'anniversaire. La 2.e fig. est tirée d'une médaille. voy. Lil. Gre. Girald. 3 Pluton et Cerbere.

ſignoit l'année ſolaire ou le gouvernement de la terre. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Je ſuis fort tenté de croire que le gouverneur, ou l'Oſiris avec ſon fouèt, avoit un rapport plus particulier avec la révolution journalière dont le mouvement eſt plus ſenſible ; & qu'avec ſon ſceptre il ſignifioit la durée d'une année ſolaire, parce que c'eſt cette révolution annuelle du ſoleil qui régle tout dans la nature.

La navigation.

On employoit la figure d'un Oſiris, ou d'un ſoleil, car c'eſt toûjours la même choſe, pour ſignifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, & autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, & des proviſions de toute eſpéce. Le retour annuel de cette flotte étoit déſigné par un Oſiris porté ſur un courſier aîlé, ſymbole des vaiſſeaux, & de leurs voiles ; ou par un Oſiris dans la main duquel on mettoit non un ſceptre, mais un inſtrument de marin, un harpon dont on ſe ſert en mer pour piquer les gros poiſſons que l'on rencontre : & comme le blé étoit la marchandiſe qui occaſionnoit ſur-tout ces retours annuels, quand on annonçoit

Le Trident.

aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il eſt croyable qu'on le faiſoit par une affiche, qui étoit un Oſiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poſéidon ou de Neptune; de Poſeidon, qui ſignifie (a) *la proviſion des païs maritimes*; ou de Neptune, qui ſignifie *l'arrivée de la flotte* (b) A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandiſes de débit deſcendoient en batteau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voiſinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte; d'où vient que dans le langage commun *aller à la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même choſe: & Plutarque (c) nous apprend que les extrémités de l'Egypte, les côtes maritimes ſe nommoient *Neptyn* en Egyptien.

(a) De פּוֹשׁ *Posh copiæ, ſubſidium*; & de ידים *Jedaim, oræ maritimæ*, vient פּוֹשׁידים ou פּוֹשׁידין *Poſeidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων Poſeidon. *Copia orarum, ſubſidia littorum*. On peut remarquer que ces terminaiſons en *im* & en *in*, qui ſont familières aux Orientaux, ne ſont point du goût des peuples d'Occident.

(b) De נוּף *nouph, agitare*, qui forme נֶפָה *nephah*, ou נפת *nephet, agitatio, appulſio*, & de אני *oni navis, claſſis*, vient נפתאני *neptoni, claſſis appulſio*, l'arrivée de la flotte.

(c) Νέφθυν δὲ καλοῦσι τῆς γῆς τὰ ἔσχατα. *De Iſid. & Oſir.*

Il

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniversaires.

Il y avoit un autre retour annuel qui 'étoit pas moins célèbre, & qui avoit esoin d'une marque ou d'un symbole articulier. C'étoit le retour des sacrifices nniversaires. Nous voyons par les funéailles d'Archemore dans la Thébaïde de tace, par l'anniversaire d'Anchise dans le inquième livre de l'Enéïde, & par les lanentations annuelles des vierges d'Israël ur le sort de la fille de Jephté, que c'étoit n usage universel dans l'antiquité de leurer & de prier sur les tombeaux des ersonnes chères à la patrie, & de renoueller ces assemblées & ces sacrifices après année révolue. L'Osiris, ou le symbole de a révolution annuelle, pouvoit donc anoncer un anniversaire par le changement e son attribut. Alors au lieu du fouèt, u du harpon, on lui mettoit en main le out ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier: u bien on lui mettoit sur la tête un oisseau, une mesure de blé qui se distriuoit à chaque pauvre dans les fêtes funéres, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (*b*), *la délivrance.*

L'aviron.

(*a*) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans ne des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte *del opolo.* Voyez *l'Antiq. Expl. tom.* 4. *pag.* 352. Voyez le out ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi, tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palat, liberare,* פלוטה *peloutah,* & פלוטו *pelouto, liberatio.*

On entrevoit assez pourquoi, & nous re marquerons quand il s'agira des cérémo nies mortuaires, que la barque de passag étoit le symbole de la mort; que le boi seau étoit l'annonce d'une distribution fu nébre; & que *la délivrance* du mal éto l'idée qu'on avoit anciennement de l mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fêt anniversaire par la figure d'un Osiris pré senté dans l'assemblée des peuples, il fa loit nécessairement l'accompagner d'un autre marque qui annonçât précisémen le tems de l'année où la fête se célébroit & si l'assemblée se tiendroit à la néomén ou à la pleine lune, ou à tel autre jour d mois.

Venons donc au symbole qui réglo proprement l'année sacrée, l'ordre de fêtes.

X I.

L'année civile. Isis.

On pourroit assez raisonnablement nom mer ici l'ordre des fêtes, l'année Eccle siastique, puisque ces fêtes étoient de assemblées religieuses où l'on faisoit pro fession d'honorer Dieu, & de le glorifie de sa providence. La recherche que nou



Differentes Isis
Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.

saisons des usages primitifs, & de la signification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail ou aux assemblées de religion étant la régle de la société, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères possible de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le symbole de la terre & de ses productions qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus sûr almanach pour partager l'année & les saisons, qu'en distinguant les tems par la venue des fraises ou des féves, par la moisson des foins ou des blés, & par les différentes recoltes qui suivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout sur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature. Quand on voulut signifier la terre qui enfante & nourit toute chose, on choisit l'autre sexe. La femme qui est mere & nourice, étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ses productions sous la forme d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la

L'E'CRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

femme & le premier qu'elle ait porté (*a*). Ce ſymbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & lès diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujèt des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fourniſſoit aux hommes de quoi ſe loger, & ſe mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaiſans? On couronnoit Iſis de petites tours ou de crénaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens? on couvroit la tête d'Iſis de bandelettes, de peaux couſuës, quelquefois de plumes rangées les unes ſur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le ſervice du genre humain, toutes ſortes d'animaux domeſtiques & ſauvages? on environnoit Iſis

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

Voyez Planche VI.

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

(*a*) אישה כי מיש *Isha Ki Meish, virago quia ex viro.* Genef. 2 ; 23.

de plusieurs rangées de têtes d'animaux ; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein ; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant sur sa tête le thrône d'Osiris ou du soleil, tourné en devant, mais vuide & sans bonèt ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroit sa coëffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

LE CIEL POETIQUE.

le printems & ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de génisse, & tenant sur ses genoux son fils bien-aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la fète & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chévre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fètes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie * pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espéce de cigogne qui se nourit de serpents *: & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le païs des dragons aîlés qui

Voyez Fig. 2. Planche VIII.

* V. *Planche XXIII. Fig* 1.

* *Ibid. Fig.* 2.

B C A D D

Paul. Herman. Paradis Batavie.



A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée le sou au tour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La grai ne tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, Tête Egy tienne avec les feuilles symboliques du Bananier. G, Bra che de Perséa avec son fruit.





Supplement de la Planche VII.
Pour la Figure E.

A *La Fleur.* B *Le Fruit.* C *La Banane plus en grand.*

venoient d'Arabie (*a*), on ne sauroit guères douter que ces figures & ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles & les insectes que le vent d'Orient ou de Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. Mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit sert à faire du pain; les cornèts de colocasie (*b*), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fêtes; l'espéce de poire que produit l'arbre nommé Persea; les grands feuillages du bananier, & telles autres plantes qui fleurissent & fructifient en des saisons différentes, entroient dans les parures d'Isis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particularités de l'année, ou lui annoncer telle & telle fête.

(*a*) *Herodot. in Euterpe, num.* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler des serpents aîlés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os des serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

(*b*) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, & autres plantes d'Egypte.

LE CIEL POETIQUE.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croiſſant, placé ſur la tête d'Iſis, pouvoit être le ſymbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit ſa lumière du ſoleil. Mais on ne court pas de riſque à penſer que la phyſique Egyptienne étoit beaucoup plus ſimple : & il eſt bien plus naturel de croire que le croiſſant couché ſur la tête d'Iſis, marquoit la néoménie, ou l'aſſemblée de la nouvelle lune; que le plein de la lune, poſé ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, marquoit la fête du milieu du mois; que le croiſſant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur la tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un Oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un



1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.

ſacrifice funébre & une diſtribution anniverſaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moiſſon. Un ſeul exemple de ce langage ſymbolique ſuffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le ſens, comme les ſituations & les attributs des figures. Nous n'avons garde d'aſſurer que ce ſoient là les ſignifications préciſes de toutes ces femmes ſymboliques. Mais la vraiſemblance nous ſuffit ici dans les détails, après avoir juſtifié par les ſignes du Zodiaque & par la ſphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractériſer les diverſes parties de l'année.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XII.

Les travaux, ou l'Année Ruſtique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens paroiſſent dans leurs inſtructions s'être aſſez peu occupés de recherches curieuſes & ſpéculatives. Leur grand objèt étoit d'inſpirer au peuple des ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu, & de régler leur travail aux ſuccès duquel leur vie étoit attachée. Un philoſophe plein de quelque ſyſtême de phyſique ou de ſublimes penſées ſur la nature des eſprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher ſon

LE CIEL POETIQUE. dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni ſyſtême : c'eſt preſque la même choſe. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aiſément le ſens de ſes démarches par ſes beſoins, & c'eſt en étudiant les beſoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raiſonnablement deviner le premier ſens des caractères uſités à Tanis & à Memphis.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la ſuite des fêtes, le peuple avoit encore beſoin qu'on lui en montrât d'autres qui puſſent fixer l'ordre & le tems de ſes différens travaux. C'eſt ce que nous nommerons l'Année Ruſtique.

Comme l'induſtrie ou le travail de l'homme, & ſur-tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Oſiris & d'Iſis, (le lecteur entend à préſent ce langage;) après avoir marqué le ſoleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur, & la terre ſous la forme d'une femme ou d'une mere féconde, les Egyptiens déſignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Oſiris & Iſis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils ſe plaiſent à combler de biens. Enſuite par les différentes formes qu'ils



I. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air à aider le travail de l'homme. 2, Hericton 3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4, le Cofrét mysterieux. 5, la tête d'un enfant dans un Van.

faiſoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux céleſtes, une maſſue, ou une fléche, & telles autres parures ou inſtrumens ſignificatifs ; ils exprimoient ingénieuſement la conduite, les opérations ſucceſſives, les traverſes, & les ſuccès du labourage.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (*a*), qui aparamment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, ſignifioit également le laboureur & l'artiſan, le labourage & l'induſtrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient ſouvent le ſymbole par la ſimple peinture d'une tête humaine, ſigne naturel de l'intelligence : & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſecours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie : ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre *. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils

* *Voyez Fig. 2 Planche IX.*

(*a*) חרש *bores* ὦρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris le nomme Aroueris, qui ſignifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou ſans aſpiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἀρόω des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

LE CIEL POETIQUE. plaçoient les deux figures dont je parle, sur l'inſtrument qui ſert à nettoyer le blé.

Cet enfant cheri d'Oſiris & d'Iſis, & le ſerpent qui y étoit joint, paſsèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de-là furent portés bien ailleurs. Telle eſt viſiblement l'origine de l'uſage, ſi peu ſenſé, qu'avoient les Athéniens faute d'entendre ces choſes, de placer leurs enfans dans un van auſſitôt après leur naiſſance, & de les y coucher ſur des ſerpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, diſoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to' put them (new-born infants) in vans . . . . . . thus Callimachus tel's us Nemeſis placed young Jupiter in a golden-van.

. . . . σὲ ᾗ κοίμισεν Αδρηστεία
λίκνῳ ἐνὶ χρυσέῳ.

It was common practice among them (Athenians) eſpecially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was inſtituted by Minerva in memori of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre ſur un van leurs enfans nouvellement nés. C'eſt pourquoi Callimaque nous dit que Nemeſis (attentive à toutes les bonnes pratiques) poſa le petit Jupiter ſur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, ſurtout dans les familles diſtinguées, d'étendre les petits enfans ſur des ſerpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XIII.

Suite des symboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus en passant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, & c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mere *; parce que l'homme n'est que foiblesse, & doit tout à la fécondité que la Providence accorde pour lui à la terre, ce qui est spécialement caractérisé par le cercle qu'on voit sur la tête de la mere & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une massue qu'Osiris & Isis lui mettent en main *. C'est le travail, encouragé par le concours du soleil & de la terre à se

* *Voyez Fig. 1. Planche VIII.*

* *Voyez Fig. 1. Planche IX.*

LE CIEL POETIQUE.

délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chasse dans un tems convenable & désigné par les attributs des deux autres symboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favorisent. Quelquefois ses aîles, c'est-à-dire, les vents Etésiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triste chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés sans pouvoir faire aucun mouvement*. Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe * ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impression du vent, pour en désigner le cours. Le laboureur, en effêt, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, soit à moissonner, soit à battre le blé, est presque oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine. Il est alors borné à mesurer la profondeur des crûes ; à observer le retour du vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe ; & à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables ; en sorte qu'aussi-

*Voyez Fig. 3. Planche IX.

* Ibid.



Horus à tête d'Epervier

Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement régulier.

tôt ce partage fait en diligence, on puisse semer & herser avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés sur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Herodot. in Euterp. num. 42.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortant du vaisseau, mais croisées, immobiles, & embarrassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doive l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier *.

* *Voyez Fig. 6. Planche III.*

Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit espace, jouissons du privilége de réunir en un seul corps quelques-unes des parties détachées de plusieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être aussi significatif que si nous les voyions toutes

LE CIEL POETIQUE. en entier. L'abbréviation en ſera commode ; & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne ſera que plus propre à rendre le peuple attentif ſur le ſens qu'elle cache.

Quelle inſtruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de ſe ſauver aux approches de l'inondation, & de ſemer enſuite à tems, pour moiſſonner au mois de Mars? Tout le néceſſaire ſe réduit à ſavoir ſe précautionner pour la retraite au retour du vent ſeptentrional qui groſſira bientôt la rivière, & à meſurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit ſuivre l'écoulement. Mettons ſur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans ſa main une croix. Dès-lors tout eſt dit : & cette écriture ſi courte n'eſt pas de mon invention ; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment *.

* *Voyez la Planche X.*

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le ſigne du lion, ſous lequel la moiſſon commence ailleurs, eſt le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien? Veut-on lui faire entendre que la durée de ſon inaction eſt depuis le ſoufle des vents Etéſiens, & le lever de la canicule, juſqu'à ce que le ſoleil quitte le



La durée du repos d'Horus.

igne de la vierge ? Convertissons le signe du lion en un lit de repos. Les piés du lit seront des piés de lion : le chevèt du lit sera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmaillotté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour observer le moment où il faudra se lever. Plaçons sous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de la canicule, le second par la tête de l'épervier, le troisième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand soin d'observer, est précisément celle qui se trouve dans les monumens*.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La même peinture se trouve ailleurs (*a*) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etésien ; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geste emphatique l'important avis de la retraite, en se tournant vers Isis qui porte sur sa tête un thrône vuide, c'est-à-dire, en se montrant devant l'aurore à l'Orient*. On pourroit abréger cette écriture & se contenter de peindre une Isis à tête d'épervier, ou la lune de Juillet ramenant le vent Etésien & annonçant à

* V. *Mensa Isiaca, dans la bordure, & la Planc. XI.*

* *Ibid. derni. Figure.*

(*a*) Figure peinte sur une momie chez les PP. Augustins de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure est employée sur un mort, quand on sera voir comment le sens de ces symboles a été perverti.

LE CIEL POETIQUE.

Horus couché sur un lion, la durée de so entière inaction (*a*).

Mais c'est être trop hardi que d'ose davantage écrire en Egyptien, lorsque j ne suis pas sûr à beaucoup près d'y savoi lire. Affermissons-nous seulement dan cette lecture, & essayons encore l'appli cation de nos principes sur d'autres mo numens.

En parcourant quelques-unes des fa ces des grandes pyramides, & des diver monumens de l'ancienne Egypte, je trou ve fort fréquemment une piéce d'écritur symbolique*, dont le sens se présente asse naturellement. Vers le haut se voit le cer cle solaire élevé sur de grandes aîles d papillon : au bas est Osiris sur son thrône A côté de lui est Isis avec la mesure d Nil, & devant eux est Horus les habit relevés avec une ceinture pour se mettr à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier Il léve ses mains vers le cercle qui domin sur le tout.

** V. Planche XII. Fig. 1. V. les Voyages de Paul Lucas, tome 2. & l'Antiq. Expl. tom. 2.*

Cette peinture est parlante, & il n'es pas obscur que le labourage doit tou attendre de l'Etre supérieur qui seul peu rendre l'air, le soleil, la terre, & l mesure de l'inondation, favorables au

(*a*) Voyez la Fig. G Planch. XI. elle est marquée parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.



1. Les secours du Labourage. 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

lantes qu'il cultive. Mais que veulent ire ici deux petites croix suspendues aux iles du papillon ? C'est le grand objèt des ésirs de l'Egypte. La croix, comme nous vons vû, soit longue, soit courte & abréée, marque la mesure de l'inondation. tant répétée & suspendue aux aîles de apillon, elle marque une disposition l'air propre à donner une forte inondaon, sans quoi l'Egypte n'est point ferile, parce qu'il n'y pleut pas ; & que le ol qui en est sabloneux ne pourroit rien ourir sans une certaine quantité de linon, qui ne devient suffisante qu'à proortion de la profondeur du débordenent.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Passons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus est jointe au corps du corpion. Horus considère les épics ou la anne des blés qu'Anubis lui montre. C'est le labourage qui sous le signe du corpion, c'est-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air,

V. la bordure de la table d'Isis, & Pl. XII. Fig. 1.

LE CIEL POETIQUE. & de meſurer la profondeur de l'eau pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Ibid. Fig. 3. Dans une autre ſculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monſtre qui fait ſa réſidence dans le Nil, & qui en ſort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monſtre, ne peut être que le laboureur à qui l'expérience a appris peu-à-peu à régler ſes opérations, ſi à propos, qu'il puiſſe déſormais, même après l'abaiſſement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'enſemencer ſes terres ; en ſorte qu'il ne lui reſte plus rien, ni à faire ni à craindre, quand ſon hyver eſt venu c'eſt-à-dire, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du ſagittaire. C'étoit remporter une victoire complette ſur ce fleuve, auparavant ſi redoutable. Une petite piéce de plus, qui accompagne la figure du monſtre vaincu, acheve de fixer le ſens de l'énigme : c'eſt un arbre dépouillé de ſa verdure, qu'on aperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonſtance de la chûte



1. 2. Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abon dance, 3. Angerone, Le fruit qu'elle porte sur sa tête pare être celui du Perséa, dont les Egyptiens faisoient gran usage.

..s feuilles (*a*) marque au juste le tems L'ÉCRITU-
.. les Egyptiens ont fini leurs travaux, RE SYMBO-
..nt sûrs de leur recolte, & triomphent LIQUE.
.. fin des insultes du Nil.

XIV.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ses attributs, varie ..ssi ses noms selon les signes célestes, & ..lon les particularités des saisons. Mais ..ans toutes ses variétés il a toûjours un ..pport sensible aux travaux de la société. ..e chapitre qui suivra celui des symboles ..ontient le détail des différens noms & ..es différentes opérations d'Horus. Mais ..ous ne pouvons nous dispenser d'expli..uer ici ce qu'il signifie quand il prend la ..orme & le nom d'Harpocrate; parce que .. concours de cette figure & de ce nom ..uffit pour répandre un grand jour sur ..out ce qui vient d'être dit, & prouve ..on-seulement que ces figures sont sym..oliques, mais que ce sont des instru..tions conformes aux besoins du peuple.

Les succès inespérés d'une culture si sin-

(*a*) Le climat d'Egypte est très chaud, & les arbres conservent souvent leur verdure plusieurs années de ..ite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de ..urs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la description de l'Egypte par M. de Maillet consul au Caire, lett. 9.*

LE CIEL POETIQUE. gulière (*a*), qui ſans frais & ſans ſueı ne mettoit que quatre mois d'interval entre le labour le plus aiſé & la recolte ; plus abondante, remplirent les premieı Egyptiens d'admiration & de reconnoi: ſance. Ils ne manquèrent pas de place dans les lieux conſacrés aux exercices pu blics de la religion, le ſymbole des pro ſpérités de leur labourage. Ils y joigniren les traits ou les caractères les plus propre à étaler aux yeux des peuples les bienfait d'une Providence ſingulière qui les ché riſſoit comme une mere aime ſon fils & à leur recommander ſur-tout d'en fair uſage en paix, en ſilence, & ſelon le loix; parce que le bon ordre, la douceur & la concorde étoient l'unique moyen d s'aſſurer la jouiſſance & la propriété de biens de la terre. C'eſt pour inculquer aı peuple cette utile leçon que dans les fête qu'on célébroit après toutes les recolte du blé, du vin, des fruits, & des légume lors de l'entrée du ſoleil au capricorne on plaçoit dans l'aſſemblée la figure d'Ho rus, courbée ſous le poids des biens qu'i avoit recueillis. Il portoit ſur ſa tête le: marques naturelles d'une heureuſe recolte

V. Pl. XIII.

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'eſt le privilég de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé ſan dépenſe & ſans peine, σώρυς αἰωρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

voir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre, ſurmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages, de légumes, & de pluſieurs fruits. Quelquefois ſes genoux paroiſſoient plier ſous le fardeau. Souvent on le peignoit aſſis pour marquer le repos, dont il aſſuroit aux hommes la jouiſſance. Il portoit le doit ſur la bouche (*b*) & recommandoit aux aſſiſtans, non le ſecrèt des myſtères, ce qui eſt une idée des tems poſtérieurs où la ſignification des figures fut oubliée & changée ; mais la modération, la ſoumiſſion aux loix, la diſcrétion, en un mot la paix, ſans laquelle les hommes perdent la poſſeſſion des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je ſai que le ſavant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Grecque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit ſur la bouche ſignifioit le ſoleil. Mais il ne m'a convaincu

(*a*) Ἥτε ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλέιαν οἴνου τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent auſſi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote, dans le voiſinage d'Alexandrie, eſt célèbre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l. 1. od. 37.* La boiſſon commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num. 52.*

(*b*) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper*, *Antiq. Expl. tom. 2. pag. 300. & la table d'Iſis.*

LE CIEL POETIQUE.

que de son érudition. *La paix & la polic parmi les citoiens après les recoltes & dans la joie qu'inspire le repos de l'hyver* voilà le vrai sens de notre symbole, & l'instruction que cette écriture donnoi au peuple. Nous en avons la preuve dan la réunion de trois circonstances, qu éloignent la-dessus tout doute & tout équivoque. L'une est le support des fruit dont Horus est chargé : l'autre est le non qu'on lui donne quand il est dans cett attitude : la troisième est le geste de cett figure.

Le pain, le vin, les fruits, les lé gumes, le foin, ou les grandes herbe séches dont on orne sa tête, sont immé diatement appuyés sur les deux grande cornes d'une chévre sauvage. Il n'étoit pa possible de désigner plus simplement, & sans moins de mystères, l'abondance par faite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorsque le soleil passe sous le signe du capricorne (*a*).

L'hyver au laboureur procure un doux repos:
Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne sont nulle-part comparables

(a) . . . . *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur.
Georg. 1.

à

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

à celles que l'hyver assûre aux Egyptiens. Leur hyver est un printems, & le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonstance, qui se joint à la marque de l'hyver, est le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'*ordre de la société*, la police (*a*).

La troisième circonstance qui achéve de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom, ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secrèt des anciens mystères; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par

(*a*) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

LE CIEL POETIQUE. son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapproche ces deux choses ? Le silence recomman dé dans un sacrifice n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyve réunit les laboureurs, & que l'abondar ce les invite à la joie (*a*), il est aisé très-utile de leur présenter une figu qui par ses ornemens les avertisse d biens dont la Providence les comble, qui par un geste significatif leur recor mande de *modérer leur langue*, & de vre entr'eux avec douceur en supprima les querelles, les railleries, les murm res, & les rapports. L'ordre & la p lice régneront toûjours où cet avis se écouté.

Les Pamylies. Cette explication de la figure symbo que nommée Harpocrate se trouve co firmée par d'autres usages de l'antiquit qui ont un rapport évident à celui-ci. I fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dir

(a) . . . . *Inter se læti convivia curant.*
Invitat genialis hyems, curasque resolvit.
Georgic. ibid

la fête qui suivoit les recoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*a*). Le nom de cette fête qui signifie l'*usage modéré de la langue* (*b*), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser au peuple ces paroles : ***Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue*** (*c*) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylies.* Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistans : & c'est parce que les pamylies ou phamylies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles.*

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Angérone.

L'Angérone, que les Romains prirent

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Gréques, par M. Potter, edit. Anglic. tom. 1. pag. 382. *The Græcian Dionysia were the same with the Egyptian Pamylia.*

(*b*) De פא *pa*, *os* ; & de מול *mul*, *circumcidere* ; vient פאמולה *pamylah* & *phamylah*, *oris circumcisio*. le retranchement des paroles nuisibles.

(*c*) *τάμνετε γλώσσας. Favete linguis, parcite verbis.*

pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doit sur la bouche, n'étoit originairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'employoit qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (*b*).

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la régle de la société ; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soûtien, & qui sont tout le but de la politique ; l'une que *par le travail on obtient tout* ; l'autre que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure : *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de l*

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal. l.* 1. Il accu juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine & Gréque, o il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *hangoren*, l'aire, la grange, vient *han gerona*, le blé renfermé.

langue (*a*) : & c'eſt parce que le peuple avoit principalement beſoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrêmement multipliée & ſouvent abrégée. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colére & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamalthée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(*a*) γλῶσσα τύχη, γλῶσσα δαίμων. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

corne de la chévre qui avoit nouri Jupiter. Mais nous ſommes encore bien loin de la naiſſance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la ſuite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en ſerons aux évènemens qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les ſymboles les plus connus, ceux qui contenant les inſtructions les plus néceſſaires aux peuples, reparoiſſent le plus fréquemment par cette raiſon dans les monumens anciens. On voit aiſément que la ſingularité de ces figures étoit fondée ſur le beſoin de varier les ſignes, & d'en abréger le nombre. Toutes ces figures étoient donc ſignificatives, & le lecteur n'eſt plus tenté de croire qu'Oſiris, Iſis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il ſent bien à préſent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par leſquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes ſelon les ſaiſons, & de la ſuite des travaux de l'année.

XV.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Cérémonies symboliques. Mémoriaux des évènemens passés.

L'écriture symbolique, si ordinairement & si utilement employée à enseigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, & à exposer publiquement l'objèt ou les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands évènemens. Nous ne savons pas assez l'histoire civile, ni l'histoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens; telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel symbole tiré de l'histoire naturelle du païs a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture; sur-tout si les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée selon les fausses idées des systêmes formés dans des tems postérieurs, & depuis que le vrai sens en eût été perdu ou obscurci par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été

LE CIEL POETIQUE.

connu de toutes les anciennes colonies; & qui a été ſuivi d'une nouveauté dont le ſouvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, ſur-tout chez les nations policées & ſédentaires. Cet évènement, c'eſt le déluge. La nouveauté dont il fut ſuivi, c'eſt l'entier changement du labourage. Nous avons raſſemblé dans la lettre qui termine le troiſième tome du Spectacle de la Nature, & ci-deſſus page 10, un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des veſtiges encore ſubſiſtans & diſperſés d'un bout de la terre à l'autre; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, une roſée uniforme, & une ſérénité univerſelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & reſſerré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore ſous les tropiques où le ſoleil darde à plomb ſes rayons pendant pluſieurs ſemaines de ſuite. Après le déluge, autre ciel, terre toute changée: c'eſt l'Ecriture même qui le dit (*a*): nou-

(*a*) ὁ τότε κόσμος ὕδατι κατακλυσθεὶς ἀπώλετο· οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ, &c. Le monde d'alors pé-

velle diſpoſition des étoiles à notre égard par l'inclinaiſon de l'axe de la terre, viciſſitude des ſaiſons, pluies auſſi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en eſt la ſuite & l'effèt néceſſaire, météores incommodes, vents inconſtans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverſes perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

La comparaiſon de ces deux états ſi différens ne pouvoit manquer d'occuper ſouvent les enfans de Noé. Ils en conſervèrent le ſouvenir parmi leurs deſcendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faiſoient toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrèts & par des lamentations ſur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fuſſent dans l'uſage de finir les mêmes fêtes par un repas commun, où le chant, le ſon des inſtrumens, & la joie ſuccédoient aux pleurs. De-là vient que les cris uſités dans les plus anciennes fêtes, ceux-mêmes qui avec le tems ſont devenus des cris de joie, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne

rit, étant ſubmergé par le déluge des eaux : mais les cieux & la terre d'apréſent, &c. 2. *Petr.* 3 : 6.

LE CIEL POETIQUE.

ſignifient que des pleurs & des expreſſions de douleur adreſſées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre ſont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-ſeulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules ; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des ſymboles publics, conſtans, & gravés ſur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, ſe fixèrent mieux, ou ſe défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il eſt aiſé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triſte changement introduit par le déluge dans

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoé eſt le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie*, *celui qui eſt*. Bacché vient de בכה *beché*. בכת *baccoth*, ſignifie *des lamentations*. Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, ſont appellées Bacchantes *mebaccoth*, *des pleureuſes*. Triumphé vient de תרועה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé ſignifioit ſanglots, cris entrecoupés. Par la ſuite il a ſignifié la prière publique, enfin le chant des aſſemblées, comme on le peut voir *Pſalm.* 88 : 16. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expreſſions courtes par leſquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adreſſer leurs prières & leurs cris. Le tour en étoit ſemblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

la nature. On y pleuroit avec Iſis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon ſorti de deſſous terre, ou par un monſtre aquatique. Enſuite on ſe réjouiſſoit de la réſurrection d'Oſiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu ſa force. Ceci n'eſt plus une énigme qui ait beſoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces perſonnages, ou plûtôt fait entendre le ſens de ces caractères. LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux, quels que ſoient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des ſuites du déluge qui devint célébre, & qu'on trouve par-tout. Elle repréſentoit le monſtre aquatique tué, & Oſiris reſſuſcité. Mais il ſortoit de la terre des figures hideuſes qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géants monſtrueux dont l'un avoit pluſieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ſes mains un quartier de montagne, & le L'Allégorie des géants.

LE CIEL POETIQUE. lançoit contre le ciel. On les diſtinguoit tous par des entrepriſes ſingulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Oſiris reprenoit le deſſus, & Horus ſon fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, ſe délivroit heureuſement de ſes pourſuites, en ſe préſentant à ſa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer que ce tableau eſt hiſtorique, & que tous les perſonnages qui le compoſent ſont autant de ſymboles ou de caractères ſignificatifs qui expriment les déſordres qui ont ſuivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il ſuffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briaréus (*a*) ſignifie *la perte de la ſérénité :* Othus (*b*), *la diverſité des ſaiſons :* Ephialtès (*c*), *les grands*

(*a*) ברי *beri, ſerenitas.* הרוס *harous, ſubverſa*, la perte de la ſérénité.

(*b*) עתות *ouittoth* ou *othus, tempora, tempeſtatum vices*, la ſucceſſion des ſaiſons.

(*c*) עבי *evi* ou *ephi, nubes.* עלתה *althah*, Geneſ. 15 : 17. *caligo, Ephialthes, nubes caliginis, nubes horrida.*

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

mas de nuées, auparavant inconnues : Encelade (*a*), *les ravages des grandes eaux débordées* : Porphyrion (*b*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes : Mimas (*c*), *les grandes pluies* : & Rœchus (*d*), *le vent*. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? Par-là les fables disparoissent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuses aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir

(*a*) עין-חלד *en-celed*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, torrens.

(*b*) פור *phour*, *frangere*, & en doublant, פרפר *pharphar*, *frustulatim diffringere*, Job 16 : 12. de là פרפרין *porphyrion*, *confractio*. C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins, *purpura*, *far*, & *furfur* ; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(*c*) מים *maïm*, les grandes pluies.

(*d*) רוח *Rouach* ou *Rœchus*, le vent.

LE CIEL POETIQUE. des ravages du vent printanier & des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objèts qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne heure l'usage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objèts dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écri-

ture, & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la représentation des maux passés, & aux réglemens de la société. Les Cérémonies symboliques.

XVI.

Suite des mémoriaux du passé.

Les Anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques, où les objèts & les noms des acteurs étoient significatifs, & servoient à retracer le souvenir des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Egypte & en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures symboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclaircissement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les symboles, sans jetter une lumière utile sur une infinité de monumens qui nous en restent, & qu'on a regardés jusqu'à présent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un pannier Les Orgies.

LE CIEL POETIQUE.

Voyez Fig. 4. Planche IX. & Fig. 5. Planche XVII.

ou un coffrèt qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui-même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés, du ſel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage ; enfin un enfant, un ſerpent, & un van (*b*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre inſtrument de muſique.

Voyez les Fig. 2. 4. & 5. Planche IX. & la Planc. XVII.

Cet aſſemblage paroît d'abord étrange : mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reſte eſt fort ſimple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un ſerpent

(*a*) *ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπεκείτο* *In Ciſta* (ou *capſula*) *repoſitum erat Dionyſi* (*Oſiridis*) *pudendum. S. Clem. Alex. Cohortat. ad Gentes. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien עררה *ouervah* ou *orvia, pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravagances & de diſſolutions.

(*b*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's* (*Antiquity of Greece, tom. 1, Grecian Feſtivals.*)

l'or ou d'autre matière, est le bien-aimé d'Osiris & d'Isis : c'est le labourage ou l'industrie encore foible & qui fit *subsister* les hommes avec des bayes sauvages & les graines recueillies sans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à semer à propos des graines d'un meilleur suc ; à nettoyer le blé à l'aide du van ; à faire du pain ; à joindre même quelque délicatesse au simple nécessaire ; à s'assurer toutes sortes de nouritures saines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brebis ; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inséparable de la célébration des fêtes est le symbole de la reconnoissance qui réunissoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi se nourir, se chauffer, & se couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la suite tant de mystères * & toute la représentation que je viens de détailler, passa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux se répandit fort loin. Rien n'est si ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un serpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* *Mystica vannus.* Virg. Georg. V. *l'Antiq. expliq. & l'agate du trésor de S. Denys.*

Quand on célébroit la fête représenta-

LE CIEL POETIQUE. tive de l'ancien état du genre humain; & des progrès de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens païs tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes rapports. L'Iſis, figure de la terre changée par le déluge, ſe nommoit Cérès, Thémis, Néméſis, Sémélé, Mnémoſyne, & Adraſtée. L'enfant porté ſur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un ſerpent pour repréſenter la ſubſiſtance que le travail avoit peu-à-peu procurée aux hommes, ſe nommoit Horus, Hériƈton, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de pluſieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclairciſſement du ſymbole de Cérès. L'Iſis, ſurnommée Néméſis, ſignifioit fort ſimplement la terre *ſauvée des eaux* (*a*); Sémélé vouloit dire, *la repréſentation* (*b*) de l'ancien état; & Mnémoſyne (*c*) n'eſt que la traduƈtion du même mot en langue Gréque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Cérès, ſymbole de

(*a*) De משה *masha*, tirer, ſauver de l'eau, vient נמשה *nimesheh*, ſauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïſe ou Moſéh, juſtifie ſuffiſamment cette origine.

(*b*) De סמל *ſamal*, & סמלה *ſimelch*. *Ezech.* 8 : 6. *Simulachrum, idolum.* De ce mot vient le *ſimilis* des Latins.

(*c*) Μνημόσυνη *memoria.*

terre affligée, ou à côté du * coffre de la représentation, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu nécessaire dans la maison de chaque particulier : & c'est ce qui faisoit donner à la figure d'Isis ainsi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémisto, & d'Adrastée, qui signifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*).

LE CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

*Voyez Fig. 5. Planc. XVI.

Après la figure de la terre la principale piéce de la représentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Héréficthon, c'est-à dire, l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit sur un van, ce qui fixe l'idée du labourage ; ou dans un coffrèt portatif, avec un serpent de même métal. Le symbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des secours que le travail assure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux assistans une

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence ; & de איש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis* ; & תמאישתא *themisto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar*, ou *eder*, l'excellence, & de אשתא *eshta* ou *vesta*, le feu, אדראשתא *adrasta*, l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta* le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*astu*, qui signifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien usage qui subsiste encore de confondre l'idée de maison avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour signifier deux cens maisons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE. haute idée du labourage, & du prix inest mable des secours qu'ils en avoient tiré: C'étoit en effet la plus excellente leço qu'il fût possible de leur faire, & ils n pouvoient qu'être utilement frappés de l comparaison du triste état de leurs peres avec les secours que l'expérience & l'ap plication leur apprenoient à se procurer Une infinité de monumens de l'antiquit nous attestent par l'universalité de ce usage, l'estime que l'on en faisoit *(a)* Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le désorde causé par le déluge; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourir dans les commencemens, & les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, & faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbery, tom. I. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

mplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé ; quelquefois l'Enfant auteur de la [v]ie ou de la ſubſiſtance, *liber Pater* ; quel[q]uefois l'Enfant de la repréſentation, *ben [S]éméleh* ; quelquefois Harpocrate, Bac[ch]us, Apollon, Icare. Il portoit encore [d']autres noms dont nous donnerons l'é[cl]airciſſement dans le détail des fêtes des [di]fférens peuples. Quant aux noms des [a]ctrices, ou de celles qui portoient en [c]érémonie les ſignes mémoratifs du paſſé, [je] me contenterai d'en rapporter ici un [ex]emple qui ſert tout d'un coup de preuve [à] tout ce que nous venons de dire, & [q]ui eſt connu des enfans mêmes ; mais [o]ù les interprétes les plus ſavans ont vû [t]oute autre choſe que la vérité. C'eſt la [fa]ble d'Ericton.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

On ſait par le témoignage de Diodore [d]e Sicile, & par la conformité des loix [d]'Egypte & d'Athènes, que les premiers [h]abitans de l'Attique étoient une colonie [E]gyptienne : on a même diverſes preuves [q]u'elle étoit originaire de la ville de Saïs, [si] connue par ſes oliviers. Parmi les céré[m]onies que ces étrangers apportèrent [d]'Egypte en Gréce, on remarque le coffrèt [q]ui contenoit, ſuivant l'uſage de leur pa[t]rie primitive, les figures ſymboliques du [l]abourage. Trois jeunes Athéniennes por-

 toient dans les fêtes un pannier où étoien couchés un enfant & un ſerpent.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

* Métamorph. d'Ericthon. Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfa avoient des noms relatifs au labourage dont elles avoient en mains les ſymbole Elles ſe nommoient *Herſé*, *Pandroſos*, *Aglaure*. La ſignification de ces non dévoile toute l'obſcurité de l'énigme. nous ſuffit d'entendre que c'eſt à l'alte native de la *pluie*, de la *roſée*, & du *bea tems* que le *labourage* doit *la vie* qu' nous procure. Laiſſons l'imagination de poëtes s'égarer ſur le reſte, & cherche ſelon leur coûtume, dans un ſymbol qu'ils n'entendoient plus, la matièr d'une froide métamorphoſe.

Les Courſes des Bacchanales.

Pour rendre ces repréſentations plu complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte non plus qu'ailleurs, la triſte néceſſité o les premiers hommes s'étoient trouvés d défendre leurs maiſons & les fruits de l terre contre les inſultes des animaux féro ces, multipliés par-tout pendant le ſéjou commun du genre humain dans la Baby lonie. C'eſt la circonſtance particulièr dont ils conſervèrent le ſouvenir par un eſpéce de chaſſe qu'ils renouvelloien dans tout l'Orient de trois ans en troi

ns*. La même fête ne revenoit pas tous s ans, parce que les bêtes ne se multilioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse étant que représentative & peu sérieuse, t dégénérer la sainteté des fêtes en des purses tumultueuses qui furent suivies es plus grands désordres, même avant introduction de l'idolâtrie.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* Trieterica.

Il est vrai qu'elles commençoient par le acrifice, & par l'invocation du vrai Dieu, omme il est aisé de le prouver par leurs ris de guerre qui signifioient, *le Seigneur st le fort* (a); *le Seigneur est ma force* (b); *e Seigneur me vaut une armée* (b); *que e Seigneur soit mon guide* (c); toutes paoles que nous retrouvons dans la bouche les Hébreux, parce qu'originairement eur religion étoit la même que celle des utres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, & les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la

(a) אלאלוה *el eloah*, ἐλέλεῦ, d'où vient ἀλάλη, cri militaire.

(b) *Io saboï* de צבאי *saboï*, *Deus mihi exercitus*.

(c) *Jehov nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi*; *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux esto*, *Exod*. 17 : 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionissi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysus des Grecs.

LE CIEL POETIQUE.

liberté avec laquelle les aſſiſtans de tou âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur le montagnes & dans les bois, après u grand repas pris en commun; ayant e main une maſſue, ou une torche, ou un pique; s'entr'excitant à la fureur avec de hurlemens pleins d'extravagance; me tant en piéces les bêtes qu'ils pouvoier rencontrer; & ſe barbouillant les habi & le viſage du ſang des victimes pou porter les marques d'une chaſſe dang reuſe. Nous verrons ailleurs les autr extravagances des Bacchanales. Elles ſup poſent les peuples prévenus de la ridicu penſée que l'enfant portatif étoit fils d'ur princeſſe nommée Sémélé, & qu'il avo été envoyé du ciel à toutes les Natior pour les rendre heureuſes. Mais juſqu'i cette petite figure d'or n'eſt qu'un enfar ſymbolique, un mémorial du paſſé, & une inſtruction populaire ſur les avanta ges ineſtimables du travail.

XVII.

Les animaux vivans, devenu ſymbolique

Préſentement que nous connoiſſons l goût des Orientaux, & ſur-tout de Egyptiens, pour les figures & pour le cérémonies ſignificatives, nous ſomme autoriſ

utorisés à croire que les pratiques sin-gulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines véri-tés, soit astronomiques, soit morales ou autres. Nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thé-baïde & dans la Lybie, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Hélio-polis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poissons, & d'autres animaux qu'on honoroit en différens can-tons, étoient dans leur origine des sym-boles fort simples. Ce n'étoit que les an-ciens signes du zodiaque, & les diffé-rentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit : & au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'a-nimal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faisoit pa-roître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma donc à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* Biblioth. l. 1.

LE CIEL POETIQUE.

Après l'introduction de l'idolâtrie, quelques peuples s'abstinrent de faire mourir & de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toûjours à en faire trafic, & ils convinrent tacitement entr'eux de ne se pas priver en entier de l'usage des animaux les plus utiles aux besoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. Le beuf quoiqu'honoré à Memphis & à Héliopolis n'étoit épargné nulle-part, à cause de l'excellence de sa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inspirer à l'Egypte entière un goût & une prédilection si marquée pour le taureau, & pour le bouc plûtôt que pour l'écrevisse, pour la colombe, ou pour d'autres animaux également usités parmi leurs symboles ? M. de Maillèt dans sa Description de l'Egypte qu'il connoissoit très-bien après un séjour de plus de seize ans, nous apprend que la moisson se fait en Mai dans la basse Egypte ; en Avril au-dessus du Caire ; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moisson étant l'objèt qui remue le plus puissamment l'esprit des peuples, la néoménie qui terminoit la

recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande solemnité de l'entrée du soleil au bélier dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine : c'est tout dire. La même raison fit solemniser avec pompe à Memphis le passage du soleil sous le taureau, & à Mendès le passage du soleil sous les chévreaux. Hors de l'Egypte la moisson se faisant, ou étant achevée vers le passage du soleil sous le lion, la figure de ce signe fut plus ordinairement unie avec l'Isis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé*. Il n'y avoit rien de criminel à caractériser une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le transport public de l'animal dont le signe céleste correspondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit grossier. Il se chargeoit de trop de figures sensibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* Voyez Planche XV.

XVIII.

Les symboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'histoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques significatives ou instructives, par un court

détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles ſignifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu conſacré pour en être la ſépulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une deſcription exacte du cimetière de Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La ſépulture commune étoit, ſuivant ſon récit, au' de-là d'un lac nommé Achéruſie (*a*). Le mort étoit apporté ſur le bord de ce lac au pié d'un tribunal compoſé de pluſieurs juges qui informoient de ſes vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ſes dettes, on livroit ſon corps à ſes créanciers pour obliger ceux de ſa famille à le retirer de leurs mains, en ſe cottiſant pour faire la ſomme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de ſépulture, & apparemment étoit jetté dans une eſpéce de voyerie ou de foſſe qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une Ville * peu diſtante de

Biblioth. l. 1.

* *Achante.*

(*a*) De אחרי *acharei*, après ; & de איש *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui ſuit la mort de l'homme On dit auſſi אחרון *acheron*, *poſtremum*, *conditio ultima.*

(*b*) Ce mot peut venir du Chald. תרה *tarah*, *præmonitio*, en doublant.

Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verſoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit ſignifier qu'un tourment ou des remords qui ne finiſſent point. Et ce ſeul trait nous donne lieu de penſer que le lieu où l'on jettoit les corps ſans ſépulture étoit accompagné de repréſentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne ſans ceſſe; d'un autre dont le cœur eſt perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pouſſe au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe auſſitôt, & qu'il eſt contraint de reporter ſans interruption vers le ſommèt.

LES CÉREMONIES INSIRUCTIVES.

S'il ne ſe préſentoit point d'accuſateur, ou que l'accuſateur qui dépoſoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on ceſſoit de pleurer le mort: on faiſoit ſon éloge. Par exemple, on vantoit ſon excellente éducation, ſon reſpect pour la religion, ſon équité, ſa modération, ſa chaſteté, & ſes autres vertus. Jamais on ne lui faiſoit un mérite de ſa naiſſance qu'on ſuppoſoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des aſſiſtans applaudiſſoit à ces éloges, & félicitoit le mort ſur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

Diod. ibid.

LE CIEL POETIQUE. Sur le bord du lac étoit un batelier sévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec une égale rigueur, & n'étoient pas admis dans la barque sans la permission des juges, qui les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit Elisout*, ou les champs élisées, c'est-à-dire, *pleine satisfaction*, *séjour de repos* ou *de joie*. A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbère. Toute la cérémonie finissoit par jetter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עלצות

Tous ces termes & ces pratiques qui

(*a*) M. Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Egyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coûtume de jetter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Injecto ter pulvere.* Horat. Carm. l. 1. od. 28.

(*b*) *Magnâ manes ter voce vocavi.* Æneid. 6.

Les Cérémonies instructives.

ont été copiées presque par-tout, étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de discours ou de symboles très-significatifs, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxorable; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (*a*). Nous l'appellons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (*b*), parce qu'elle ne transportoit que les justes; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colere* (*c*), ou la vengeance.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient

(*a*) De פליטה *pelitah*, ou plûtôt פלוטה *pelouta*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(*b*) ברי *beri*, *tranquillitas*, *serenitas*, d'où vient *βάρις baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. ibid.*

(*c*) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL POETIQUE.

pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *Cerbère*, c'est-à-dire, très-simplement, *les cris de la fosse* (*a*).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures singulières & usitées dans les occasions les

(*a*) קְרִי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue, & de בר *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

plus solemnelles n'étoient dans leur origine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'éclaircissement sur l'écriture ancienne, puisque l'explication que j'en donne est simple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les besoins des premiers hommes.

Les Cérémonies instructives.

Mais après avoir apperçû dans les symboles & dans les cérémonies Orientales les plus distinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adressées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, sans que je l'en avertisse, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objèts de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'est-il changé en plomb, & par quel passage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on lisoit autrefois tant de vérités utiles, sont-elles devenues des puissances redoutées, & des divinités dispersées dans tout le ciel ? Cette question nous conduit à la théogonie ou à la naissance des dieux du Paganisme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu

F v

LE CIEL POETIQUE.

que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre, achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.



LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE OU LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le ſpectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

LE CIEL POETIQUE. nations s'y ſont empoiſonnées en recevant les caractères de cette écriture ſans en recevoir le ſens.

Cette hiſtoire des égaremens de nos peres offre au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me ſemble, intéreſſer ſa curioſité, non-ſeulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui préſente pour parvenir à l'origine de ce culte inſenſé ; mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raiſonnablement la fable avec la plus ſûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéreſſe encore plus la piété en mettant dans un grand jour la ſupériorité infinie des lumières du Chriſtianiſme ſur celles de la Philoſophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge ; accumuler de nouvelles erreurs ſur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriſer enſuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette hiſtoire au contraire eſt la gloire du Chriſtianiſme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puiſſance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'aſtro-

ogie, fait tomber les superstitions inquiétes qui tyranisoient l'univers, & rectifié parmi nous la raison de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile. LA NAISSANCE DES DIEUX.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies symboliques en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent & plus étendu : mais on se trouva bien-tôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prît de borner le nombre des symboles, & de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport; en ajoûtant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une piéce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois); on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objèts, & même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objèts. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objèts de la pensée, par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé.

LE CIEL POETIQUE.

L'écriture courante.

Il se trouva donc en Egypte ou ailleurs & cela dès avant Cadmus (*a*), puisque ce fut avant le siécle de Job & de Moïse, un esprit attentif, un génie heureux & divinement inspiré, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît, sont en assez petit nombre; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux sons & articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots, ou les signes des objèts, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons.

Cette invention si simple & si féconde, fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(*a*) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité:

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf. Pharsal.

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieure à cette invention, & qui par une foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objèts mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objèts représentés, par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité ; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objèt, ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Egypte, & par-tout l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très expéditif.

L'écriture Hiéroglyphique.

L'écriture symbolique, qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne cru

as devoir effacer les figures de l'ancien- LA NAISSANCE DES DIEUX.
e qu'on trouvoit sur les tables sacrées,
ur les grands vases employés à faire les
ffrandes, sur les obélisques, sur les
ombeaux, & généralement sur tout ce
ui avoit rapport à la piété, à l'instru-
tion des peuples, & aux bienséances du
rvice religieux. Les caractères de cette
criture se nommèrent en Egypte *lettres
acrées* *, ou *sculptures sacrées*, pour les
stinguer des caractères de l'écriture
ommune.

* ἱερογλύφικα.

Celle-ci par son extrême commodité
rit tellement le dessus que la première
it négligée dans l'usage. La difficulté de
entendre, qui étoit très-grande quand
n n'en avoit point d'autre, devint encore
lus grande quand on ne prit plus de
oin de l'étudier, & cette difficulté même
cheva d'en rendre l'étude tout-à-fait
are. Quelle impression dût faire alors
ur l'esprit des peuples la vûe de Mithras
u du Gouverneur de la nature parmi les
siatiques; la vûe d'une statue environ-
ée d'une trentaine de bras dans les af-
emblées des peuples du bord de l'Inde;
a vûe d'Osiris, d'Isis, & de toutes ces
gures d'hommes & d'animaux, dont
e culte public & les monumens se trou-
oient pleins en Egypte? Nous arrivons

LE CIEL POETIQUE. à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-e donc l'effèt de l'écriture symbolique ? une invention innocente a-t-elle perve le genre humain ? Non assurément. (cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pc la justice, & qui a le cœur plein de p sions n'est pas un idolâtre : je l'avou mais il est déja bièn loin de Dieu, & nouveaux égaremens peuvent succéc au premier, Dieu permettant que ténébres deviennent la punition des cu dités criminelles (*a*). Le même attacł ment aux biens terrestres, la même i justice envers le prochain, en un mot même cupidité qui fait le Juif & le m vais Chrétien, corrompoit le culte q les premiers hommes rendoient pub quement à Dieu. Ils venoient réguliè ment faire leur offrande & plier les g noux devant les figures instructives, c les entretenoient de Dieu & de leurs c voirs. Leur action étoit bonne, & trouvoient dans l'appareil de leur re gion une multitude de leçons utiles. M le cœur ne tenoit qu'à la terre, & ét tout livré aux objèts de leurs passio L'abondance qu'ils venoient demand

(*a*) *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupi tates.* Augustin. Conf.

pltôt que la juſtice ; la longue vie qu'ils rgardoient avec complaiſance comme l'ffèt & le prix de leur piété, en étoient aſſi tout le motif. S'ils célébroient cer-tnes fêtes avec plus de pompe & de vi-vcité que d'autres, l'eſprit de religion yavoit peu de part : c'eſt parce qu'elles l intéreſſoient par quelque ſymbole pticulier à leur païs, & ſur-tout par lfigure de l'animal qui faiſoit leur ri-cſſe, ou qui caractériſoit le tems pré-ci de leur moiſſon. Au lieu de meſurer ltendue de leur piété par l'étendue de lr amour pour leurs freres, ils croyoient oir tout acquité, quand ils avoient é fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'ob-ſrvation coûte peu en comparaiſon de la rforme du cœur. Ils s'attachoient mé-todiquement à un cercle de menues patiques, dans la penſée que le mérite n étoit ſûr & les ſuccès bien éprouvés. s ſe perſuadoient en conſéquence que ur proſpérité ou leurs petits avantages erſonnels étoient une juſtice que Dieu ur rendoit, & un payement dont il evoit être occupé par préférence. Avec es diſpoſitions ſi groſſières il eſt peu onnant que les premiers hommes ayent ſément perdu de vûe leur Créateur, &

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POLITIQUE.

la véritable piété. Ce que les symb[oles] publics leur enseignoit, les avoit [] touchés, lorsque le sens en étoit enc[ore] entendu. Une telle indifférence ne [les] conduisoit pas à en chercher le sens l[orsqu']qu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des [im]pressions que doivent faire les fig[ures] symboliques sur l'esprit de nos ad[ora]teurs ignorans ou passionnés. Ceux [que] leur cupidité a corrompus abusent [de] tout : & l'écriture destinée à les instr[uire] va, par l'effèt de leur indifférence, [&] en punition de leur malignité, les me[ner] de méprise en méprise, & devenir p[our] eux l'occasion des chûtes les plus [fu]nestes.

Parmi ce peuple qui se présente dan[s le] lieu de l'assemblée, presque personne [ne] sait lire l'écriture vulgaire : on peut b[ien] assûrer qu'aucun d'eux ne s'est mis [en] peine d'entendre ce que signifie l'anci[en]ne. Les assistans se trouvent environ[nés] de symboles tracés avec appareil. Ce so[nt] toutes figures d'hommes, de femme[s] & d'animaux parfaitement connus. Il [est] vrai qu'il y en a de bizares, & qui [ne] peuvent réveiller en eux aucune idée bi[en] distincte. Mais la vûe du soleil qui parc[oit] soit souvent au haut de leurs tableau[x]

&ſur la tête des figures, réveilloit en eux l'ée du ſoleil. Un homme ou un oiſeau dns ces peintures les faiſoit ſonger à un hnme ou à un oiſeau. Ils ſe bornoient ſpidement à la figure qui étoit devant e, ou au nom du gouverneur, de l'é-pvier, de la huppe ou à tel autre ſon, cht leur oreille étoit frappée : & n'al-lt pas plus loin, ils manquoient le ſens ci étoit l'objèt de ce langage, & l'ame cette écriture. Il n'eſt perſonne qui ne pſſente aiſément les étranges ſuites de cte mépriſe. On apperçoit ſans nouvel-l preuves que c'eſt-là la première ſour-c des figures bizares & des idées abſur-ds de l'idolâtrie univerſelle. Mais les mnumens des anciens peuples du Nord de ceux du fond de l'Orient n'étant gères parvenus juſqu'à nous, ou ayant é la plûpart dans une variation conti-nelle, nous ferons bien de borner nos rcherches de détail aux Divinités des gyptiens, des Syriens, & des Grecs, prce que les figures de leurs Dieux ſont cnnues ; que nous en ſommes environ-ns ; que leur idolâtrie eſt devenue celle nos peres ; & qu'elle eſt encore un peu nôtre par la place honorable que nous i laiſſons dans nos peintures & dans ntre langage.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

I.

Dieu, le soleil, & Osiris confondus.

Comment les idées de Dieu & du soleil se sont confondues.

Les Egyptiens voyoient par-tout, principalement dans le lieu des asse-blées religieuses, un cercle ou la fig du soleil. Cette figure étoit souvent haut de chaque tableau destiné à les struire, souvent sur la tête des oiseau des serpens & des personnages symb ques les plus distingués. Comme le so étoit le corps de ce symbole, ils le no moient souvent le soleil : & l'Etre to puissant étant l'ame ou le sens de la lett au lieu de nommer cette figure le soleil l'appelloient également *l'être*, *l'étern* *le pere de la vie*, *le fort*, *le très-haut* (C'étoit sur-tout devant cette figure qu se prosternoient dans leurs sacrifices. adressoient leurs remercimens & le prières au Très-haut dont cette écrit devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreil & l'esprit étant toûjours occupés du so dans les actions publiques de religi le peuple rapporta tous ces grands titr ses remercimens, & son adoration au leil même. Dès que Dieu fut confon avec son ouvrage, une première illus

(a) *Jehova*, *hévoe*, *el*, *eloah*, *bélion*.

ouvrit la porte à mille autres extravagances.

A côté du ſoleil qu'on préſentoit au peuple ſur la tête des figures ſymboliques, & au haut des peintures ſacrées, ſe voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu eſt l'auteur; tantôt certains feuillages, ſymboles des libéralités dont il eſt le diſtributeur; tantôt des aîles de ſcarabée, ſymbole des changemens de l'air dont Dieu eſt le diſpenſateur. Toutes ces choſes tenant à l'objet de ſes adorations, il conçut une ſorte de vénération pour l'anguille ou le ſerpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffrèt mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans les autres cérémonies dont le ſens ſe perdoit de vûe. Il prit de même une idée avantageuſe du ſcarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora ſans y rien comprendre. On chercha enſuite des raiſons pour autoriſer le rang & l'eſtime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toûjours en ſe multipliant; & bien entendu en empirant.

Le peuple Egyptien après avoir déja pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le ſoleil, qui en étoit le ſigne, prit peu à peu le ſymbole du ſoleil même, l'Oſi-

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

Comment le ſoleil fut confondu avec un homme.

ris, le modérateur de l'année, ou *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il pr
sentoit à l'œil, c'est-à-dire, pour u
homme. Ils prirent de même Isis pou
une femme ; & l'enfant qu'elle nour
avec une tendre affection, ils le prirei
pour un enfant, pour le fils d'Osiris &
d'Isis. C'étoit entièrement pervertir l'usa
ge de ces figures. Car un homme symbo
lique n'est point destiné à signifier u
homme. Isis n'étoit pas une femme ; &
Horus soit enfant, soit homme fait, so
qu'il fût armé d'une fléche, ou qu'il po
tât une cruche de vin, étoit toute autr
chose qu'un enfant, ou un homme fai
ou un chasseur, ou un bûveur. Prenai
donc ces figures au pié de la lettre, ils l
regardèrent comme des monumens d
leur histoire nationale. Ils ne délibérèrei
pas long tems sur l'application qu'il e
falloit faire. Ils prirent la figure la plu
distinguée, l'Osiris, le roi, ou le modé
rateur des saisons, pour le conducteu
& le pere de toutes leurs colonies qu
étoit Cham, & qu'ils appelloient Ham
Amoun, Hammon, & Thammus, se
lon les diverses prononciations des pro
vinces.

Les personages symboliques pris pour des monumens historiques.

Osiris, de lettre ou de personage sym
bolique qu'il étoit auparavant, étant de

ven

venu dans l'eſprit des peuples une perſonne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit ſon hiſtoire rélativement aux attributs que portoit la figure. On la mêlangea de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reſte, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le ſymbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel aſtre par lequel Dieu nous diſtribue les ſecours de la vie. Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils ſont, nous ont conſervé ces ennuyeuſes légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, & lorſqu'on avoit négligé la ſignification du ſymbole, elles ne ſont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce ſont des infamies ſcandaleuſes, & conformes aux inclinations déteſtables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Bibliot. l. 1.*
b *De Iſid. & Oſir.*

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le ſoleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Oſiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troiſième précipice. Ils ſavoient par un ſouvenir confus & par un uſage univerſel que cette figure d'Oſiris avoit rapport au ſoleil, & ce n'étoit en

LE CIEL POETIQUE.

effêt rien autre chose dans sa premièr institution. Ils voyoient de plus le cercle la marque de Dieu assez souvent placé sur le front d'Osiris. Ils unissoient don perpétuellement l'idée d'Ammon ave celle du soleil, & toutes les deux ave celle de Dieu, de l'Etre tout-puissant & bien-faisant. Ils n'honorèrent plus n Dieu, ni le soleil sans chanter en mêm tems les bienfaits d'Osiris ou d'Ammon L'un tenoit toûjours inséparablement l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ammo ou Osiris avoit été transporté dans le so leil pour y faire sa résidence, & que de- il ne cessoit de protéger l'Egypte, se pla sant à répandre une plus riche abondan sur le païs qu'habitoient ses descendans que sur aucune autre contrée de l'un vers. Ainsi après avoir peu-à-peu attribu la divinité & offert leurs adorations à roi représentatif des fonctions du solei par un nouveau surcroît d'absurdité, i le prirent pour leur premier roi. De-là c assemblage étrange de trois idées incom patibles, je veux dire, de Dieu, du solei & d'un homme mort, qu'il est cependa certain que les Egyptiens confondoie perpétuellement.

II.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funebre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux ; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Neptune.

Pluton.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne sor-

Herodot. in Euterp.

LE CIEL POETIQUE.

toient guères de leur païs. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien * une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent qui eſt quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque ; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire d'une année. Et ſi l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre choſe que le ſoleil, on voit ici combien il avoit raiſon de le penſer, puiſque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne ſont dans la vérité que le ſymbole d'une année ſolaire, diverſifié ſelon les circonſtances. On ne perdit pas tout-à-fait de vûe l'unité de leur origine en les perſonifiant : car on en fit trois freres qui avoient, diſoit-on, partagé entre-eux l'empire du monde. Le ſouvenir du partage de la terre entre Cham & ſes deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

* Voyez Fig. 1. Planche V.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Am-

ſion, la ville de Thèbes où il avoit fait ſon plus long ſéjour, & qu'on nommoit anciennement le *ſéjour d'Ammon* [a], fut par la ſuite appellée la *ville de Dieu* [b].

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Ammon-no.*
b *Dioſpolis.*

Ce mot Jehov, dans l'uſage primitif, ſignifioit le *pere de la vie*, l'*Etre ſuprême.* Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*); & les Romains par celui de *Deus:* tous noms dont le ſens eſt le même, ſi ce n'eſt auſſi le même ſon, varié ſelon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloient Dioſpiter ou Jov-piter. Les reſpects & les adorations qu'on adreſſoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au ſoleil, & à un homme qu'on ſe figura y avoir été tranſporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de ſtupidité avec Dieu & avec Oſiris ou l'aſtre modérateur des ſaiſons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en poſſeſſion des premiers honneurs, après que les autres ſymboles eurent été convertis de même en autant de

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de ζὼν, qui vient de ζῶν & ζαὼ, *vivre.* C'eſt toûjours le même ſens.

LE CIEL POETIQUE.

personnages céleſtes & de divinités puiſſantes. La raiſon de cette prééminence eſt fondée ſur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs ſymboles, je veux dire, à leur Oſiris.

III.

Iſis, la Reine du ciel.

Après le roi ſymbolique, ou le caractère du ſoleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs aſſemblées que l'Iſis, ſymbole de la terre, ou plûtôt l'affiche des fêtes ſucceſſivement déſignées par les productions de la terre dans chaque ſaiſon. Un croiſſant de lune ou une face pleine, poſée ſur la tête d'Iſis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaiſon, des ſemailles, de la moiſſon ou de telle autre partie de l'année, ſelon qu'on y joignoit le ſymbole d'une ſaiſon ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les miniſtres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres; & au lieu d'exprimer la néoménie,

u les autres parties du mois par la figure e la lune dans telle ou telle phaſe, ils hoiſirent, pour ſymbole de cet aſtre, l'aimal qui voit dans les ténébres, & qui fait es courſes durant la nuit : c'eſt le chat. * Vû le profil, il marquoit peut-être le croiſant : vû de face, il ſignifioit la pleine lune. Cette figure ſe mettoit quelquefois ſur la ête d'Iſis plus communément au haut du ſiſtre, qui étoit un petit cerceau de métal traverſé par des verges de fer, & ſervant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la juſteſſe de la danſe & du chant *. Cet inſtrument de joie étoit donc le ſymbole des fêtes : & placé dans la main d'une Iſis qui portoit les marques de telle ou telle ſaiſon, il annonçoit la ſolemnité particulière à cette ſaiſon.

LA THÉOGONIE.

* *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

Le chat.

Le ſiſtre.

* *Voyez Fig. 1. Planc. XVII.*

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs aſſemblées ces figures d'Iſis qu'on continuoit à montrer cérémonieuſement & pour la forme, ſans ſe mettre en peine du ſens ; donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le ſymbole du ſoleil pour Ammon leur pere commun. Iſis fut regardée comme ſa femme : elle participa aux titres du mari, & étant devenue dans leur eſprit une perſonne réelle, & une puiſſance

LE CIEL POETIQUE. importante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les inſtrumens & les parures d'Iſis n'étant plus que des décorations d'un ancien uſage dont on avoit négligé le ſens & le juſte arrangement depuis l'invention de l'écriture courante : on les prit pour des monumens hiſtoriques des ſecours qu'Iſis avoit procurés au genre humain. Chaque ſigne, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'hiſtoires, ou plûtôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces hiſtoriettes ſans perdre patience, ou ſans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuſe, ou une phyſique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui ſéduiſit le plus les Egyptiens, frappés des atours ſinguliers de cette femme toûjours préſente dans leurs aſſemblées, ce fut l'union fréquente d'un croiſſant ou d'un plein de lune, avec les parures de ſa tête. Ils en prirent occaſion de publier que la femme d'Oſiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phases étoient une indiction naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & très-publiquement affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servît à fortifier leur illusion.

LA THÉOGONIE.

On voit aisément que comme l'Osiris, diversifié selon le besoin des significations a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, & un troisième des enfers ; de même Isis diversement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna occasion d'imaginer autant de déesses, soit célestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure & de nom. Quand Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'astre qui éclaire

LE CIEL POETIQUE. la nuit, on la regardoit comme la femme d'Osiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être spécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célébres qu'ailleurs, on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Isis ou la lune de Juin, qui en tenant un vase suspendu à son bras * avertissoit de faire bonne provision de grain roti, suivant l'usage de ces tems-là, & de tous les vives nécessaires pour la longue durée du débordement, passa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope, qui signifie *provision de vivres* (a), ou *le grain préparé.* De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre, qui annonçoit *le desséchement*

* Voyez Fig. 2. Planche XIV.

(a) De קליא *cali, tostum, grain roti*; & de אפה *opéh pistor, celui qui prépare la bouillie, le pain*, ou d'autres viandes; vient קליאפה *caliopéh, tostum pistoris la provision pour faire le pain*, ou le gruau. Quand David va trouver ses freres au camp, il leur porte une provision de grain roti, *cali*. I. Reg. 17 : 27.

& qui avertissoit de remercier Dieu de *la délivrance des eaux*, portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe, & l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la langue Gréque qui signifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables. LA THÉOGONIE.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monstrueuses.

I V.

Horus, l'établissement des loix. Ménès; fausseté de la chronologie Egyptienne.

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Osiris & d'Isis *. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus dis-

* Voyez Fig. 2. Planche XIV.

LE CIEL POETIQUE.

tingué auront leur article à part. L'Horus qui paroissoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abréger la peinture, on unissoit la tête de l'oiseau au corps d'Horus *. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, & du besoin de tenir leurs *terrasses d'une hauteur convenable*, on donnoit à Horus différents noms qui exprimoient cet avis. On l'appelloit Picus & Ganiméde, dont le premier signifie *la crûe des eaux* (*a*); le second signifie *les terrasses d'une juste mesure* (*b*). Cet Horus surnommé Ganiméde, & placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlévement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

* Planche X.

Ganiméde.

En Juillet, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, & que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à se

(*a*) De פכה *pikah*, *affluere*. Ezech. 47 : 2.

(*b*) De גנים *gannim*, *septa*, les clos, les jardins, les terrasses; & de מד *mad*, *mensura*, vient גנימד *gannimad*, *les terrasses de mesure*, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retraites des habitans sont des levées faites de main d'hommes.

éjouir de voir l'eau à sa hauteur, alors on peignoit Horus jouant de la lire ou du sistre, à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien il paroissoit comme nous l'avons vû Planche XI. couché & renversé sur un lion. Le travail durant le passage du soleil sous le signe du lion étoit comme mort & renversé, & on lui donnoit relativement à la figure le nom d'Orphée (*a*), qui signifie tué ou *mis à la renverse*.

LA THÉOGONIE.

Orphée.

L'usage où l'on étoit de chanter alors, faute de pouvoir sortir & s'exercer, donna lieu de faire pour ce tems de l'année les collections de chants qui en ont pris le nom d'*hymnes d'Orphée*. Le travail se ranimoit ensuite, ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du *lion* devenu *doux & traitable* se nommoit Euridice (*b*)

(*a*) ערף *oreph*, *le dos*, *le derriere de la tête*. Le même mot signifie *à la renverse*. Notre Vulgate a conservé dans le Pseaume 17 : 41, toute la simplicité de cette expression : *inimicos meos dedisti mihi* (oreph) *dorsum*. Vous avez mis mes ennemis *à la renverse*.

(*b*) De ארי *eri lion*, & de דכא *daca domté*, vient ארידכא *eridaca*, *le lion vaincu*, le lion adouci. Comment se pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion paisible dont nous rapportons trois monumens, Planche XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils de Calliope, qui adoucissoit les lions, & qui épousa Euridice ? Il suit de-là que les histoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus avec ses deux têtes, & Picus avec sa tête d'épervier, ont

LE CIEL POETIQUE. qui veut dire *le lion adouci*, les traverses du signe du lion surmontées. La fable en a fait l'épouse d'Orphée.

Après cette longue inaction, le travail enfin *délivré des eaux*, sembloit renaître & commençoit l'arpentage des terres desséchées : l'affiche en prit le nom de Moïse ou de Musée, dont chacun connoît le sens.

Musée.

Sur la fin de l'Automne les habitans débarrassés des travaux de la campagne fabriquoient à *la veillée* le fil & la toile de *lin*, qui faisoient une de leurs principales richesses. L'Horus qui en faisoit l'annonce prit de-là le nom de Linus (*a*), qui signifie *la veillée*. Le nom en est demeuré à l'astre de la nuit, & à la matière même qu'on façonnoit *à la veillée*.

Linus.

Horus changeant ainsi de nom & d'attribut, selon les opérations particulières à certaines saisons & à certains païs, a

passé pour deux princes qui avoient régné de compagnie & en bonne intelligence au Latium, c'est parce que des Orientaux y ont porté les symboles de l'ouverture de l'année & des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même si Orphée a passé pour avoir chanté dans les montagnes de Thrace, adouci les lions de ce païs sauvage, & épousé une princesse de Thrace nommée Euridice, c'est parce que les symboles apportés en Thrace par des Voyageurs qui étoient fidéles aux coûtumes de leur païs, furent peu-à peu personifiés & convertis en autant d'histoires merveilleuses.

(*a*) לין *lyn*, *veiller*.

visiblement fait naître les contes de Linus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de Ganiméde, & de bien d'autres prétendus héros ou législateurs, dont il est inutile après cela de vouloir fixer la chronologie & la demeure. LA THÉOGONIE.

C'est déja un profit de s'épargner des recherches inutiles. Mais nous trouvons ici un avantage beaucoup plus grand, qui est de découvrir la fausseté & le ridicule des commencemens de l'histoire Egyptienne, dont les Déïstes se plaisent à opposer la longue durée à la nouveauté du monde, & au petit nombre des générations que nous trouvons dans l'Ecriture. Non seulement tous ces dieux & demi-dieux que les Egyptiens font régner dans une antiquité fort reculée sont des idées absurdes & provenues de l'abus de leurs hiéroglyphes; mais même leurs premiers rois, ceux qu'on trouve uniformément à la tête des catalogues de toutes leurs dynasties, sont visiblement les principales clés de leur ancienne écriture, prises pour des monumens historiques. En voici une première preuve.

Le travail des champs ne recommençant en Egypte que quand le Nil avoit quitté la plaine, on donnoit par cette raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL POETIQUE.

de Musée, (délivré des eaux) & nous verrons, quand il en sera tems, qu'on donnoit pour le même sujèt le nom de Muses aux neuf lunes durant lesquelles Horus-Apollon, ou le labourage, continuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'annoncer les divers réglemens de police, & les opérations de chaque saison par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le faisoit communément nommer *Ménès* (a), c'est-à-dire, *la régle du peuple*, ou *le législateur*. Les Egyptiens réalisant encore ce nouveau titre, se mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur année & de leurs loix. En conséquence ils mirent ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes des rois de leurs différens cantons. Comme ils le croyoient très-légitimement provenu du mariage d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le nommoient tantôt Chemmis *, ou le fils de Cham; tantôt Osiris le jeune †, ou simplement Osiris. Souvent ils réunissoient les noms du pere & du fils en un seul, & le nommoient * Ménosiris. Plus communément on l'appelloit Menon, ou Memnon, Menophis, ou Mnevis,

* *Plutarch. de Isid.*

† *Ibid.*

* *Ibid.*

(a) De מנה *manah*, nombrer, régler, ordonner.

LA THÉOGONIE.

ſion les divers accens des Provinces. Ce om, qui ſignifioit proprement *le calen-cier* ou la *régle du peuple*, s'eſt conſervé iez les Arabes, chez les Phéniciens, chez s Grecs, & chez les Romains, dans la ûpart des noms (*a*) qui ont rapport à la ite des mois, aux images & repréſen-tions qu'on y expoſoit de mois en mois ins l'aſſemblée des peuples, & aux prê-eſſes qui portoient ces ſymboles en cé-monie.

Le fils d'Oſiris, ou l'enfant ſymboli-ue, ainſi changé par l'opinion des Egy-tiens en un prince qui avoit le premier blicé leurs colonies, ne fut plus un gne employé dans leurs fêtes à leur arquer la ſuite des opérations de la ociété, dont ils étoient ſuffiſamment in-ruits par la coûtume & par le ſecours de écriture courante. Il devint lui-même objèt des fêtes : on crut qu'il n'y paroiſ-oit que pour recevoir des reſpects &

(*a*) *μήνη Méné Luna. μῆνες Ménès, Menſes. Men-ura. νεομηνίαι, Neomeniæ, novæ lunæ.* Manah & Ma-ach en Hébreu & en Arabe ſignifient compter, ordon-er, ſacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* elles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. e mot *Mante* ſignifioit d'abord les fêtes & les images, 'eſt-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes : enſuite l a ſignifié les convulſions & les extravagances que ces êtes introduiſirent ; parce qu'on en avoit conſervé & outré les formules, les geſtes, & tout le cérémonial ſans n comprendre le ſens.

LE CIEL POETIQUE. des témoignages de reconnoiſſance. C qu'on diſoit de lui comme ſigne, devin la matière d'autant d'éloges & de ré cits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fil par excellence*, *l'enfant auteur de tou bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix l'inſtituteur des ſacrifices & des fêtes. E c'eſt parce qu'on n'avoit pû oublier l rapport étroit qu'avoient les figures d'Iſi & d'Horus avec les réglemens des ſacri fices, des réjouiſſances publiques, & de opérations du labourage, que ces pré tendus dieux furent honorés dans des ſo lemnités qu'on appelloit par-tout l *légiſlation*, la *promulgation des loix*, le *réglemens* de la ſociété (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente la juſteſſ du motif qui fit donner le nom de Moïſ ou de Muſée, à l'annonce du renouvelle ment du labourage. Ce mot qui ſigni fioit *le deſſéchement*, faiſoit partie du ca lendrier : c'étoit le précis d'une ordon nance de police. Il revenoit tous les an dans la bouche du peuple après la ren trée du fleuve dans ſes bords. Ce n'étoi donc pas le nom d'un homme. Mais ſ Ménès & Muſée ne ſont qu'une mêm choſe, s'ils ne ſont que les noms de la même enſeigne, que devient alors le

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

remier roi d'Egypte, le fondement de LA THÉO-
ur hiſtoire ? Il perd en ce moment toute GONIE.
 réalité. Deux des plus ſavans hommes
e l'antiquité, Euſebe dans ſa Prépara-
on * Evangelique, & Saint Clément * l. 13. c. 12.
ans ſon Exhortation aux Gentils, nous
nt aidé à démêler au juſte ce que c'eſt
ue le célébre Ménès, en nous conſervant
ancienne formule par laquelle on excitoit
s initiés dans les myſtères à prendre des
entimens de religion, & à aimer le travail.
Les leçons de conduite qu'on y donne ſont
dreſſées à l'entendement humain, au tra-
vail même. Il y eſt appellé *fils de l'aſtre du
jour*, parce que le labourage ne peut rien
ſans le ſoleil. Il y eſt appellé Muſée, parce
qu'en Egypte, d'où venoit cette formule,
le labourage ne recommençoit ſes opéra-
tions qu'après la retraite des eaux. Enfin
il y eſt ſurnommé Ménès (*a*), c'eſt-à-dire,
la régle du peuple. Ainſi ce prétendu
fondateur de la monarchie Egyptienne
n'a pas plus de réalité qu'Oſiris ſon pere,
ancien caractère du ſoleil, & que Muſée
autre caractère du retour de la culture des
terres & du travail des ſemailles.

(*a*) σὺ δ' ἄκουε φαεσφόρου ἔκγονε Μηνῆς Μουσαῖε, écoûte ô Menès Muſée, fils de l'aſtre du jour. Il ſeroit plus littéral de traduire : ô Muſée, enfant de la lune, &c. Il en réſulte toûjours que le fils d'Iſis, qui eſt Ménès, eſt le même que Muſée, Or Muſée eſt un ſymbole,

V.

Anubis, Thot, Esculape.

La fausseté de l'ancienne histoire d'
gypte achéve de se démontrer par l'ab
qu'ils firent encore de la quatriéme
de leur écriture symbolique. C'étoit u
figure d'homme portant une tête de chie
assez souvent avec une perche entortill
d'un ou de deux serpens. L'avis de
sauver, & d'être attentif à la profonde
du débordement, pour régler le labour
pour s'assurer la vie & la subsistance, voi
le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'a
semblée au lever de la canicule. Les non
qu'on donnoit à cette affiche étoie
Anubis *l'aboyeur*, *le donneur d'avis*, c
Tahaut *le chien*, ou Esculape, *l'homm
chien* (*a*). C'étoit toûjours le même se
ou la même annonce : mais c'étoient tro
noms pour un. C'en fut assez pour en tir
trois personnages de leur histoire, do
la chronologie va encore s'allonger
fournir des armes puissantes contre l
Religion Chrétienne. Ils font régner l
demi-dieu Anubis avant Ménès, san

(*a*) De איש *aish homme*, & de כלב *caleph chien* est venu אישכלב *escaleph*, *l'homme chien*. Les Grec l'appelloient αστροκύων, *l'astre chien*.

LA THÉOGONIE.

us dire où. Ils font de Thot ou Thaau-t; fils de Ménès, leur second roi d'E-gpte. Ils en font le conseiller de Ménès. l lui attribuent l'introduction des let-tes, l'invention de la musique & de la nse, avec quantité d'autres belles dé-uvertes : ce qui est fondé sur ce que la nicule ouvroit l'année, ramenoit une uvelle suite de fêtes, & paroissoit à tête de toutes les lettres ou figures mboliques qui exprimoient l'ordre an-uel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que signe de l'étoile caniculaire, les Egy-iens en firent un troisième roi qui étoit appliqué à procurer le salut de ses jets en étudiant la médecine : idée pro-enue du salut ou de la conservation de vie qu'exprimoit le serpent entortillé tour de la mesure du Nil. Telle est origine du serpent d'Epidaure, & la ison fort simple qui a toûjours retenu serpent auprès du dieu de la Médeci-e, à laquelle ni l'homme ni l'animal 'avoient originairement aucun rapport. lusieurs historiens cités par le Cheva-er Marsham dans sa régle des tems*, ttribuoient l'invention des lettres à Es-ulape, aussi-bien qu'à Tahaut. C'étoit endre justice, puisque l'un n'est point ifférent de l'autre. Marsham qui a pour

* *Chronicus canon.*

LE CIEL POETIQUE. ces contes Egyptiens plus d'eſtime & prédilection que pour la Sainte Ecritur ſe fâche tout de bon contre ceux qui c ainſi confondu les choſes & altéré l'h ſtoire, en attribuant à Eſculape l'inve tion qui fait la gloire de Thot. Il ra commode cela le mieux qu'il peut. M les moyens de conciliation étoient ici fo ſuperflus, puiſque l'Eſculape ou *l'hom chien*, & le Tahaut, ou la canicul n'étoient, comme Anubis, que les no d'une figure qu'on mettoit dans l'aſſe blée du peuple pour l'avertir qu'on voy paroître l'étoile dont le lever ſeroit bie tôt ſuivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture ſymb lique a produit encore d'autres perſo nages qui viendront à leur tour : & to tes les quatre conjointement, ont don naiſſance à des eſſains de dieux, par leſquels nous ferons choix des plus cé bres, de ceux que nos peres ont adoré non ſeulement parce que nous avons to jours entendu parler de ces dieux ſa pouvoir en démêler l'origine ; mais ſu tout, parce que les mêmes faits qui no aident à les démaſquer, rendent un té moignage perpétuel à la vérité de la ré lation.

VI.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé dans l'abus des gures ſymboliques priſes pour des ob- ts réels, l'origine des habitans que Egypte a imaginés & placés dans le ciel, il ſe trouve encore que les dieux des utres nations les plus célébres, & les au- res ſuperſtitions dont nous n'avons point arlé, ſoient une propagation ſenſible es idées & des pratiques Egyptiennes; a facilité de rappeller tant d'égaremens un principe fort ſimple, fera voir de ouveau la juſteſſe du principe, quoique ès-à-préſent il paroiſſe ſuffiſamment dé- nontré.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & ous les Occidentaux dont nous connoiſ- ons les dieux, ayent été les copiſtes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pou- voient paſſer des étrangers (*a*), & n'al- loient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(*a*) *Terra ſuis contenta bonis, non indigua mercis.* Pharſal. l. 8.

cueilloient ſans peine dans leur prop païs. Par cette raiſon ils paroîtront p propres à ſervir de modéles aux autr peuples, ou à leur communiquer leu opinions. C'eſt cependant l'Egypte q a répandu parmi nous l'idolâtrie & l ſuperſtitions. Commençons par examin quel a été le moyen de communicatio nous verrons enſuite les progrès du ma

V I I.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'A & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toûjours été, & eſt enco le païs du monde le plus fertile. La r colte preſque certaine, & ordinaireme ſupérieure de beaucoup aux beſoins d habitans, donnoit lieu d'y faire d'ampl amas de blé qui étoient la reſſource d Arabes, des Chananéens, des Syriens & des Grecs dans les années ſtériles. L voyageurs que le beſoin ou la curioſité conduiſoit, mais ſur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte ma ritime auprès du Liban, & qui n'avoien point de grenier plus ſûr que l'Egypte étoient tous également frappés de police qui régnoit dans ce beau païs, d caractère paiſible des habitans, de l'a myſtérieu



L'Armée des Cieux.

Gravé par J. P. Le Bas rue de la Harpe à paris vis à vis la rue Perce

1. La source du Nil, du Cab. de St. Germ. 2. Les trois Clés de l'ecriture antique à la maniere des Egyptiens. 3. Les cinq principales Clés de l'écriture antique à la maniere des Grecs scav un roi, une mere féconde, un enfant cheri, un messager, Symbole de la Canicule et un epervier Symbole du vent étesien.

nystérieux des cérémonies & des fètes qu'on y célébroit avec grand appareil ; & nfin de l'abondance qu'ils regardoient omme miraculeuse dans un païs où il e pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de e fleuve dont la source demeuroit inconue, & dont les débordemens leur paoissoient contraires à l'ordre commun de a nature, leur faisoit dire que Dieu luimême versoit sur l'Egypte ces eaux bienaisantes (*a*). Les Egyptiens peignoient ette merveille par la figure de Dieu, 'est-à-dire par un soleil, de la bouche uquel il sort un fleuve (*b*), & les étraners comme les Egyptiens publioient parout qu'une félicité si singulière étoit la écompense de la piété des habitans. Peutêtre même les Syriens & les Chananéens

LA THÉOGONIE.

*Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*a*) *Διιπετης ποταμὸς, fluvius à Deo missus.* Odyss. 4 v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*b*) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu u au soleil entr'autres titres celui de פהאוב *phé ob phoes Φοῖβος*, qui signifie *la bouche de Ob*, c'est-à dire ; *source du débordement*, des deux mots פה *pheh os*, bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement. est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses ords, comme nous le démontrerons dans la fable d'Anromède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante ui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Osiris u'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple, pour gnifier l'*annonce* ou l'*avis du débordement*. Cette écriture pû faire naître par la suite des opinions singulières sur origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluie comme ous les autres fleuves.

LE CIEL POETIQUE.

ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens & mis en uſage parmi eux l'écriture ſymbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence ſans en ſupprimer les figures : en ſorte que ces ſymboles étant toûjours de cérémonie & expoſés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'hiſtoire qui lui parut la plus vraiſemblable. L'Egypte fut ainſi la coupe où étoit le poiſon de l'idolâtrie ; & les Phéniciens ſont ceux qui, en voyageant partout, ont préſenté cette coupe funeſte à la plûpart des nations de l'Occident. C'eſt même la raiſon pourquoi les noms des dieux & les termes uſités dans les fêtes payennes ont un rapport ſi ſenſible à la langue Phénicienne. Aſſurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du païs de Chanaan ; & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverſes preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaiſons & dans leurs tours, que ne le ſont les langues Eſpagnole, Françoiſe, & Italienne dont le fond eſt le même. Mais les Phéniciens en tranſportant ſur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur lan-

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

que la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un ſens conforme à l'intention des premiers inſtituteurs. Or ce ſens ſe trouve preſque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la ſociété. Au contraire le ſens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déeſſes. Nous ſommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route. LA THÉOGONIE.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur ſéjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroiſſoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de ſymboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre ſymboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puiſſances bien-faiſantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le meſſager, ou le donneur d'avis, paroiſſant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent ſur-tout à ces trois ou quatre objèts les plus diſtingués de tout le culte; & les Phéniciens qu'un beſoin per-

pétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes aîles, pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des recoltes ; quoique toûjours placé au-dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

VIII.

Le Roi, la Reine du ciel, & l'armée des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi,

le maître du ciel, le pere de tout bien. LA THÉOGONIE.
Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchoient ainsi toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine, & de l'armée des cieux contre lequel toute la loi de Moïse & les Prophétes avertissent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des

LE CIEL POETIQUE.

cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; ſi même elle n'eſt devenue celle de preſque toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

IX.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plûtôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire, le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (*c*), tous noms qui

(*a*) צבא *tséba, exercitus.* Voyez l'hiſtoire du Sabiaïſme. *Mammonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac* ou *melec.*

(*c*) Voyez le nom de *Hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſes, par Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître, & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précédent.

signifient *le seigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol*, *l'unique* : d'autres enfin Baalshamaïm, ou Belsamen (*b*), *le seigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le soleil que ces figures de roi, & ces noms signifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puissant, que ces peuples perdoient de vûe, ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde & d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture.

LA THÉOGONIE.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on vouloit lui consacrer par une espéce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur santé. C'est dans cette vûe qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la suite le culte de cette idole

Honneurs rendus à Moloch.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voyez Macrob. Saturnal. lib.* 1. *cap.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum.*

LE CIEL POETIQUE. avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en serons à son article, le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévouoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moïse. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chananéens dans un lieu voisin de Jerusalem nommé *la Gehenne*, c'est-à-dire, *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la valée de Thophet, c'est-à-dire, la valée du tambour; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs freres & sœurs dansoient au son du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

X.

Le char du soleil, les équipages des Dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Héliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main : mais au fouèt qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu soleil avec une face rayonnante, assis sur un char, &

* V. l'Iliad. d'Hom.

* V. Ovid. Métam. 2.

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in aurigæ modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

LE CIEL POETIQUE.

gouvernant, le foüet dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Oſiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté ſon air Egyptien, & qu'il acquière de nouveaux ornemens d'un païs à l'autre, il conſerve le caractère de gouverneur : & au travers de cette pompe on reconnoît Oſiris. Ce n'eſt toûjours que le ſigne du ſoleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puiſſance. Les Phéniciens le nommoient Hélion (*a*), *le Très-haut.* Les Grecs le nommèrent *Helios.* C'eſt toûjours le même nom, & le même blaſphème.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les ſymboles qu'ils laiſſoient introduire chez eux ſans en comprendre le ſens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à-peu-près ſemblable, pour leur procurer la facilité des tranſports, & le ſoutien de leur dignité. Ils varièrent leurs ornemens, la livrée, & l'attelage ſelon la bienſéance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'eſt une folie qui devint univerſelle, étoit non-ſeulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des aſtres & de la terre,

(*a*) עליון ἥλιος, *Helios*; ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

c'est-à dire, avec le soleil; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jéhov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les païs où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil. LA THÉOGONIE.

X I.

Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aséroth, Astéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Isis dans les païs étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons & des fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle ; mais une femme incomparable, une reine bien-faisante & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon : on la nomma

LE CIEL POETIQUE.

Ammonia. Il se nommoit Achad, Herê ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen: Isis fut en conséquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique* ; d'Architis [a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta [b], ou Hera [c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine du ciel*, ou tout simplement du beau nom de Malchet, & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homère & tous les poëtes donnent pour épouse à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage avec lui.

a *Macrob. Saturnal. l.* 1. *c.* 21.

b *Plutarch. de Isid.*

c ἥρα.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices & les prières publiques sur des éminences, & spécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eut été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle porte toûjours les marques; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joie devinrent les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule sur cet article. Le faux sens qu'on donnoit

à ces figures les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse : & au lieu de l'appeller la reine du ciel, ils la nommoient souvent *la reine des bois* (*a*), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture : & c'est parce que la coûtume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie,

LA THÉOGONIE.

Lucine, de *lucus*, grand bois.

(*a*) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. II. Paralipom. 33 : 3, d'où vient le mot Grec *ασκρα*, *lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno Lucina fer opem*. Terent.

LE CIEL POETIQUE. lorſque le ſymbole des fêtes y eût été ho noré comme une reine bien-faiſante, & dont le pouvoir ſe faiſoit ſentir dans le ciel, & ſur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déeſſes, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

Aſtarté, Atergatis, Aphrodité.

La faucille, les cornes du taureau ou de capricorne, la queue de poiſſon, & les autres parties du zodiaque qu'on uniſſoit à la figure pour déſigner chaque saiſon, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les eſprits à l'attente de la proſpérité des troupeaux, à la richeſſe des moiſſons, ou de la pêche. C'eſt ce qu'elle ſembloit promettre, & c'étoit-là l'objèt des ſouhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Aſteroth (*a*), le grand poiſſon, ou *reine des poiſſons* (Adirdagat (*b*), & ſur-tout *la diſpenſatrice de la*

(*a*) עשתרות *hammalchet aſteroth*. Judic. 2 : 13. & I. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent ſuſpendues par les Philiſtins dans le temple de la déeſſe des troupeaux, Aſteroth.

(*b*) De אדיר *adir, magnificus* ; & de דג *dag, piſcis*, vient אדירדגת *adirdagath*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure ; & Diodore de Sicile, *Biblioth. liv.* 2. nous la montre de même à Aſcalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς·

rtilité, *Appherudoth (a)*, ou par excellen- **LA THÉOGONIE.**
e *la reine*, *Amalcta*. Ces mots qui étoient
réquens dans la bouche des Phéniciens
tablis en Gréce, furent bien reçus comme
es dévotions & les figures d'Isis, que la
ompe & la joie des fêtes avoient accré-
litées. Les Grecs amollirent les sons de
es mots, & leur donnèrent le pli ou le
our de leur langue. La reine des trou-
eaux devint Astarté : la reine des pois-
ons devint Atergatis : & la mere des blés
levint l'Aphrodité des Cypriots & des
Grecs. Le nom d'Appherudoth, la mere
les moissons, converti en celui d'Aphro-
lité, n'étoit plus qu'un son vuide de
ens. Mais paroissant aux Grecs venir
l'un mot de leur langue (*b*), qui signifie

ὸ ϑ ἀλλὸ σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

(*a*) De אם *am mater, la mere*, & de פרדות *pherudoth, grana*, les blés, *Joël* 1 : 17. s'est formé *appherudoth, la mere des moissons*. De-là aussi le nom de la rivière Amphryse.

(*b*) De ἀφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legibus Dial.* 13. *épinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis qui vient de ברית *berit, cibus*; & de מרת *marat, domina*, la reine des blés.

LE CIEL POETIQUE.

l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout à coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (*a*).

Nous avons déja remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouvantables cornes du taureau, ou du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & rapprochées,

(*a*) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations dans un livre intitulé, *Telluris Theoria sacra*, de Thom. Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu-à-peu.

voient prétendu écrire ou donner au peuple des marques pour se régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, se proposoient de plaire. Ils irent donc main basse sur les cornes, & sur tout l'attirail de cette étrange coëffure. Mais ils se gardèrent bien d'ôter à la déesse aucun de ses attributs. C'eût été un sacrilége d'une dangereuse conséquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moissons & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainsi sans lui faire perdre aucune de ses parures, on prit seulement soin de les arranger avec plus d'art & plus de goût.

LA THÉOGONIE.

Ils peignirent l'Amalcta, l'Aphrodité, la reine des moissons, embrassant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faisoient sortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils unissoient ainsi sans raison la marque de l'ouverture des moissons avec la corne de la chévre sauvage qui signifioit anciennement la fin de toutes les recoltes, & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort simple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit visiblement le privilége, ne pou-

La corne d'abondance. La chévre amaltée.

LE CIEL POETIQUE. voit provenir que d'une chévre qui e rendu quelque ſervice important. (imagina que cette chévre avoit nouri J piter. Mais il en eſt du dieu comme la nourice. L'un a auſſi peu vécu q l'autre. Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſa pour prouver que la plûpart des réc des poëtes ſont de petits contes fond ſur de pareilles équivoques, & invent pour avoir quelque choſe à dire ſur d figures toûjours préſentes dans certain fêtes, & que l'on n'entendoit plus. C fit de toutes ces figures autant de di nités tutélaires. Chacun voulut avoir ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à déeſſe des troupeaux, dont ils firent le Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mé par la ſuite de bien d'autres affaires q de la maturité des moiſſons. Les habita de la côte de Sidon mirent leur pêche ſo la protection d'Atergatis, dont la figu devoit être de leur goût. Mais la vûe cet objèt dans leur fête inſpira aux pr tres de ces quartiers la dévotion de s'a ſtenir de l'uſage du poiſſon, & de ſe bo ner à celui du bœuf & de la volaille.

Les pêcheurs de Créte au lieu de do ner, comme les Syriens, la figure d'un po ſon à l'Iſis qui annonçoit la fête de grande pêche, paroiſſent lui avoir mis u

-fèt à la main; d'où lui a pu venir par la -tite le nom de Dictynne (*a*). Les figu-es que le cérémonial avoit attachées -séparablement à certaines fêtes, de-nrent ainsi les divinités chéries dans -s lieux où ces fêtes étoient célébres : & on ne douta point qu'on ne leur fût -écialement redevable des avantages na-urels & particuliers au païs, au lieu d'en -emercier la Providence qu'on ne connois-oit plus. LA THÉOGONIE.

XII.

-eio, Dione, Diane, Hecaté, Arthémise.

C'est de tout tems, & par toute terre, -ue le petit peuple aime les équivoques -& les jeux de mots. Si le changement de -a figure a souvent fait plusieurs dieux -d'un même symbole varié, la seule diver-sité des noms, ou même la différence de -prononciation a souvent produit une -semblable multiplicité. L'Isis prise pour -la reine du ciel, ou pour la lune, se nom-moit Echet, Hecaté, ou Achaté; *l'uni-que, l'excellente* (*b*). Chez quelques peu-

(*a*) De δικτύα, *filèts*. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant poursuivie, se sauva sous un amas de filèts.

(*b*) *Inter ignes luna minores.*

LE CIEL POETIQUE. ples de Syrie le même symbole, par u légère infléxion de nom, fut nomr Achot (*a*), *la sœur*. Celle dont on av déja fait la femme de Jéhov, ou du leil, ou de Jupiter (car jusqu'ici c'est même chose), devint aussi sa sœur.

> . . . . *Ego quæ divûm incedo regina Jovis*
> *Et soror & conjux* . . . .

Encore un peu de patience & nous verrons devenir fille du même Jupite puis la mere de tous les dieux. Tou cette bigarrure d'états & de généalogi provient sensiblement de la diversité d attributs & des noms qu'on donnoit à u même symbole.

Nous avons appris de Diodore de S cile; & quand ce savant voyageur ne no l'auroit pas dit, c'est une vérité qui fait aisément appercevoir, que l'Isis Eg ptienne est la même que la Cérès de Ph nicie & de Sicile. C'est le symbole de terre: c'est la terre elle-même, la nour ce, la mere des vivans. En Syrie & dar l'Ionie on la nommoit encore Dei, o Deio, ou Deione (*b*), *l'abondance*, o Rhoea (*c*), *la mere de l'abondance*, *cel*

(*a*) אחות *achot, soror.*
(*b*) די *dei, sufficientia.* Δεὼ Δημήτης.
(*c*) De רעה *rahah, pascere; rohé, pascens.*

qui nous donne la nouriture; ou bien Dé- LA THÉO-
mèter, *la suffisance de pluie* (*a*), parce GONIE.
que la pluie qui n'opère rien immédiatement sur l'Egypte, est ailleurs la cause ordinaire de la fertilité. Tels sont les noms que toute l'Asie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainsi Céres, Deio, & Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célébre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles, & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les belles histoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux sens

(*a*) De *dei la suffisance*, & de מטר *matar*, *la pluie*.

qu'on donna au croissant, & à la ple lune qu'elle portoit sur la tête pour noncer les fêtes, la fit prendre pour lune. Enfin par le tems qu'elle deme invisible *, entre le dernier croissant & retour de la nouvelle phase, elle ne laiss pas lieu de douter qu'elle ne fût a faire un tour dans le séjour d'Adès, ou l'invisible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici sur-tout ce qui contribu plus aux idées étranges qu'on se forma cette triple Hécate, qui étoit la terre, lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu avoit apperçu à l'entrée de la nuit le p mier croissant de la nouvelle lune, ministres préposés l'alloient annon dans les carrefours & dans les places bliques, & la fête de la néoménie se c broit ou ce soir-là même, ou le lendem suivant l'institution des lieux. Quand sacrifice se devoit faire au soir, on pla une Choüette à côté de la figure qui l' nonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lil* c'est-à dire, la Choüette, & voilà l'o gine visible de cette Lilith nocturne d on a fait tant de contes. On y mettoit coq lorsque le sacrifice devoit se fair matin. Rien de si simple, ni de plus co mode que cette pratique. Mais quand sis divinisée eût été regardée comme

 לילית *nocturna.*

mme, ou une reine placée dans la lune, LA THÉO-
concourant avec Osiris ou Adonis au GONIE.
ouvernement du ciel; l'annonce du re-
our de la nouvelle lune, qui étoit une
hose fort simple auparavant, prit un air
ystérieux & important. Hécate étoit de-
nu invisible depuis plusieurs jours. On
tendoit en cérémonie son retour. La
éesse quittoit enfin l'empire des morts
our revenir dans le ciel. L'imagination
voit grand champ pour s'exercer, &
uisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-
égulièrement ces deux districts; on ne
ouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans
ciel, & dans le séjour invisible. D'une
utre part on ne se pouvoit cacher le rap-
ort sensible qu'elle avoit à la terre, & à
s productions dont elle portoit toûjours
es différentes marques, ou sur sa tête, ou
ans ses mains. Elle devint donc la triple
Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre;
°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la
eine des enfers.

Tergeminamque Hecatèn, tria virginis ora Dianæ.

L'ancienne publication de la nouvelle
phase qui se faisoit à haute voix, pour
annoncer le commencement de la néomé-
nie, dégénéra peu-à-peu en des cris per-

LE CIEL POETIQUE. çans qu'on jettoit par superstition & p rubrique à l'entrée des carrefours. On luoit la déesse des morts au sortir de l'a freux manoir. La musique & les idé étoient d'accord. Mais l'ancienne annon de la néoménie étoit l'origine de ces hu lemens si dévots & si méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbe

Arthémise. Toute l'antiquité payenne, après avo confondu le symbole des nouvelles lune & des fêtes rélatives aux différentes s sons, avec l'astre qui régle la société p ses phases, attribua à la lune un pouvo universel sur toutes les productions de terre, & généralement sur toutes les op rations des hommes. On se persuada au qu'elle connoissoit parfaitement l'aveni & qu'elle ne paroissoit jamais sans anno cer par des marques sûres, ce qui deve arriver aux laboureurs, aux familles, aux royaumes entiers. On n'est pas enco trop bien revenu de la persuasion où l' étoit anciennement des influences & d présages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été m dans le ciel que pour être consultée p les hommes sur ce qu'ils doivent fair puisque le Créateur ne lui a donné dif rentes phases que pour être dans le ci

a mesure publique du tems, & la régle ensible de tous les travaux. On compte ans peine par son moyen la juste durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la méprise est de croire que l'astre qui sert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoissance. C'est cette méprise qui a fait donner à Isis, regardée comme la lune, le beau nom d'Arthémise, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoissance de l'avenir* (*a*).

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la solitude ; à lui donner des mœurs si chastes ; & à mettre sous sa protection les bois & les chasseurs ? C'est encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Isis ou de la Diane d'Ephèse étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chasse qui se devoit faire, ou sur la fin de l'automne, ou lorsque les animaux se multiplioient trop dans les forêts voisines. Peut-être signifioit-elle les nouritures de toute

(*a*) חרטום *hartom*, *sapiens*, *divinus* ; & de אישה *ishah*, *mulier*, חרטמאשה *arthémisha*, *mulier sapiens*, *mulier futuri præsaga*. Cela pourroit aussi être rendu selon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris*, ou *responsa Isidis*.

LE CIEL POETIQUE. espéce, comme le blé qu'elle donne au hommes, le foin qu'elle donne aux ani maux domestiques, & les forêts où ell retire les bêtes sauvages. Cette figur étoit d'ailleurs assez communément ap pellée *Aseroth* ou Lucine *la déesse des fo rêts.* C'est ce qui donna lieu aux poë tes de la peindre comme une divinit récluse, laissant le monde, & ne s'ac cordant d'autre plaisir que celui de perce un chevreuil, ou de devancer un cerf à l course. Cette beauté sauvage ne déplu point. Il falloit bien avoir quelque exen ple de sagesse que l'on pût opposer à l conduite ordinaire des dieux & des dée ses dont les histoires n'étoient pas éd fiantes.

Mais les poëtes peu d'accord avec eu mêmes en ce point comme en tout au tre, nous parlent souvent des visites n cturnes que Diane rendoit au berger En dymion. L'origine de cette variation n'e plus une chose obscure. On célébro dans certaines fêtes *la représentation* d l'ancien état du genre humain. Le lie de l'assemblée étoit une belle grotte, u bois sombre, ou le voisinage d'une fon taine. On y plaçoit l'annonce de la néo ménie, l'Isis avec son croissant, & a près d'elle l'Horus ou le symbole du tr



Cybelle, l'Ouverture de l'Année et de la mois. en Phrygie, sous le Signe du Lion.

LA THÉO-GONIE.

ail avec l'attribut convenable à la saison ou à la fête. Pour peindre à la solemnité le *la représentation*, le repos & la sécurité dont Dieu avoit récompensé le travail des hommes après bien des traverses, on plaçoit dans cette grotte un Horus endormi. De-là des bruits désavantageux qui ont couru sur la conduite de Diane. La preuve de la calomnie se trouve dans la traduction du nom de son prétendu berger : c'est le nom du lieu même où on plaçoit ce dormeur. Endymion signifioit dans la langue orientale, *la grotte de la réprésentation* (*a*).

XIII.

Cybéle.

L'Isis que nous venons de voir, est une fille d'une vertu sévère, & dont la virginité est au-dessus de tout soupçon. Passons en Phrygie : la même Isis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y est honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité : les

(*a*) De עין *en*, *grotte*, *fontaine*, & de דמיון *dimien*, *ressemblance*. Psalm. 17 : 12. Heb.

LE CIEL POETIQUE. peuples la félicitent d'avoir tous les dieu du premier ordre pour ses enfans, & d pouvoir embrasser cent petits-fils (*a*).

Les tours dont elle est couronnée not la font reconnoître pour une Isis Egy ptienne, pour l'ancien symbole de la re connoissance que les peuples doivent té moigner dans les fêtes à celui qui leu donne de quoi se nourir, se couvrir, & se loger. Les tambours ou les flûtes qu accompagnoient Cybéle, étoient le cara ctère d'une fête : & comme la principal fête ou l'assemblée qui intéressoit tou les peuples situés loin de l'Egypte, éto celle qui se tenoit en été pour faire l'ou verture de la moisson ; on la désigno par une clé & par un lion, signe sous le quel étoit alors le soleil. Telle est l'origin des tours, des instrumens de musique, d la clé & des lions qui sont les marques d Cybéle.

Hinc juncti currum dominæ subiere leones.

Atys. On pourra me demander qui est ce Atys qui accompagne ordinairement l Cybéle de Phrygie. Il ne diffère d'Osiri que par le son. Les savans conviennen

(*a*) . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes.*
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.

ne ce mot signifioit *seigneur* en Phry- La Théogonie.
ien. On voit des monumens où Atys est appellé le très-haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, & que Rhœa ou Cybéle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis, c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis & de celui de Cybéle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaises & d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accommoder; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybéle passe pour venir des monts Cybéles en Phrygie (*b*), où les fêtes de cette Isis étoient célèbres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solem-

(*a*) μήτερι τῶν παντῶν Ρεῖη Ἄττιδ' ὑψίστῳ. A Rhœa la mere commune de tous les (dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inscript.* p. 82 : 1.

(*b*) Κυβέλα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybeles matris deorum. Hésychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybéle, Mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid.* 3.

LE CIEL POETIQUE. nelles ; & que le nom de Cybéle qui étoit *la régle* du peuple provient de *Kabalah*, la tradition, l'instruction, la régle.

XIV.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différents, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos théâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mere des plaisirs : tantôt elle est Vénus la céleste qui n'inspire que la sagesse, & qui éléve l'esprit aux plus sublimes spéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraste si bizarre ? Trouverons-nous dans notre Isis l'origine de deux déesses aussi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'est de la terre ? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Isis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiseries.

Isis porte souvent sur sa tête des attributs célestes, par exemple, un croissant

de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la ſoupçonner de n'être pas occupée de l'étude des aſtres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes ſciences ? La choſe étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ſes penſées étoient dans le ciel.

LA THÉOGONIE.

Vénus Uranie.

Une autre Iſis portoit des attributs terreſtres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant ſur ſes genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere féconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des animaux & des hommes, il prit cette déeſſe pour la patrone de la fécondité, & pour une puiſſance toute occupée du ſoin de porter tous les animaux aux plaiſirs. Quelques philoſophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terreſtre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'eſt pas concevable combien la cupidité & la philoſophie accumulèrent de fauſſes ſpiritualités & de déſordres honteux dans l'interpréta-

Vénus la populaire.

πανδήμος

 tion d'une figure dont l'emploi dans son origine étoit d'annoncer les saisons & les fêtes de chaque saison.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains païs portoient (*a*) processionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moissons, à la nourice des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'hi-

(*a*) κανηφόροι, κιστοφόροι.

stoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions symboliques. On voit par-là que tout tendoit à instruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le sens des symboles & des cérémonies fut perdu, tout se convertit en mystères, ou en autant d'histoires merveilleuses : tout fut interprété d'une façon arbitraire : & l'erreur fut suivie par-tout de cérémonies superstitieuses, ou même de pratiques infiniment criminelles.

LA THÉOGONIE.

Les Cistophores*, ou les filles des temples de Vénus la céleste, faisoient profession d'une chasteté parfaite : mais celles qui servoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. On peut voir dans Hérodote[a], dans Strabon[b], & dans la prophétie de Baruch[c], en quels excès & en quelle infâme prostitution l'ancienne religion avoit dégénéré. Depuis que la cupidité autorisée par la coûtume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés *les pavillons des*

* Les porteuses de corbeilles.

a *Herod. in clio. num.* 35.
b *Georg. lib.* 16.
c 6 : 42.

LE CIEL POETIQUE. *filles* (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus & entendant souvent parler des tentes *de Vénos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Illithye (*b*); & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat

(*a*) סכות בנות *succoth venoth, tabernacula puellarum.* Comme de במות *bamosh, les lieux hauts*, les Occidentaux ont fait βωμὸς *bomos*, autel, lieu élevé; de même de succot ou succota Vénoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus *Voyez IV. Reg.* 17 : 30 On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Juliæ Augusta*, recueil d'Aldophe Occo, p. 356. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota Vénos, ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam Ecclesiasticam Africæ*, par Guill. de l'Isle. En sorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden syntagm. *de Diis Syriæ.*

(*b*) De ילד *jeled, generare*, vient *ilidta*, & מולידתה *my'idta.* On disoit en Gréce Εἰλειθυία. Les Latins l'ont très bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus,
Lenis, Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva : *producas sobolem : patrumque*
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci
Lege marita.

Horat. Carm. sæcul.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Illithye *& déesse de la génération*, *genitalis diva* : il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de païs, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. même diverſifié les hiſtoires, les inclina tions, & les emplois, elles ſont au fon la même choſe. La ſévère Diane ne veu point perdre à Rome les titres d'Illithye & de déeſſe de la génération qu'on lu donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainſi les mêmes prétentions, & leur conflits de juriſdiction atteſtent ici l'unité de leur origine. Toutes ſont provenues du ſymbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effèts de ſa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déeſſes que l'Orient a honorés. Il ne ſeroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamalec, & pluſieurs autres divinités, tant maſculines que féminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit auſſi bien les ramener à l'Oſiris & à l'Iſis des Egyptiens, qu'on y ramène aiſément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure ſon Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots, qui pleure ſon cher Thammus * ou Adonis bleſſé par un monſtre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher

* *Ezech.* 8:14.

l'hiſtoire, & juger d'eux par l'origine des autres.

LA THÉOGONIE.

Il ſuffira d'obſerver ici, en paſſant, que pluſieurs de ces ſimulacres que l'antiquité appelloit communément déeſſes, telles que l'Iſis Egyptienne, l'Aſtarté ou la grande déeſſe de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient aſſez indifféremment dieux ou déeſſes (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon ſpéciale de les honorer conſiſtoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'eſt ce qui fait que l'Ecriture défend ſi ſévèrement * aux Iſraëlites ces ſortes de déguiſemens, leſquels non-ſeulement bleſſoient la bien-ſéance, & pouvoient aider le déréglement des mœurs, mais étoient alors une marque d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir ſacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces déſordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la ſignification des ſymboles.

* *Deuteronome* 22 : 5.

(*a*) ἀρσενόθηλυν οἴονται, *Plutarch. de Iſide. Sive tu deus es, ſive tu dea, Arnob. adverſ. Gent. lib.* 3. *Lunus & Luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la verſion des LXX. on trouve ſouvent ἡ Βαάλ, au lieu de ὁ Βαάλ. De même, *ad Rom. c.* 11 : 4.

LE CIEL POETIQUE.

On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière : mais quelle raison a-t-on pû avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercîmens pour les biens de la saison ? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

Origine des Amazones.

X V.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, & l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déesse honorée dans les Palilies, soient la même chose ; on en peut juger par la ressemblance de fonctions, & de noms.



1, Pallas ou Isis armée, 2, Le Symbole de Dieu, ou d'une fête. 3, La marque du Sacrifice du Soir. 4, L'anonce d'une expediti-on au retour du vent étesien ou aux approches de l'été. 5, L'Isis tenant l'Eusuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enſeigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom ſignifie *l'ordre public* (*a*). Or l'emploi d'Iſis n'étoit autre choſe que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diverſité d'affiches ou d'attributs particuliers à chaque ſaiſon. D'ailleurs nous apprenons dans l'hiſtoire, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie ſortie de Saïs, ville de la baſſe Egypte ; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Iſis de Saïs étoit ainſi honorée toute armée.

LA THÉOGONIE.

* *Biblioth. l. 1. & Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par pluſieurs ſavans (*b*). La conformité d'occupation n'eſt pas moins facile à prouver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus ſûrs. A les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'uſage, & qui leur avoit

(*a*) פלל *pillel* & *palal* ; régler les citoyens ; *pelilah*, l'ordre public.

(*b*) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut auſſi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, ſur les Loix des Athéniens.

enſeigné la manière de faire la toile; comme auſſi de planter l'olivier & d'en preſſurer le fruit. Le même arbre faiſoit la richeſſe de Saïs, dont il eſt bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, ſignifie *olivier* (a). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

Mais pourquoi l'Iſis de Saïs étoit-elle armée? Diodore peut nous aider à trouver la réponſe. Il obſerve qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens; 1°. les ſénateurs qui en Egypte ſe nommoient les prêtres; 2°. les laboureurs; 3°. les artiſans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que ſe prenoient tous les ſoldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus diſtingués par le nombre des bons ſoldats qu'ils fourniſſoient, honorèrent par préférence l'Iſis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un ſigne, c'eſt que les habitans de Saïs uniſſoient ordinairement à la cuiraſſe ou au bouclier de leur Iſis un autre attribut qui n'étoit

(a) זית *Zaith* ou *Saïs*, *olea*.

LA THÉOGONIE.

ncore que l'affiche ou l'annonce de leur rande fête, de la fête particulière de eur canton. Cette solemnité où les habiians de Saïs louoient Dieu de leur procuer l'abondance par le fruit de l'olivier, e célébroit au soir, à la pleine lune, près le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtune de sortir alors de son nid. Ils exprinoient la circonstance de la pleine lune, n mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, ine lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie: & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (*a*).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit Golgal (*b*) ou

(*a*) De דוש *dush*, *triturare*, fouler; מדושה *medusha*, le pressurage. *Isaïe* 25:10.

(*b*) גלגל *galgal*, *rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée Golgo; & une ville de

LE CIEL POETIQUE.

Gorgo, d'où eſt venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûriſſant inégalement, la cueillette s'en faiſoit à diverſes repriſes, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites en deux différentes fois ſe nommoient les Gorgones. Mais comment une figure deſtinée à ſignifier des choſes ſi ſimples s'eſt-elle convertie en un monſtre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient ? Les ſculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la ſignification des ſerpens qui accompagnoient la Méduſe, ou l'annonce *du preſſurage.* Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aſpect des ſerpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On diſoit du preſſurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives ſont en effèt une eſpéce de pierre, & en portent le nom dans pluſieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-là ſont venus les contes de la Méduſe, & des Gorgones, dont l'aſpect hideux glaçoit d'effroi & convertiſſoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien

ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conſervé à la Méduſe le nom d'Algol, qui dans leur langue ſignifie *la roue.*

d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans le double ſens des termes Phéniciens qui ſervoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie ſont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve. LA THÉOGONIE.

Les Athéniens faiſoient grand uſage des habits de lin * auſſi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'eſt ce qui leur fit conſerver avec reſpect une autre Iſis, qui portoit à la main droite l'enſuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tiſſerands roulent les fils de la chaîne, ou la liſſe de leur toile. La vûe de cet inſtrument du métier le plus néceſſaire aux Athéniens, dans la main de la déeſſe imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris ſoin de leur montrer l'uſage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne ſignifie autre choſe qu'une *enſuble* (*b*) dans la langue

* *Thucidid. lib.* I.

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *phercoth*, qui ſignifie la fleur des arbres. Les années où la fleur manque, la cueillette & le preſſurage manquent. L'un eſt la ſuite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורח *manor* & *manevar*, ou *minerva*. *Manevar oregim. Liciatorium texentium.* I. Reg. 17 : 7.

LE CIEL POETIQUE. Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet instrument (*a*).

Mais si Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enseigné. Comment donc s'est-on avisé de lui mettre en main cette maîtresse piéce du métier le plus utile à la société ? Cette Minerve n'est qu'une Isis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débarassés de tout autre travail se devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce.

Ce qui achéve de rendre cette conjecture très-recevable, c'est que le nom d'Athèné qu'Homere donne toûjours à cette déesse, & qu'on donna à la ville dont elle passoit pour être la patrone, signifie précisément *le fil de lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire de la toile. L'Ecriture sainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui se fabriquoit en Egypte (*b*) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin jusqu'à la guerre du Péloponèse. Rien de plus ordinaire

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les soins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *atun* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *licium*, *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

ans l'établiſſement des anciennes colo- LA THÉOGONIE.
ies que de leur faire porter le nom du
remier objèt auquel elles prenoient un
ıtérèt particulier.

Cette Pallas Athèné lorſqu'elle annon-
oit le travail des toiles, ou les fêtes qui
n faiſoient l'ouverture, avoit à côté d'elle
inſecte qui a l'induſtrie de ſe faire une
oile. De-là eſt venue la métamorphoſe
e la célébre ouvrière Arachné (*a*), qui
yant oſé vanter ſon adreſſe & ſa toile,
omme ſupérieures au travail de Pallas,
ıt changée en un animal qui conſerve
oûjours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples
es dieux & des déeſſes, auſquels les figu-
es d'Oſiris & d'Iſis ont donné naiſſance.
'aſſons aux divinités qui doivent leur
tre à la troiſième clé de l'ancienne écri-
ure Egyptienne, je veux dire à l'Ho-
us, qu'ils nommoient auſſi Ménès, ou
inſtituteur du labourage, parce qu'il en
toit la régle.

X V I.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-
lieux qui ont été imaginés ſur le modéle

(*a*) Aragne de ארג *faire de la toile.*

LE CIEL POETIQUE. d'Horus, le premier que je trouve sur m route en sortant d'Egypte est le Dago des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecri ture sainte nous apprend que cet idol avoit une forme humaine, sans le cara ctériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marque relatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (*a*). C'est le sens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pou voit mieux que personne en être instruit étant né sur la côte voisine. Eusebe, qu le cite, étoit Evêque de Césarée dans le voisinage d'Azoth, & nous trouvon dans ce qu'il continue à rapporter de la Théologie Phénicienne, que Dagon passoit pour être le dieu du labourage (*c*). C'est sans aucune preuve solide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

XVII.

Minos.

Passons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une

(*a*) דגון *dagon, frumentum.*
(*b*) Δαγὼν ὅς ἐςι Σίτων.
(*c*) Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη Ζεὺς ἀρότριος. Dagon pour avoir inventé l'usage du blé & de la charue fut appellé de ce nom, c'est-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

és premières qui se rencontrent au sortir
è l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La
bnté de ses productions, & l'étendue du
rrain y attirèrent de bonne heure grand
ombre d'habitans, qui étoient ou origi-
aires d'Egypte, ou grands admirateurs
e la religion Egyptienne, puisque nous
etrouvons parmi eux tout le cérémonial
: toute la police de l'Egypte.

LA THÉOGONIE.

Avant que de le prouver, rappellons-nous
ue c'étoit un usage universel dans la plus
aute antiquité de célébrer des fêtes sur
tombeau des hommes chers à la patrie,
c de renouveller leur anniversaire. Nous
ouvons de fréquens exemples des céré-
nonies funébres dans l'histoire des Pa-
iarches, & dans les auteurs prophanes.
a pratique s'en est perpétuée d'âge en
ge. Les premiers Chrétiens si attentifs à
viter toute superstition, s'assembloient
ous les ans pour prier & pour célébrer
e saint Sacrifice sur le tombeau des Mar-
yrs. Cet usage fondé sur la foi des an-
iens Patriarches, & plus digne des res-
pects que des plaintes de nos freres sépa-
és, est encore un honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte se fut prévenue de
ette idée ridicule que les statues d'Osiris,
l'Isis, & d'Horus, qui servoient à régler
a société par leurs significations respecti-

ves, étoient des monumens de leurs fo dateurs; qu'Osiris avoit vécu en Egypte & qu'il y avoit été enterré; on fabriqu des histoires conformes à cette créanc Au défaut d'un tombeau qui contînt rée lement le corps d'Ammon ou d'Osiri on se contenta d'un cénotaphe (*a*). I concours devint grand à ces cercueils i mulés, & l'on y célébra avec pompe ur fête annuelle. Plutarque nous parle sou vent des fêtes du tombeau d'Osiris, nous apprend que quand on reprocho aux Egyptiens de placer dans le ciel d dieux dont ils montroient le tombeau leur dénoûment étoit que les corps ces dieux avoient été embaumés & enter rés dans l'Egypte; mais que leurs am *résidoient dans les astres* *. Le grand ann versaire d'Osiris se célébroit au tombea de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diosp lis la grande. On avoit aussi un tombea de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la p tite. La ville de Busiris paroît avoir pr son nom particulièrement du tombea d'Osiris où l'on immoloit quelquefo des victimes humaines. Strabon racon fort sérieusement que l'intention d'Isi en multipliant les tombeaux de son mar qui ne pouvoit être déposé que dans u

* *De Isid. & Osir.*

(*a*) Cercueil vuide, & de pure représentation.

seu

eul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de Jéhov, la fête de leur *dieu* : ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Peut-être prirent-ils *le cofre* du cérémonial pour un cercueil. Ils crurent par la suite que Jéhov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Crète. Son tombeau qu'ils montroient avec complaisance en étoit la preuve sensible : & ils étoient flattés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois (*a*) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'avoit pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embarassés que les Egyptiens pour la réponse : & la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'histoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu

LA THÉOGONIE.

(*a*) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce sujet les Crétois de menteurs. *Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται. Hymn. in Jov. v. 8.*

LE CIEL POETIQUE.

sur la terre, avoit été transporté dans le le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jéhov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui étoit appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Crète*, nous apprend que l'Isis étoit honorée en Crète; puisque Cybéle & Isis sont évidemment le même symbole differémment historié selon le génie des peuples.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Isis, l'Horus, ou le Ménès, à qui Jupiter fit part de sa confiance, & à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité de peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premie aspect que le Ménès Egyptien avec se révélations, ses loix & sa police, est l moule où a été jettée la fable de Mino & des loix qu'il donna aux habitans d Crète? *Jovis arcanis Minos admissus* * Toutes les piéces de l'histoire Egyptienn & de l'histoire Crétoise sont évidemmer les mêmes, & le nom de Minos ne differ de l'autre que par le son des voyelles qu

* *Æneid.* 3.

* *Horat. Carm. l.* 1. *ode* Te maris & terræ.

varient aiſément, & ſont aſſez ſans conſéquence dans les langues orientales. LA THÉOGONIE.

Les ſavans parlent quelquefois de Minos & de ſes loix, comme ſi le code en avoit été conſervé dans des archives publiques, & comme s'ils ſavoient exactement la généalogie & la vie du légiſlateur. Mais qu'en faut-il penſer à la vûe des circonſtances qui ſe préſentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après ſa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'aſſemble pour chanter ſes louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le légiſlateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès & de Minos ſans oublier le labyrinthe d'Egypte & de Crète : une telle reſſemblance à tous égards entre les fêtes Crétoiſes & les fêtes Egyptiennes, nous fait aſſez voir que les premières ſont une copie des autres ; & que tous ces perſonnages, dont on y racontoit fort ſérieuſement l'hiſtoire, n'ont jamais exiſté, mais ne ſont que les anciens ſymboles perſonifiés. La ſeule vérité qui ſe ſoit conſervée dans cet obſcurciſſement du ſens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'eſt qu'elles avoient pour but la légiſlation ou les réglemens publics de la ſociété.

LE CIEL POETIQUE. En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'hiſtoire ; & le réduiſant, comme tout le ciel poëtique, à une figure priſe à contre-ſens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos ſecond, de qui, dit-on, deſcendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pû ſe faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'eſt pas inutile d'obſerver dans le nom d'Idoménée les reſtes ſenſibles du nom de Ménès, qu'on voit par-là être la même choſe que celui de Minos.

Si tous nos ſimulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour hiſtorique, on voit aſſez que c'eſt parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choſes paſſées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé, il eſt bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonſtances qui achévent d'en démontrer la certitude.

C'eſt parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs uſages religieux de l'Egy-

pte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe ou un palais diſtribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures ſignificatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit, l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & des figures ne devinrent des myſtères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier ſens. Ce qui eſt ſi vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des inſtructions ſe montroient à découvert à tout le monde (*a*). C'eſt Diodore de Sicile qui nous l'apprend, & tout ce que nous avons établi juſqu'ici, le ſuppoſe.

LA THÉOGONIE.

C'eſt encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois claſſes; 1°. les prêtres; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie.* Ils s'appliquoient à la recherche

(*a*) ἐν Κνωσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων ἦν φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'uſage dans la ville de Gnoſſus (en Créte) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l.* 5.

des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie.* Ce que Diodore de Sicile * & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* *Biblioth. l. 5. Voyez aussi Mamor. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curétes (*b*), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent païs, & qui par cette raison donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractérisoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ses villes.

Æneid. l. 3. ***Centum urbes habitant magnas uberrima regna.***

Le corps ou la classe la plus distinguée

(*a*) De דך *dac, pauper* ; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio. Vltima Tulé, ultima migratio.* דכטולים *dactylim, pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de *δάκτυλοι Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits sont nos ouvriers.

(*b*) De קרת *keret, civitas, oppidum* קרתים *curetim, les habitans des bourgs.*

étoit enfin celle des prêtres qui étoient spécialement occupés des sacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danses sacrées qui se faisoient au son de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*a*), c'est-à-dire, *les sacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'administration des choses sacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artisans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient dispersés dans les villes se nommoient Curétes : car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, se donnent assez indistinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confusion est peu surprenante dans des tems postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*b*).

LA THÉOGONIE.

(*a*) Du mot קרבן *corban, oblatio, donum, sacrificium*. Levit. 6 : 20. & Marc. 7 : 11.

(*b*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne sçavoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement

XVII.

Dionysus, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé.* Le second étoit l'instruction & *les réglemens* convenables au peuple.

1°. Quand on montroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la réprésentation* (a) (*ben sémelé*). Cette imitation de l'enfance, ou

de douleur, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil.* Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante.* Minos & les *manes*, se pre oient dans le même sens pour l'assemblée funébre, & pour la figure représentative de la personne morte; parce que toutes les figures symboliques portoient anciennement le nom de *manes.* עקה *aaca*, signifie la douleur la plus amère; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément; רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

(*a*) בן *ben*, *filius*; סמלה *simeleh*, imitation, d'où viennent *similis* & *simulacrum.*

le la foiblesse du labourage, passa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms chez es Grecs. Ceux-ci n'entendoient point e terme *sémélé* ; & prenant cet enfant ymbolique pour un enfant réel, ils traluisirent *ben sémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainsi celui qui étoit déja devenu par la stupidité des Egyptiens, le fils d'Osiris & d'Isis, quoique ses prétendus pere & mere ne fussent que deux lettres, devint encore par la méprise des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-sérieusement toute la parenté. On ne manquoit pas, dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illustre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jéhov ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*a*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, grosse de cet enfant, avoit souhaité de voir Jupiter dans toute sa gloire ; mais qu'elle avoit été consumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans son équipage céleste ; que par un mouvement de compassion Jupiter avoit sauvé l'enfant encore à tems ;

(*a*) *Egressus è Jovis femore*, comme il est dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egressi sunt ex femore* Jacobi. Genes. 46 : 26.

LE CIEL POETIQUE. l'avoit cousu dans sa cuisse ; & qu'enfin après le tems d'une grossesse régulière, l'enfant étoit *sorti de la cuisse* de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux si elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja observé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens, ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur les termes qui pouvoient avoir un double sens, en choisissant toûjours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van, ou dans le coffrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prieres qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie. On imploroit son secours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chasse en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

LA THÉOGONIE.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient ſimples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant repréſentatif fut devenu un dieu dans l'eſprit des peuples, on lui fit l'application de tout ce qu'on faiſoit & diſoit à l'honneur de l'Etre ſuprême. C'étoit la coûtume de dire en ſoupirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou diſterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu*, *voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort :* Jehova, hevan, hevoé, & eloah. On diſoit ſur-tout en Orient : *Dieu eſt le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous :* hu esh : atta esh : (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expreſſions de la douleur & de l'adoration ſe tournèrent en autant de titres qu'on donnoit ſans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne ſavoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit ſûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de

(*a*) *Hu esh* הוא אש *ipſe eſt ignis.* Deuter. 4 : 24. *Atta esh* אתה אש *tu vita es.* Voyez Strabon liv. 10. Suidas, ſur ces mots ἄττης ou ἄττις, & ὕης ; ou Bochart, *Chanaan. l.* 1. *c.* 17.

les lui livrer, & ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joie, ou des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï, *Seigneur soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre qui se répétoient sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius & Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, produisirent autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance à Nysa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux prises avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Gréque, & lui ... Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail de ces contes. Peu nous importe de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre.

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribués

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air, comme je le pense, & qu'il exprimoit au moins un homme célébre qui avoit réellement vécu; puisque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionysus aux Indes, & que la durée de son expédition étoit atteſtée par l'établissement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

LA THÉOGONIE.

* *Trieterica Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais seulement me donne lieu de chercher dans l'hiſtoire qui eſt cet homme célébre dont on s'eſt figuré peu-à-peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Plusieurs nations ayant cru trouver Cham & son épouse dans l'homme & la femme symboliques, qui servoient à annoncer l'année solaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru appercevoir dans le *liber* (*a*), dans le *fils bien-aimé* déïfié à son tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Quelquefois ils le nomment Ménès, qui eſt le nom d'un

à Orphée, & à Homère ; dans les poëmes d'Héſiode & d'Ovide ; dans les hymnes de Callimaque ; dans les mythologies de Noël le Comte, ou autres.

(*a*) C'eſt la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQUE. symbole, & non d'un homme : quelquefois ils le nomment Mésori : ce qui revient à celui de Mesraim, que l'écriture donne à ce chef des colonies Egyptiennes. Les Orientaux paroissent avoir fait l'application de cet enfant bienfaisant, & de ce législateur aimable à Nembrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conséquent issu de Cham, pere de celui-ci. Il étoit sorti du Chusistan, province de de-là le Golphe Persique, qui conserve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nembrod. On prit de-là occasion de confondre Nembrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chasse, & des victoires célébres au-de-là du Tigre, & jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance entre Bacchus & Nembrod, est fondé sur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus sont des représentations des anciennes chasses, & que Nembrod avoit été un puissant chasseur, qui avoit souvent mené la jeunesse en course contre les bêtes dangereuses, & avoit délivré le païs en renouvellant ces chasses de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture sainte nous donne de Nembrod favorise cette application. Il étoit, dit-elle, appellé par excellence : *le puissant chasseur devant*

le Seigneur, ou le chasseur dont Dieu bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est fondé le déchaînement des interprétes contre Nembrod. L'Ecriture n'en parle point d'une manière désavantageuse. Les succès de ses chasses, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel : & étant souvent à leur téte, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne.

LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nembrod à Horus ne fût pas destituée de vrai-semblance, on sent combien elle est fausse. Horus, ou Osiris le jeune, ou Ménès, ou Bacchus de quelque façon qu'on le nomme, tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit sans peine que ses généalogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Le cortége de Bacchus.

Passons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est

LE CIEL POETIQUE. qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit ; & que l'alternative des saisons jointe au bouleversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (*a*), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

> . . . . *Curis acuens mortalia corda*
> *Ut varias usus meditando extunderet artes.*

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluie pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On

* *Jabel. Genes.* 4:20.

(*a*) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

LA THÉOGONIE.

couvrit en entier de la peau des ani-aux dont on ſe nouriſſoit ordinaire-ent, ſur-tout de celle des boucs & des hévres qui eſt plus ſouple que toute au-e. La chaſſe fourniſſoit quelquefois des abits moins communs, & même des pa-ures honorables. Celui qui paroiſſoit us la peau d'un lion ou d'un tigre atti-oit tous les yeux, & annonçoit une vi-toire utile. Le tems & l'expérience ap-rirent aux hommes à filer la laine des rébis, & le poil des chévres, à ſe donner es habits plus doux & plus faciles à ver.

Lorſque les arts furent inventés & per-ctionnés par de nouveaux eſſais, le ſou-enir de la groſſièreté des premiers tems, la comparaiſon des peines que le genre umain avoit d'abord éprouvées, avec s commodités & les inventions des ems poſtérieurs, rendirent les fêtes ru-ales, ou les fêtes *de la repréſentation de ancien état*, plus animées que toutes les utres.

Un des points les plus eſſentiels à cette ête, étoit donc d'y paroître couverts de eaux de boucs (*a*), de daims, de tigres

(*a*) C'eſt ce que les Latins exprimoient par *Thyaſos in-ucere:* former des chœurs de gens habillés en boucs, & en éliers. תישים *thiaſim hirci & arietes.* Geneſ. 30 : 35.

ou autres animaux, soit domestique[s] soit sauvages. On s'y barbouilloit le visa[ge] de sang pour porter les marques du dang[er] que l'on avoit couru, & de la victoire qu'o[n] avoit remportée.

Au lieu de sang, on avoit souvent re[-] cours à une légère couche de lie, ou a[u] jus de mûres, qui étendu sur un visage dégoûtoit un peu moins l'acteur qu[e] n'auroit fait le sang des bêtes, & embe[l-] lissoit tout autant.

*Virgil. Eclog. 6.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit.

Tel est le fard d'un des principaux ac[-] teurs des Bacchanales, lorsque Virgile l[e] fait paroître sur la scéne. La lie plus facil[e] à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fête[s] se célébroient, étoit mise en œuvre pa[r] les personnes qui formoient le cortég[e] ou la pompe de Bacchus; & par les ac[-] teurs (*a*) des représentations dramati[-] ques qui n'étoient qu'une suite ou un[e] extension des Bacchanales, fêtes dont l[a] nature & l'institution étoient de *représente[r] le passé*.

Tout y dégénéra de la sorte en masca[-] rades, en courses insensées, en hurle[-] mens, & en fureur: c'étoit à qui feroi[t]

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de Art. Poëtic.

le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre; de s'affubler la tête des cornes d'un chevreuil, ou d'un jeune cerf; de se couvrir le visage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du bouc, sans négliger les autres ornemens de la figure (*a*). Peu-à-peu au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coûtume de choisir un gros garçon bien nouri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char: & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* & *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (*b*), ou faunes, c'est-à-

LA THÉOGONIE.

Origine des satyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.*
Georgic. 2.

(*b*) סתור *satur*, caché, déguisé, פנים *panim*, ou *phanim*, *facies*, *πρόσωπα*, *persona*, *oscilla*, des masques. Ces panim ou ces masques hideux ne pouvoient manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans réalité, ont été appellées *terreurs paniques*. Telle est l'origine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

dire des *masques*. Ces étymologies fort simples & étroitement liées avec ce qui précéde, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (*a*). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Evangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déïstes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule mascarade.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.

. Le Sistre. 2, Le Tambourin et les clochettes. 3, Les masques
d'écorce ou autres, Suspendus après la fête. 4, Le Capricorne
Symbole des approches de l'hyver. 5, Le Cofre de la repré-
sentation. 6. les pins, ou le mémorial des premières torches.

es invocations fréquentes du ſecours de Dieu.

LA THÉOGONIE.

Les Ménades.

Les femmes qui portoient le coffrèt ou es corbeilles ſacrées, ou du moins un yrſe, c'eſt-à-dire, tantôt une pique, en némoire des premières chaſſes ; tantôt ne torche de bois réſineux, en mémoire e la nouveauté de l'hyver ; ſe nommoient Ménades, Tyades, & Baſſarides. On les ppelloit Ménades, c'eſt-à dire, *celles qui ortent les affiches*, parce que les fêtes u les réglemens, & toutes les figures ſarées qui en étoient inſéparables, ſe nomnoient *Manes* en ancien langage, c'eſt-dire, réglemens : ce que les Grecs ont endu par *Theſmoe*. Les attitudes égaées de ces femmes qui enchériſſoient à 'envi ſur les lamentations, & ſur les geſtes repréſentatifs autoriſés par l'uſage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes e nommoient Thyades (*a*), c'eſt-à-dire, *vagabondes*, quand elles ſe diſperſoient ur les montagnes comme autant de chaſſeuſes. On les nommoit Baſſarides ou vendangeuſes (*b*) ; parce que ces fêtes ſe célébroient après les vendanges, &

Les Thyades.

Les Baſſarides.

(*a*) De תעה *thouah*, *vagari* ; de là vient θύειν, ſacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courſes ne tendoient qu'au maſſacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batſar*, *vindemiare*.

 quand on commençoit à pouvoir fai usage du vin nouveau.

Silène. Après les courſes & tout le train, p roiſſoit en dernier lieu un vieillard mon ſur un âne (*a*), & qui s'avançoit d'u air tranquille en offrant du vin à la je neſſe fatiguée, & invitoit chacun à pren dre quelque repos. Peut-on ſçavoir ce qu c'eſt que cette figure qui fait la clôture d la fête ? En jugeant du perſonnage par paiſible monture, par la coupe ou la ta qui pend à ſon côté (*b*), par l'exho tation obligeante qu'il fait aux cha ſeurs, & par ſon nom de *Silen* ou *Sylvai* qui ſignifie *ſalut*, *repos*, ou *leçon* de r pos, on devine ſans peine que la pa qu'il prend à la repréſentation, eſt d peindre l'état des vieillards que leur âg diſpenſoit de cette courſe, & la ſécuri qui devenoit la récompenſe des ſoins d labourage, & de la chaſſe donnée à pr pos aux bêtes de la contrée. Ainſi tout les parties du tableau avoient une exac correſpondance, & rien n'étoit oubl dans la repréſentation. Mais ce perſo nage devint hiſtorique, ainſi que tout reſte : & comme il invitoit tout le monc

(*a*) *Ibat pando Silenus aſello.*
(*b*) *Gravis attritâ pendebat cantarus anſâ.*
Virgil. Eclog.



Silene et les Satyres. 2, Laione, ou le Lezard. 3, Anubis Mercure à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tor-e avoient rapport à la demeure des Egyptiens au bord l'eau après le lever de la Canicule.



à jubilation, l'on fit de ce docteur com- n de le précepteur de Bacchus : tel dis- c le, tel maître. On peut voir dans la ſ ème Eclogue de Virgile quelques traits c la morale de Silène : ils ſont parfaite- r nt d'accord avec la matérielle phyſique c l'on lui prête.

LA THÉOGONIE.

Sylvain de Selav ſalut.

Quelquefois ce vieillard eſt appellé Slvain, ce qui eſt toûjours le même m, & le même ſens. Il tient dans ſes ains un jeune arbre avec ſes racines (*a*). nouvel acteur exprimoit très-bien par attribut les tranſplantations, les pro- ès du jardinage & de l'agriculture, dont liberté & les ſuccès étoient dûs aux ſoins e la jeuneſſe avoit pris de s'attrouper ur courir ſus aux animaux malfaiſans.

Les inſtructions de Bacchus.

2°. Après la repréſentation de l'ancien at du genre humain, dont le ſens fut tièrement perverti par la métamorphoſe 'on fit de ces perſonnages ſymboli- es en autant de dieux, les fêtes d'Ho- s ou du labourage contenoient encore s diverſes leçons ou les réglemens des avaux annuels, dont il étoit impor- nt que le peuple ſçût les commence- ens & la durée. C'eſt ce qu'on lui an- onçoit dans cette fête & dans d'autres ar les divers habillemens ou attributs

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupreſſum.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'on donnoit à Horus. Chaque v[...], chaque opération, chaque précau[tion] d'expérience avoit sa marque & son [fi]che propre. Nous ne répéterons poi[nt ce] que nous en avons dit : mais ce qu'i[l est] nécessaire de remarquer ici, c'est qu[e le] Ménès, ou le symbole des réglemen[s de] la société, est devenu le docteur du [gen]re humain, le législateur Bacchus ([a]). Horace qui se plaisoit à ses leçons ([b]), n'en parle qu'avec enthousiasme, & comme du plus parfait de tous les [maî]tres. Mais parlons sérieusement : on t[rou]ve encore tous les éloges du labou[rage] dans les miracles ridicules que les po[ëtes] attribuent à Bacchus ; & ceci nous fou[rnit] une nouvelle preuve de la conversion [des] symboles en autant d'objets réalisés & traités historiquement.

C'est en effet le labourage & non [Bac]chus, puisque celui-ci n'est qu'un m[ot], ou une idée ; c'est le labourage qui [a su] se précautionner contre les déborden[mens] des rivières, & contre les marées [vio]lentes. C'est le labourage qui a donné [un] frein ou des digues aux torrens, & [qui] a étudié la hauteur des grandes c[rues]

(a) νομοθέτης, νομεὺς, legislator.
(b) Vidi docentem. Credite posteri. Carm. 2. od. 19.

p[ar]

pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées. LA THÉOGONIE.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel, & de lait, dans des païs déserts ou couverts de ronces, & où tout paroissoit condamné à une affreuse stérilité.

Fas pervicaces est mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (*a*) & l'inondation qui en étoit la suite, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

Rœchum retorsisti leonis
Unguibus horribilique malâ.

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différents travaux, qui devoient être les soûtiens de la vie, & les moyens propres à

(*a*) רוח *ruach.*

LE CIEL POETIQUE.

faire subsister toutes les familles. On ne vouloit dire autre chose en portant un serpent d'or dans les Bacchanales, & en le jettant tour à tour dans le sein de tou les assistans *. On leur faisoit entendr qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de recolte à espérer pour eux, s'ils ne pra tiquoient exactement ce qu'on leur mar quoit d'une saison à l'autre. Mais ce ser pent, symbole de la vie, prit un air mer veilleux chez les poëtes toûjours imag natifs. Il devint la marque du pouvoir ad mirable de Bacchus. Tous ceux qui ass stoient à la fête pouvoient le manier san risque. Les Bacchantes s'en servoient com me d'un ruban pour nouer leurs cheveu Une telle sécurité annonçoit sans dou que rien ne pouvoit nuire à quiconqu honoroit le dieu du vin.

* V. Potter's, Antiquity. supr. & S. Clem. Cohort. ad Gent.

Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum (a) *sine fraude crines.*
. . . . *Dulce periculum est*
O Lenæe sequi deum *
Cingentem viridi tempora pampino.

* Carm. 3. od. 13.

C'est le symbole du labourage, & no un homme mort, ou son idole, qui po

(a) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes Bacchus.

toit dans les aſſemblées publiques la corne d'or, ſoit ſimple, ſoit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du ſoleil au capricorne leur ramenoit. Ce ſymbole embelli de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie. LA THÉOGONIE.

Lætitiæ dator. *Virgil. Æneid. I.*

C'eſt la diverſité des circonſtances par leſquelles paſſe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faiſoit peindre Horus, tantôt ſous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ſes travaux, tantôt ſous la forme d'un homme jouiſſant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

Quamquam choreis aptior & jocis
Ludoque dictus, non ſat idoneus
Pugnæ ferebaris : ſed idem
Pacis eras mediuſque belli.

C'eſt enfin le ſymbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles ; & en ſe mettant le bout du doit ſur la bouche, faiſoit la plus ſalutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce ſymbole étoit donc très-judicieu-

sement appellé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport assez sensible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peuple; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cérès sont nommées partout chez les Grecs & chez les Romains, les fètes des *réglemens*; parce qu'on se souvenoit confusément, que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objèts capables de plaire paroissoient trois grandes cruches de vin. * C'étoit-là le beau du cérémonial: on sentoit le cellier garni, & les fêtes où cette liqueur couloit en abondance ne pouvoient manquer d'être les plus animées.

* *Voyez Planche XIII.*

XIX.

Apollon, Bélénus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur sont également nécessaires, & de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espéce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme & moitié lézard, avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire provision d'olives, de figues séches, de farine, de grain rôti, & d'autres nouritures de garde pour subsister pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (*a*), ou Latone qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espéce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis, ayant la tête & les épaules d'une femme, avec

* *Voyez les Fig. 2. & 3. Planche XVIII.*

(*a*) לטא *leto*, λήτω; & לטאה *letoa*, *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

LE CIEL POETIQUE.

les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*; ou d'un lézard*.

* V. l'Antiq. explic. tom. 2. Pl. CXXVII. fig. 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi*. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Horus *le conquérant, le destructeur* (*a*). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi *salut, sécurité* (*b*). On ne pouvoit peindre la *sécurité* : mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

* Voyez Fig. 2. Planche XII.

Ces figures portées par quelques voya-

(*a*) הרם *horet, disperdens, destructor.* ἀπολλύων *idem.*

(*b*) שלו *selav.* Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

* Voyez Fig. 3. Planc. XXI.

geurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Python (*a*); que pour cette raison il avoit été nommé *Apollon* (*b*), le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx*, c'est-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*c*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient soulagé Latone dans ses peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils

* ὄρτυξ.

(*a*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon עין *in*, *fons*, & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(*b*) *Disperdens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(*c*) Isles du midi de l'Archipel.

soûtinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

* Tacit. Annal. 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme si cette victoire eût été particulière au païs. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythien-

nes. C'en étoit aſſez pour les faire obſerver religieuſement. La Théogonie.

Le monſtre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait diſparoître quelque tems Oſiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le deſſus. On confondit en Gréce Oſiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Oſiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Oſiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées ſe confondirent par-tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Oſiris étoit le ſoleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Oſiris le premier vainqueur de Python, devint auſſi le ſoleil, ſans ceſſer d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une ſuite néceſſaire, eut un autre département. On lui laiſſa le ſceptre & l'empire du ciel & de la terre. On aſſigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve ſi communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année ruſtique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le ſoleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouèt & les attributs du ſoleil dans les mains

LE CIEL POETIQUE. d'Horus, pour faire une abbréviation des marques de l'année solaire & des travaux convenables à la saison. Horus devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à Cérès ou Isis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber & alma Ceres *.

* Georgic. I.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effèt ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : & malgré le chaos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les vestiges sensibles de leur commune origine.

Les Egyptiens ſont de toutes les nations celle qui en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images ſignificatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent juſqu'au déluge, dont ils avoient en main la repréſentation dans la fète d'Oſiris diſparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne ſavoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de flèches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, ſemer, & moiſſonner, malgré les traverſes du débordement. En hiſtoriant ces ſymboles, ou en les convertiſſant en autant d'hiſtoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changèrent le ſens de leurs cérémonies & de leur écriture ſacrée, en rapportant le tout à leurs folles hiſtoires : en ſorte qu'il eſt totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Iſiaque, & par ces monumens ſans nombre qui nous reſtent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que ſelon les idées d'une philoſophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laiſſé périr la ſignification primitive des ſymboles. C'eſt donc peine per-

LA THÉOGONIE.

a ἀφανισμός.

b εὕρεσις. Plutarch. de Iſid. & Oſir.

due que de courir après l'intelligence de ce second usage de l'écriture symbolique : & il nous suffit de voir en général quelle en fut la première destination, & le premier sens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'Orientaux tinssent leur mythologie des Egyptiens, ils conservèrent mieux que les Egyptiens le souvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-sensible. Les anciens Mythologues Grecs & Latins regardoient la victoire d'Apollon sur Python comme une emblême de la victoire du soleil sur la fange que l'eau du déluge laissa par toute la terre : & après avoir conté l'histoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de suite la défaite de Python*.

* V. *Ovid. Métam.* 1.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganisme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raison pourquoi les idées des Egyptiens sont si bizarres & si contraires à la vérité de l'histoire ; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aisément l'un pour l'autre ; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de pensées & d'objèts si mal liés, il se trouve des traces de vérités, & une

conformité sensible avec le fond de l'Histoire Sainte. LA THÉOGONIE.

X X.

Mars. Hézus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués : & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'est pas facile de justifier, ramenons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes & d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les différentes circonstances où elles se trouvoient. Ce qui précéde nous autorise à suivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échan-

ges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans : ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un aïr de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toûjours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déja une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'est-à-dire, *le fort*, *le redoutable.* Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*) : d'autres

(*a*) עריץ *harits*, *violentus.* Job 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'empereur Julien sur le soleil.* On retrouve le même mot *hazis* ou *hésus* pris pour signifier *le terrible dans la guerre* Ps. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit aussi en Syrie אב גרות *ab gueroth*, *ab garus*, *le pere des combats.* D'où vient le *grativus* ou *gradivus*. Æneid. 3

le prononçoient ſans aſpiration, & di- ſoient Arès ; d'autres avec une aſpira- tion très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il eſt évidemment l'Aſis des habitans d'Edeſſe, l'Hézus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, ſur-tout les Thraces, en firent leur divinité favo- rite : & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui de- puis ſon apothéoſe, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en uſer honnêtement avec ſes compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

XXI.

Hercule.

Quand les animaux malfaiſans ſe mul- tiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit, non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimen- tés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtin-

LE CIEL POETIQUE.

gues, ou peut-être *les volontaires*, ceu qui se présentoient sans contrainte pou l'expédition. En ce cas un Horus arm d'une massue, & placé dans l'assemblé publique, réunissoit promtement à u certain jour, les plus distingués d'entr les jeunes guerriers. Je juge de l'intentio du symbole par le nom qu'on lui donnoi On le nommoit Héracli ou Hercule c'est-à-dire, *les illustres dans la guerre* les enfans distingués, ou plus exactemen encore *les gens d'armes* (*a*).

Ce qui étoit le précis de l'indiction ce que chacun disoit en voyant l'Horu armé en course, devint le nom de ce sym bole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'un enseigne, devint comme les autres, u dieu tout occupé de la destruction de monstres, des bêtes, & des larrons qu troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un seconc

* *De nat. Deor.*

(*a*) De חורים *horim*. Eccl. 10: 17. *Heroes*, & Nehem 6: 17. *Illustres, liberi, les enfans distingués*; & de כלי *Keli, clava, armatura.* חוריכלי *horecli*, ou *heracli*, *le gens d'armes, les plus distingués dans les armes.* C'est d ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoi très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoien exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant pa l'Istme où étoit cette ville.

en Créte, & un troisième en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtems célébre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribués le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'ayent pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui ayent fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plûpart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule

Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraiſemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule Grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son hiſtoire eſt pleine de traits dont toute la merveille ſe réduiſant ſemblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire. Je crois en avoir ſuffiſament convaincu le lecteur. Sans le charger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naiſſance purement imaginaire du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXII.

Vulcain, Ephaiſtos, Mulciber.

A quel uſage employerons-nous l'étrange figure qui ſe préſente ? C'eſt un marmouset qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de for-

(*a*) בן אלכום *ben Alcum. Melec Alcum*, eſt un roi indomtable, *Proverb.* 30 : 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre choſe qu'une Iſis armée, ſymbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

geron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaiſtos, ou de Mulciber. Les Lemniens le diſoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon ſa mere, peu contente de ſa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber juſqu'à terre; & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit caſſé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare induſtrie le dédommageoit de ſa laideur, & qu'il ſe conſoloit de ſon éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Moſycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes ſortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, auſſi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la préſence de ce dieu, qui avoit choiſi par préférence leur volcan pour en faire ſa boutique. Autant en diſoit-on dans les forges du mont Ida en Crète, & dans celles de l'Ida de Phrygie.

LA THÉOGONIE.

Quelle raiſon peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (*a*), ou de ſurintendant des forgerons à cette figure groteſque. Diodore nous ouvre une voie aiſée pour arriver à l'origine de

(*a*) Ζεὺς μιχίος, *Deus machinator.* Euſeb. Præp. Evang. lib. I.

LE CIEL POETIQUE. cette bizarre apothéose. Il nous appren que les forgerons, ou les artisans, for moient un des trois corps de la polic Egyptienne. Nous ne pouvons pas doute que l'Horus avec les attributs que nou venons d'examiner dans les articles pré cédens, n'eût rapport aux travaux des la boureurs. Dans le nouvel équipage qu nous lui voyons, il avoit rapport à l classe des artisans. Changeant d'attribut & d'instrumens, il annonçoit le com mencement & la durée de certains ouvra ges, les fêtes particulières aux forgerons la vente d'une espéce d'outils dans u tems, & d'une autre sorte de provision de ménage dans un autre. Cette figur placée à côté d'Isis dans les assemblées, e étoit apparemment ôtée, lorsque la guerr empêchoit certains ouvrages, & certaine foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alor à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & don noit beau jeu au badinage des assistans Ces plaisanteries se convertirent en hi stoires : & notre dieu enfumé, devenu l mari de la déesse de la beauté, eut à s plaindre bien amèrement de la conduite d Mars *.

* L'adultère de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horu habillé en forgeron avoit rapport à l

LA THÉOGONIE.

lasse des artiſans, ou de ceux qui manioient les métaux, ſe trouve confirmé par le ſens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate : ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, deſquelles on exprime l'opium, liqueur aſſoupiſſante & propre à calmer le ſang. On le nommoit alors (*a*), Morphée, c'eſt-à-dire, *le rétabliſſement des forces.* Quand il étoit armé d'une maſſue pour aller en courſe contre des bêtes furieuſes ou contre des brigants, on le nommoit Hercule, c'eſt-à-dire, *la marche des jeunes gens* ; ou Melicerte, *la défenſe des villes.* Quand il eſt habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la claſſe des artiſans. On le nomme Mulciber (*b*), *le gouvernement des forges* ; aſſez ſouvent

(*a*) De רפא au partic. en hiphil מרפא Marphé, *otium faciens, ſomnum inducens.* Son nom ſe trouve dans celui de *μορφὴ*, *Morphé, forme*, & dans celui de Métamorphoſe, parce que le ſommeil donne naiſſance aux bizarres figures des ſonges. Les enfans portent le nom du pere.

(*b*) De מלך *malac, regere* ; & de בר *ber*, ou באר *beer, antrum, ſubterranea*, מלכיבאר *Mulcibor*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

LE CIEL POETIQUE. Hephaiſtos (*a*), *le pere du feu* : & pou rendre les artiſans moins mépriſables au laboureurs, on donnoit à la figure d travail ou du labourage une jambe écou tée avec le nom de Vulcain ; ce qui ſigni fioit que le labourage eſt boiteux ſan l'aide des artiſans ; mais que par leu ſecours, *l'ouvrage* eſt extrèmement *dili genté*. Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucu homme qui ait vécu ſur la terre, mais u mot compoſé de deux autres qui ſignifien *l'ouvrage diligenté* (*b*).

XXIII.

Atlas.

Y auroit-il un ſymbole particulier pou l'ordre des prêtres, comme nous venon d'en voir de deſtinés pour les laboureurs & pour les forgerons ? Ce ſymbole propr à régler les prêtres n'étoit pas expoſé ap paremment dans les aſſemblées publi ques, mais dans la tour, dans le laby rinthe. S'il ſe trouve encore un Horu qui ait ce caractère, ou qui ſoit ſenſible ment propre à l'inſtruction de l'ordr

(*a*) De אב *aph* ou *eph*, le pere, & de אשתא *eſto* o *veſta*, le feu. אבאישתא *ephaiſto*, le pere du feu.

(*b*) De עלל *wall*, *operari* ; & de כון *eoun* ou כנ *canan*, *expedire*, *maturare*, vient עלכן *wolcan*, *opu maturatum*. Ce même mot Woll ſignifie *Caminus* : & *Volcan* pourroit ſe traduire par *Camini moderator*.

acerdotal, toutes nos conjectures précé-lentes en tireront une nouvelle force par a liaison du tout.

On sait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crûes du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des païs & des mers éloignées, la succession des fètes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planétes & des étoiles, la géométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel, & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (*a*) *les peines, les grands travaux.*

(*a*) תלאה *telaah*, & avec emphase, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17: 8. C'est de-là que vient l'ἄθλος *athlos*, des Grecs, qui signifie, *grandes diffi-*

LE CIEL POETIQUE.

2°. Mais quels ſont ces travaux ſi péni-bles, ces fatigues ſi difficiles à ſoûtenir? Elles ſont exprimées par l'attitude ingé-nieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes éléves; ou ſelon l'actuelle diſ-poſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné oc-caſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Ho-mère nous donne Atlas pour un dieu très-ſavant (*a*) qui connoiſſoit toutes les courbures des côtes, & toutes les pro-fondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit

cultés, rudes combats; & l'*antlare laborem* des Latins *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*a*) Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος ὅς τε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν. *Odyſſ. l.* I.

acquiſ-

acquise des phases de la lune, des éclipses du soleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (*b*) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : & le nommant *le soûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (*c*). LA THÉOGONIE.

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (*e*), voyoient

(*a*) . . . . . . *Citarâ crinitus Iopas*
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores, &c.
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תלה *telah*, *suspendere*. Job. 26 : 7. אתלה *atlah*, soûtien, appui, *στήλη*, *stele*, *colonne*.

(*c*) . . . . . *ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς*
μάκρας, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
Odyss. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalousie, midi de l'Espagne.

(*e*) *Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. II.*

LE CIEL POETIQUE.

souvent les hautes montagnes de Mau tanie dont la cime est toûjours couver de nuées, & paroît unie au ciel. Le no d'Atlas ou de colonne, donné à cet montagne, y fit appliquer la fable d'A las. Ils le disoient roi de Mauritanie grand astrologue, & grand géographe enfin changé par les dieux en une mor tagne (*a*) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades & les Pleïades.

Les Hyades ou Huades qui ont re leur nom de la figure V qu'elles tracer dans le front du taureau céleste, & l Pleïades qui forment ce petit peloton d' toiles fort remarquables à côté des préc dentes, sont de toutes les constellation du zodiaque les plus connues & les pl faciles à démêler. Elles servoient part culièrement à régler les leçons qu'o donnoit aux disciples des prêtres par l moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'u Horus portant une sphère céleste. Atla

(*a*) *Oceani finem juxta solemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . *Latera ardua cernit*
Atlantis duri, cælum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.
Nix humeros infusa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

umanisé, devint le pere des Hyades & les Pleïades. Orion qui se léve immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

LA THÉOGONIE.

Les poursuites d'Orion.

Le jardin des Hespérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginer dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quelle peut être l'origine de la premiere? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour en empêcher l'usage & l'accès à tout autre; une chévre sauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes: voilà la représentation du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole du riche commerce dont les Phéniciens faisoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce de l'Hespérie ou des païs occidentaux & particulièrement de l'Espagne, d'où

LE CIEL POETIQUE.

ils tiroient des vins exquis, de riche métaux, & cette laine délicate que le Syriens teignoient en pourpre *. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique : & quand ils faisoient le tour de ce continent, en prenant par la Mer Rouge ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie sans valeur contre de l'ébéne & d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or & des provisions de toute espéce. Cette branche de leur commerce étoit la plus estimée. Heureux qui y pouvoit avoir part ! C'étoit *le meilleur lot*. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printems. Les associations & les cargaison se faisoient en hyver. C'étoit-là le grand objèt qui occupoit alors les Phéniciens & on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les assemblées. On voit aisément ce que signifie l'arbre qui donnoit de si riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'esprit du côté de la subsistance & des profits dont il étoit le signe. Le capricorne ou seulement une corne de cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la saison. Les trois lunes durant lesquelles se formoient les compagnies

* V. *Diod. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature, t. 4. part. 2. Ent. I.*

pour ce commerce le plus avantageux de tous, tiroient comme l'Occident entier, leur nom d'Hespérides & d'Hespérie, du terme qui signifie *la bonne part, le meilleur lot* (*a*). LA THÉOGONIE.

Atlas déchargé.

Quant à la fable d'Hercule qui soulage Atlas ; si nous connoissons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un sur les épaules de l'autre. Atlas signifie *l'étude pénible*, ou les leçons d'astronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeunesse armée* en course. C'est le nom que conserva cette jeunesse de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce nom y fut pris par la suite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établissement, si éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & souvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* se chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau sur ses propres épaules.

XXIV.

Héros, l'Amour, & l'Hyménée.

Personne n'ignore que c'étoit un usage universel dans l'antiquité d'aller le jour

(*a*) אשפר esper 2. Sam. 6 : 19.

des nôces au-devant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux : les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient en prenant leurs lampes : *Voilà la fête, voilà l'époux.* De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée,

qui signifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient.*

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gaies ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles ou les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre usage : mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu dans les provinces quelques restes de la coûtume qu'avoient les anciens (*b*) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joie, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille ; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part :

(*a*) De הוא *hu*, *ipse est*, *ecce* ; & de מנה *menéh*, *festum*, *sacrificium.* הואמנה *hu-menéh*, *ipsum est festum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit.* C'est de là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

(*b*) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia* ; & *Athénée* au mot *corona.*

LE CIEL POETIQUE. & nous verrons dans l'article des animaux honorés en Egypte, que la veille ou le ſoir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient ſur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du ſang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le ſavons, que les dieux n'étoient originairement que des ſignes, nous pouvons ſans héſiter ramener l'hymen avec ſa lampe ou ſon flambeau à une affiche toute ſimple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Iſis étant devenue dans l'opinion des peuples une déeſſe puiſſante, & la mere des plaiſirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles hiſtoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conſéquence Eros ou l'amour : & ce nom plut ſi fort qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant reparoiſſoit ſans doute ſuivant l'ancien uſage, tantôt avec les aîles du vent Etéſien, tantôt avec la maſſue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du

ſagittaire, ou bien aſſis ſur un lion, ou conduiſant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ſes filèts un grand poiſſon. Ces ſignes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'hiſtoires. L'empire d'Eros embraſſa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât juſqu'au fond de l'humide élément ? Les marques des travaux de chaque ſaiſon, jointes au flambeau nuptial, paſsèrent pour les monumens de ſes victoires. Il avoit déſarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ſes mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philoſophes, mille fois plus ridicules là-deſſus que les poëtes. LA THÉOGONIE.

Cette coûtume de tranſporter proceſſionnellement des figures ſymboliques, & de les placer ou ſur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la ſtation, a fait regarder par la ſuite l'arrivée des figures portatives comme une viſite des dieux. De-là les invitations à Cérès de viſiter la grange ; à Pan de venir jetter un regard favorable ſur les petits des troupeaux ou de s'en aller ſans leur nuire ; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne, de

se transporter dans telle ou telle maison

O Venus regina . . . . . .
. . . . vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem,
Fervidus tecum puer.

XXV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faisoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il se changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaisoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extré-

mités de l'Egypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les coursiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *la production* de la terre (*a*). Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provi-

LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah*, *pario*; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *fœcunditas*, *copia fructuum*. Genes. 49 : 22.

LE CIEL POETIQUE. ſions néceſſaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandiſes, en quoi conſiſtoit le commerce des anciens. On peut croire auſſi que cette fable eut ſon fondement dans la figure, tantôt d'un eſclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant miſe dans les aſſemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de conſidérable; & qui par cette raiſon, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXVI.

Mercure, Hermès, Camille.

Voilà un aſſez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me ſemble, acquis le droit de rayer dans l'hiſtoire. Il n'en faut plus chercher ni le païs, ni la datte, ni la généalogie, puiſque nous avons prouvé qu'ils ne ſont tous rien de plus que l'Oſiris, l'Iſis, & l'Horus Egyptiens; c'eſt-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les ſymboles de l'année ſolaire, de l'année civile, & de l'année ruſtique.

Nous connoiſſons une quatrième clé qui eſt le Toth, ou Taaut, c'eſt-à-dire,



1. 2, *Le Lever de la Canicule.* 3, *L'ouverture de l'Année.*
4. *L'ouverture des echanges, en été. le Capricorne ou l'hyver en etoit la Clôture.*

e chien. De-là ſont encore ſortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations.

LA THÉOGONIE.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertiſſoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui eſt encore celui que la Vénerie conſerve pour animer ou pour rappeller les chiens.

Tayaut.

Les Egyptiens des tems poſtérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été tranſporté dans ce bel aſtre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Oſiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres ſymboliques. Ils en font le conſeiller de Ménès, & diſent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle hiſtoire eſt uniquement fondée ſur ce qu'on diſoit anciennement en Egypte que c'étoit Toth qui introduiſoit les Manes & renouvelloit les indictions. Il ouvroit l'année en effet, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'eſt que par ſuperſtition que les Egyptiens s'abſtinrent de compter exactement l'année ſacrée ou

Athotes ou Taaut.

LE CIEL POETIQUE.

civile, lorſqu'ils eurent la connoiſſance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faiſoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainſi l'ouverture de l'année ſacrée parcouroit ſucceſſivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui ſont 1460 ans. Ils croyoient par-là benir, & faire proſpérer toutes les ſaiſons, en les faiſant jouir tour-à-tour de la fête d'Iſis qui ſe célébroit conjointement avec celle de la canicule ; quoiqu'elle fût ſouvent fort éloignée du lever de cette conſtellation : & c'eſt par un effèt de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, ou le rénouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans

qui précédoient toûjours le char d'Iſis (*a*) : circonſtance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils ſe plaiſoient ainſi dans les tems poſtérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du myſtérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choſes extrémement ſimples. Ils les prirent par la ſuite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres aſtres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs aſtronomiques fondés ſur différentes ſuppoſitions & ſur différentes combinaiſons des aſtres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régiſtres des ſavans les plus laborieux étant toûjours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Oſiris, & autres qu'on logeoit dans les aſtres, paſsèrent pour être la durée de la vie terreſtre de ces Dieux. Telle eſt l'origine de cette antiquité de l'hiſtoire des Egyptiens qu'on faiſoit remonter ſi haut. Leurs anciens rois ne ſont que les noms des aſtres, & la durée de leur vie n'eſt qu'une ſuputa-

LA THÉOGONIE.

(*a*) *τοῖς ἰσείοις προπορεύεσθαι τὲς κύνας κατὰ τὴν πομπήν. Diod. l. 1.*

LE CIEL POETIQUE. tion du tems qu'il faut pour ramene une planéte au point du ciel d'où ell étoit partie. C'étoit abuser aussi grossie rement de leurs calculs astronomiques que de leur écriture ; & il est sensibl après cela que si on retranche de la s gesse des Egyptiens un peu d'astronomie de géométrie, & de grandeur de goût e fait d'architecture, toute leur sagesse e matière d'histoire & de religion, tomb & dégénère en extravagance.

Le Phénix. A l'occasion de la rétrogradation d la fête d'Isis, & du retour de cette fêt au vrai lever de la canicule après 146 ans, n'oublions pas de remarquer qu'il regardoient la 1461e année comme pri vilégiée, comme une année *d'abondanc & de délices*. C'est parce que cet évène ment si rare & si important, selon eux concouroit avec le soufle désiré des vent Etésiens, qu'ils exprimoient le tout pa un oiseau d'une singulière beauté qui s faisoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir pass 1461 ans* sans y paroître. Ils ajoûtoient qu cet oiseau y venoit mourir sur l'autel d Soleil, & que de ses cendres il naissoi un vermisseau qui redonnoit la vie à u oiseau semblable au précédent. Ils lu donnoient le nom de Phénix, qui signifi

* Tacit. Annal. 6.

e qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *abondance la plus délicieuse* (*a*). Voilà donc encore une figure emblématique, convertie en une merveille dont il n'étoit point permis de douter. LA THÉOGONIE.

La canicule nous a déja donné deux ou trois divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, sous le nom de Thot ou d'Anubis, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la surintendance de la santé sous le nom d'Esculape. Voyons présentement éclore de la même famille le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être désignée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens : mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs provisions; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont

Camille, Janus, Hermès, & Mercure.

(*a*) פנך Phonec, *deliciis abundans*. V. Proverb. 29 : 21.

LE CIEL POETIQUE.

la vûe réjouissoit les peuples ; ce qui l[ui] valut le nouveau titre de Mercure, q[ui] signifie *le négociant*, *l'intriguant*, ou sim[-] plement *le commerce* (*a*).

Une nouvelle preuve que Mercu[re] n'est que le symbole de la canicule, ou d[e] l'avertissement de la retraite, & non u[n] homme qui ait rien enseigné, ni inventé[;] c'est qu'on lui mettoit en main la marqu[e] de la crûe du Nil, & aux piés les aîles q[ui] avertissoient de prévenir le débordeme[nt] par une promte fuite.

La marque de la crûe étoit une pe[r-] che croisée : cela est fort simple : & [le] serpent qu'on y entortilloit ne marquo[it] dans la main de cette figure que ce qu['il] signifioit par-tout, la vie, la subsistanc[e.] Etant double il annonçoit une subsistanc[e] très abondante, qui peut suffire aux Eg[y-] ptiens & aux étrangers. On termino[it] ce bâton par deux petites aîles ; symbol[e]

(*a*) De רכל *racal* ; *negociari*, *detrahere dolose latenter surripere*, vient מרכל *marcol*, ou *marcor* ; מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 17 : 24. *Dolus: detractio*. Levit. 19 : 16. La réunion de ce sens a f[ait] donner à Mercure le privilége de fourber aussi bien q[ue] de commercer.

Callidum quidquid placuit jocoso
Condere furto. Carm. l. 1. od 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Me[r-] cure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne [s]es vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la co[ur] céleste.

u vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces significations furent oubliées, & le *Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Hanabi l'orateur. Son geste & le bâton qui étoit dans sa main facilitèrent cette métamorphose. On prit cette sonde pour un bâton d'honneur, pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi *. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure?

LA THÉOGONIE.

* Hannobeah, *Isai.* 56 : 10.

* *Syntagm.* 9.

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (*a*) ou un

(*a*) La preuve de cette coûtume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophétesse Debora félicite dans son cantique les capitaines, ou les chefs de la demie tribu de Manassé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de dieu contre l'ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter

 bâton d'honneur, & quelquefois un lame d'or sur le front, qu'on appello

leur sceptre au tabernacle. Celui de Levi que portc Aaron, se trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture r marque que les autres chefs reprirent chacun leur scept ou leur bâton de commandement. Cette distinction étc tellement affectée au chef de chaque grande famille, qu dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre no que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ain les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus d Israëlites; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu c Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre c Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribu étoient les deux excellens ouvriers que Moyse employa la conduite des ouvrages du tabernacle, l'Ecriture (Exo 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du sceptre de Dan, & c Bézéléel qu'il étoit du sceptre de Juda. Ici mon Lectei me pardonnera, je l'espère, une digression que je cro lui devoir être utile. C'est de lui faire observer à l'occa sion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscur la célébre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dor il y est parlé pour un sceptre royal: au lieu qu'en jugear du sceptre par celui qui le doit porter, c'est-à-dire, pa le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il est parlé auss tôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application c la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de cor server ses chefs, & son bâton d'honneur, jusqu'à l venue du Messie. Les autres tribus pourront être disper sées, ou presque oubliées & perdues, comme les dix qu composeront le royaume d'Israël; ou presque détruite comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aur les assurances de conserver ses généalogies en bon ordr sous l'inspection de ses chefs, & sera toûjours distincte ment connue, jusqu'à ce que le *Sauveur vienne & qu les nations lui obéissent*: afin que par-là sa naissance soi constatée publiquement, & qu'on connoisse qu'il es fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, & d'Abraham L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Lors que les nations viennent au fils de Marie, & que le des cendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, l tribu de Juda dès-lors a acquité sa destination. Aussi est ce aussitôt après la conversion des Gentils au Christia

Cadosh ou Caducée, & qui ſignifioit *un homme ſaint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la perſonne étoit inviolable. Telle eſt l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainſi le guide des voyageurs, l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on ſavoit confuſément que la fonction étoit d'avertir de ſe mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue meſure avec le Nil, on la convertit par-tout en un bâton d'ambaſſadeur, pour mettre quelque liaiſon entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

LA THÉOGONIE.

* Ἑρμῆς, *interpres*, ἱεροκῆρυξ *nuncius ſacer.*

Souvent au lieu de la meſure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux viſages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un ſerpent qui ſe mordoit la queue. Le ſerpent, ſymbole de la vie ou du

Voyez Fig. 5. Planche XIX.

aiſme que la tribu de Juda tombe en déſolation. Elle eſt chaſſée de la terre promiſe, & diſperſée par tout. Les reſtes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs peres ont rejetté, ſont aujourd'hui ſans ſceptre, ſans chef, ſans régiſtre, & hors d'état de juſtifier la deſcendance du Meſſie qu'ils attendent, & de faire voir par des actes autentiques, qu'il eſt fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh*, *ſanctus*, *ſeparatio.*

LE CIEL POETIQUE.

tems, marque ici l'année qui forme ı cercle perpétuel, & la révolution d aſtres qui reviennent au point du c d'où ils étoient partis un an auparavaı Notre portier, qui fait ici la clôture (vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'(que la canicule dont le lever ou le dég gement hors des rayons du ſoleil mı quoit la nouvelle année ſolaire. Je c ſolaire, ou naturelle, parce que l'ann(ſacrée, faute de compter & d'évaluer ı quart de jour avec les 365 jours, con mençoit plûtôt d'un jour entier au bo de quatre ans, de deux jours au bout (huit ans : & en continuant de même il a rivoit que le commencement de l'ann(ſacrée parcouroit toutes les ſaiſons. Ma on y obſervoit toûjours la coûtume (faire précéder la pompe d'Iſis, qui étc la première fête de l'année, par le die Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, (qui fait voir que le tout étoit plus aſtr(nomique qu'hiſtorique. Voilà ſans diff culté le Janus des Latins qui avoit le mêmes attributs avec le nom de *portie* Son compagnon ordinaire, le bon rc Picus avec ſa tête d'épervier, a l'air tro Egyptien pour douter un inſtant que l'E gypte ait été au lieu du Latium la patri de l'un & de l'autre.

Voyez Fig. 3. Planche XIX.

Janus.

Anubis étoit réellement, comme si- LA THÉOGONIE.
ne, la régle des fêtes, & l'*introducteur*
de toutes les figures symboliques qu'on
montroit successivement au peuple du-
rant l'année. Devenu dieu il en fut fait
l'inventeur & l'ordonnateur. Or ces fê-
tes se nommoient les manes, parce que
les figures qu'on y présentoit aux assi-
stans étant originairement destinées à
régler les travaux du peuple, se nom-
moient *les manes*, c'est-à-dire, *les régle-
mens*, *les signes*, *les enseignes*. On en
fit la plus belle fonction d'Anubis, &
c'est relativement à cette opinion frivole
que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des
fêtes annuelles, étoit précédée par un
chien. Mais les néoménies de chaque
saison, & les fêtes particulières qui pré-
venoient ou suivoient chaque recolte
ayant des noms propres qui les distin-
guoient, le nom général de *manes*,
d'enseignes, ou d'images, demeura aux
assemblées funébres, qui revenoient fré-
quemment; & les noms de manes, d'ima-
ges, de simulacres, & de morts se con-
fondirent. Mercure qui *faisoit l'ouver-
ture & la clôture* des manes (*a*), devint
ainsi le conducteur des morts. Il condui-
soit les ames la baguette haute. Roi ou

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

LE CIEL POETIQUE.

berger, il falloit suivre la troupe : il le ouvroit le triste séjour, le fermoit sa miséricorde, & tiroit la clé sans perme tre à personne de sortir (*a*). C'est enco ce que les Phéniciens & les Arcadie vouloient dire quand ils l'appelloient Cyllénien (*b*). Ce mot signifioit la cl ture, ou *celui qui termine* l'année, & q *finit pour toûjours* la durée de la vie.

La persuasion où l'on étoit qu'il av inventé la musique, la lyre, la lute, tous les exercices qui forment le corps (*c* est fondée sur ce que toutes ces chos étant inséparablement unies aux ancie nes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur l'inventeur comme des fêtes mêmes. I ouvrant les fêtes, il en introduisoit tout les suites.

Quant à la généalogie de Mercur elle confirme tout ce que nous avons d Il est fils de la belle Maïa, & petit-f d'Atlas. Maïa est la Pleïade ou le pelot

(*a*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orc* Æneid. 4. *&* Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*b*) כליון *cillaion*, *ultima consummatio.* Isai. 10 : Item, *clausura*, *coercitio* : de-là *Cyllenius ales*, *Cylle* *proles.* Æneid. 4.

Ἑρμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.

Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyss. ω

(*c*) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formasti catus & decoræ
More Palæstræ. Horat. ibid.

d'étoi

d'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux nommoient ces étoiles Mæah (*a*), c'est-à-dire, *la centaine*, *la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maïa; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleïades & de Pleïone qui signifient de même *la multitude*. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce symbole devenu dieu, on historia comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de Mai, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere,

LA THÉOGONIE.

(*a*) מאה *maa*.

LE CIEL POETIQUE. parce que l'étoile d'Anubis lui ſuccédoit l: première.

Voyez Fig. 4. Planche XIX.

Pourrions-nous pour achever ce qu regarde Mercure, rendre encore raiſon d l'uſage où étoient les anciens de place communément un coq & un bouc ſau vage à côté de Mercure, ſur-tout quan ils lui mettoient en main une bourſe ple ne. Il eſt indubitable, à la vérité, qu'i arrangeoient ces piéces ſelon les idé vaines de leur mythologie, & rappo toient le tout aux ridicules hiſtoires qu' attribuoient à Mercure. Mais ce que no cherchons ici eſt autre choſe. Ces figur étoient antérieures à la mythologie, c'eſt à la première ſignification des ſy boles que nous voudrions parvenir.

La canicule ſe levoit tantôt à l'entr de la nuit, tantôt au cœur de la nui tantôt avant le lever de l'aurore. Ces d férences pouvoient aider à fixer l'orc de l'année, & avoient une marque p ticulière. Le lever de la canicule av: l'aurore étant la plus importante de to tes les obſervations pour l'Egypte, av à plus forte raiſon ſon caractère abré & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'A bis. La bourſe pleine qu'on lui mèt à main pour déſigner les échanges, eſt ſo vent accompagnée dans les monume

d'une tête de capricorne ; ce qui annonçoit fort ſimplement la vente des productions de l'été & de l'autonne juſqu'à l'entrée du ſoleil au capricorne en Décembre. Lorſqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fut devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces ſymboles ſi ſimples ſe changèrent en autant d'hiſtoires, de ſuperſtitions, ou d'allégories également miſérables. On les trouve par-tout : voyez là-deſſus, ſi vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari. LA THÉOGONIE.

XXVII.

Dédale & Icare.

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objèts d'un culte abominable, ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la ſienne par prédilection. Tel dieu guériſſoit de telle maladie en tel endroit. Telle déeſſe un peu plus loin étoit de reſſource pour tel autre beſoin. Enfin toute l'Egypte ſe trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Iſis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte ſe trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, com-

LE CIEL POETIQUE.

modes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles selon le génie & le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis se montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soutenu, l'eau seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance d'une moisson abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale, qui signifie *hauteur suffisante* (*a*), ou suffisance de profondeur. Mais si Anubis, si la canicule laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule ; ils donnoient alors à Anubis l

(*a*) De די *dai*, *sufficientia*, *satis*. Levit. 5 : 7. & c
דלה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Ps. 30 : 2. Hébraic. o
de דל *dal*, *altitudo*, vient דידל *Daidal*, Δαίδαλο
ou Δαίδαλα, *sufficiens altitudo*.

nom de Mératicar (*a*), c'est-à-dire, *le désespoir du laboureur*; ou *triste nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconsolable, qu'elle mouroit de faim, & perdoit toute espérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux histoires.

LA THÉOGONIE.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol se soutient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le sujèt de la merveilleuse histoire, selon laquelle Dédale se fit & à son fils Icare, des aîles qui sauvèrent l'un & ne purent soutenir l'autre. Si Dédale, dans la suite de la fable, se sauve de Crète en Sicile; si Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offensé contre lui, le poursuit jusques dans cette île; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'est pas qu'il puisse y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes symboles se retrouvant en Sicile & en Crète, on

(*a*) De מרה *marah, amertume, angoise*. Ruth 1 : 20. ou *désespoir*. II. Sam. 2 : 26. & de איכר *Icar, laboureur*. Jerem. 51 : 23. & Isai. 61 : 6.

tâcha de lièr le tout à l'aide de ces belles histoires, qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entièrement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etésiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone* ; c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quand le vent Etésien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces parties tant bien que mal.

LA THÉOGONIE.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Méra* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de déſeſpoir. *Méra* inconſolable mourut à ſon tour auprès d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule : il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des épics*, & ſon pere Icare ſous le nom *de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſoufloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents du Nord*, ou le ſoufle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule,

 & qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objèts qui intéressoient l'Egypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (*a*).

(*a*) Voyez *Hygini fabulæ, c.* 130. & *Hygini astronomic. lib.* 2. *voce Arctophylax. Arati phænomena Germanico Cæsare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter justitiam & pietatem existimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cùm esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cùm sevisset vitem & . . . . vinum accepisset, statim utres plenos in plaustrum imposuisse : hac re etiam Booten appellatum. Qui cùm perambulans Atticorum fines pastoribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti somno consopiuntur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus, in puteum dejecerunt . . . . . . at* Erigone *Icarii filia permota desiderio Parentis cùm eum non redire videret ac persequi eum conaretur,* canis *Icarii,* cui Mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem. . . . . neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac menses*

Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique; puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que les avantures.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette penſée, que Dédale ne ſoit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un perſonnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient ſi avides, ne retrouve-t-on pas l'hiſtori-

abeſſet . . . . quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine ac pauperie oppreſſa . . . . *ſuſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortuæ canis ſpiritu ſuo parentavit . . . quorum caſum Jupiter miſeratus, in áſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten, *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Præterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . quorum rex Ariſteus, Apollinis & Cyrenes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret; *qui æſtum caniculæ moderaretur. Quod juſſum Ariſteus confecit & à Jove impetravit ut Eteſiæ flarent.* On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

LE CIEL POETIQUE.

que ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte induſtrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équerre. On ajoûte que c'eſt à lui qu'on eſt redevable de la ſtatuaire, & même on caractériſe la nature des progrès que ce bel art commença à faire ſous lui par des circonſtances qui rendent la choſe extrémement croyable. *Juſqu'à Dédale*, ſelon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*), « les ſtatues avoient » les yeux fermés, & les mains collées ſur » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don- » ner des yeux ouverts, à en tenir les jam- » bes ſéparées, & à détacher les mains du » corps. » Ce qui le fit admirer par-tout. Quantité d'autres auteurs atteſtent l'ancien uſage de tenir les piés des ſtatues embaraſſés, ou même confondus, & réunis en un. Ces commencemens groſſiers, perfectionnés par Dédale, ſont en quelque ſorte avérés par pluſieurs ſtatues antiques. On peut citer pour exemple, celle

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes) τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ Δαίδαλος ὀμματώσας, (oculis ſtatuas inſtruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ καὶ χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l. 4.*

de Ménophis ou Memnon qui rendoit un ſon très-ſenſible, au lever du ſoleil, & une foule d'autres qui ſe trouvent par-tout, dont les piés & les mains ſont en effèt engagés & collés comme en une maſſe informe. Le récit de Diodore ſe trouve donc atteſté par des monumens.

LA THÉOGONIE.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable pour réaliſer l'hiſtoire de Dédale. Malheureuſement & l'hiſtoire & les ſtatues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne ſont que le compas & la fauſſe équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis * ou d'Horus pour avertir les laboureurs, quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de ſe tenir prêts à meſurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à ſemer auſſi-tôt l'arpentage fini. On le fit ainſi l'inventeur des inſtrumens ſymboliques qu'on lui voyoit en main. Les ſtatues dont les mains & les piés ſont ſouvent emmaillottés, & qui ſe trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux, ne ſont que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire :

* *Voyez Fig. 1. Planc. XX. & Fig. 3. Planche IX.*

l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement; & n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés & sans appui, avoit toûjours à son dos un crochèt pour la suspendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés, étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffi-*



. Horus emmailloté et portant la girouette à tête de Huppe, Equerre, et le Clairon, toutes annonces de la retraite des aux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2, La Harpye ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. . Les Charites.

sante. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à dire, après qu'Anubis, par le soufle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable sculpteur. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en sorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires & aussi récentes.

(*a*) Voyez *la Table d'Isis*, & *les Recueils du R. P. de Montfaucon.*

LE CIEL POETIQUE.

On se plaindroit, avec raison, de mon silence, si je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre statue de Memnon ou de Ménophis, qui suivant le rapport de Philostrate, avoit les piés réunis en masse, & qui parloit ou résonoit au lever du soleil. Qui ne voit que c'est une statue d'Horus surnommé Ménès ou Ménof, le même que Pline appelle Ménon, & qui fut pris pour le législateur des Egyptiens, parce que cette statue etoit la régle du peuple. Si l'on a dit que cette figure avoit une sympathie si grande avec le soleil, c'est parce qu'en effèt Horus n'étoit destiné à autre chose qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il falloit faire selon la saison à chaque lever du soleil. On prit de-là occasion de dire d'abord en plaisantant, & par la suite fort sérieusement que c'étoit une statue parlante, & que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

XXVIII.

Les Cabires de Samothrace.

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien furent portées à Bérite*.

* V. *Euseb. Præp. Evang.* l. 1.

en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célébre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissans* : & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montroit perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même.

LA THÉOGONIE.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Aussi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

* *In Thaliâ, num.* 77.

(*a*) Aujourd'hui *Archipel*.
(*b*) Aujourd'hui *Stalimene*.
(*c*) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit les Dardanelles.
(*d*) כבירים *Cabbirim*, *potentes*.

rire à Cambise, lorsqu'il entra dans leur temple & dans celui du dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axiéros, Axiocherſa, & Axiocherſos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerſos, & Proserpine dans Axiokerſa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (a) ou Assuerus, dont le nom signifie le moderateur de la terre, est le nom même d'Osiris. Axiokerſos & Axiokerſa, signifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement, & conviennent, dans le même sens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui enseignoient au peuple la manière de se précautionner contre les ravages de l'eau ? Aussi trouve-t-on souvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionysus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième

(a) אחזי ארץ *Ochozi eres ; Osiris, dominium terræ*

(b) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokerſos dominium excidii, frænum diluvii.*

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui chez les Etrusques & au Latium, signifioit un ministre, ou un messager. C'est-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées à cause de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puissants.* LA THÉOGONIE.

XXIX.

Apollon, les Muses, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eut été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir

presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses fléches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie ; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Isis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois ; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées ; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse ; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain ; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures

nſeignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On ſe ſouvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déeſſes, on s'imagina qu'elles préſidoient à la muſique, à la géométrie, à l'aſtronomie, à toutes les ſciences. On les réunit en grand choeur au muſicien Apollon : & au lieu de voir dans les inſtrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques ſpécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muſes, c'eſt-à-dire, les neuf mois *ſauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la juſteſſe ſe trouve démontrée par le nom de Moïſe ou de Moſé, qui ſignifie *ſauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (*a*). Tel eſt le nom commun qu'on leur conſerva. Mais les Grecs chez qui ce choeur de divinités ſavantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils ſont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclairciſſent rien, & ne méritent

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diverſité de la prononciation & d'autres altérations en fiſſent des langues différentes.

LE CIEL POETIQUE.

point que nous nous arrêtions à ſes t[illegible]duire. A côté des neuf Iſis qui déſignoi[illegible] les neuf mois où l'on pouvoit aller, ven[illegible] & agir en liberté, paroiſſoient auſſi [illegible] trois Iſis qui annonçoient les trois m[illegible] pendant leſquels l'eau demeuroit ſur [illegible] plaines, & empêchoit la libre comm[illegible]nication d'une ville à l'autre. On les p[illegible]gnoit tantôt comme emmaillottées & [illegible] pouvant faire uſage ni de leurs piés, [illegible] de leurs bras; tantôt moitié femme [illegible] moitié lézard, ou moitié poiſſon, pa[illegible] qu'il falloit alors demeurer ſur la te[illegible] au bord de l'eau. Enfin, & cette derni[illegible] forme fut plus du goût des Grecs, on [illegible] repréſentoit comme trois ſœurs oiſive[illegible] ſans aucun attribut, & ſe tenant par [illegible] main, parce qu'elles déſignoient l'in[illegible]tion des trois mois du débordement [illegible] ſe ſuivent ſans interruption: & com[illegible] ces trois mois rompoient la communi[illegible]tion ordinaire d'une ville à l'autre, da[illegible] un tems où l'on n'avoit pas encore éle[illegible] les magnifiques chauſſées qu'on y a f[illegible]tes depuis, les trois Iſis qui annonçoie[illegible] les néoménies de ces mois d'une entiè[illegible] ſéparation, ſe nommoient *Chéritout* (a)

(a) De כרת *charat*, *abſcindere*, vient כריתות *cheritout*, *repudium*, *ſciſſio*, interruption du comme[illegible] Voyez le mot *cheritout*. Iſai. 50: 1. & Deut. 24: 1.

c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*a*) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit; & que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure

(*a*) Γαδειριτῶν ...... τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα, τοὺς δὲ πένητας μικρὰ, ἃ καλεῖν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. lib. 2. pag. 99. edit. Reg.

LE CIEL POETIQUE.

de Pégaſe, ou d'un cheval aîlé qu'

mettoit à côté des trois graces, & d

neuf Muſes ? Si ces déeſſes préſident à

reconnoiſſance & aux ſciences ; not

cheval aîlé devient inintelligible. Mais

nos Charites ſont les trois mois de ſép

ration, ou l'interruption de la libre com

munication d'une ville à l'autre, Péga

vient ici au ſecours : & ſi les neuf Muſ

ſont les neuf figures qui annoncent

qu'il faut faire durant les neuf mois

l'Egypte eſt délivrée de l'eau ; la figu

du cheval aîlé, c'eſt-à-dire, la barque

placée auprès d'elles, annonce la fin

la navigation & le retour des travaux r

ſtiques. C'eſt pourquoi on donnoit à cet

figure le nom de Pégaſe, qui ſignifie (*a*)

fin de la navigation.

(*a*) De פג *pag, ceſſat, otiatur*, & de סוס *ſus curſ*
navis, vient פגסוס *pegaſus, navigationis intermiſſ*

* *Pauſan. in Arcadic.*

La tête d'un courier placée ſur les épaules d'Iſis * av
un poiſſon dans une main & une colombe dans l'a
tre, étoit viſiblement l'annonce d'une fête qui ouvr
la navigation lorſque le ſoleil quittoit le ſigne des poi
ſons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colom
marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une a
cienne ſculpture où l'on voyoit Iſis accompagnée d'u
olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtire
là-deſſus la fable du démêlé de Pallas Athéné avec Ne
tune, pour ſavoir qui des deux feroit un plus beau pr
ſent à la nouvelle Ville & mériteroit par là de lui donn
ſon nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus uti
que le cheval, la déeſſe étoit demeurée victorieuſe. Ma
le ſens de cette ſculpture étoit tout ſimple. Elle ſignifioit
ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour ſu

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au païs : cela est vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, & c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout. LA THÉOGONIE.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation ; & les neuf Muses sous la conduite d'Horus-Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois suivans.

L'oracle de Delphes.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il

sister, savoir l'agriculture & la navigation, ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espéce peuvent éclaircir suffisament toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Gréce, avec les fables qui en furent les suites.

LE CIEL POETIQUE.

des oracles, & annonçoit-il l'avenir C'étoit-là sa première destination. Horu ne servoit qu'à apprendre par ses attri buts ce qu'il falloit faire, & ce qu' falloit attendre selon les vents & selo les années. On ne perdit jamais de vû que ces figures servoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'hom me. Mais quand on en eut fait des dieux au lieu de les regarder comme des indi cations ou des signes commodes par les quels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lu marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, & le leur annonçoient (*a*). Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrêne, d'Aganippé de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, & autres semblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités & aux agré-

(*a*) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon la qualité de *paan* ou *paana*, *revelator*, *l'interpréte des choses cachées*, *l'oracle*. C'est le même nom que Pharaon donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (*Genes.* 41 : 45.) *tsaphnat*, *paanach*, *l'interpréte des choses cachées*. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue Phénicienne qui signifient la même chose פנה *panah*, *observer*, *appercevoir*, & צפן *tsaphan*, *cacher*. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.

men



1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2, La Sirè
l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3, L'Eumenid
la furie, annonce du pressurage. 4. Les Serpens Symbol
subsistance. 5, La torche Symbole d'un Sacrifice. 6. Les
les Symbole de Salut et d'abondance, ce qui achève d
les sens de cette Figure.

mens de la Phocide : l'explication en seroit étrangère à mon sujèt.

LA THÉOGONIE.

X X X.

Les Furies, les Parques, les Harpyes.

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes désœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le venons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre.

Voyez Fig. 5. Planche XX.

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en fassent sortir pour venir inspirer quel-

Voyez Fig. 3. Planc. XXI.

LE CIEL POETIQUE. que mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure : mais l'intention de l'instituteur est fort différente. Ces figures sont les mêmes que les Gorgones ou la Méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient l'annonce d'un sacrifice. Les deux cailles, dont le nom signifioit *sécurité*, achévent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) signifioit *les pressoirs*, & celui d'*euménides* (*b*) signifioit *les nourices.*

(*a*) De פּוּר *fur*, *torcular.* פּוּרִים *furim*, *torcularia.* D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אָמַן *aman nutrire.* אֹמְנוֹת *omenoth*, *nutrices.* Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment Ευμενίδες *les Eumenides*, *les bien intentionnées.* Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoûtons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nomme Alecto, Tisiphone, & Mégère, qui signifient, *la cueillette*, *l'entonnement*, & *la clarification* du vin. אלקטא *Alecto* de לקט *leket*, *cueillir.* צפנה *Tisiphone* de צפן *tsaphan*, *cacher*, *enfermer*, & צפנה *tsephoneh*, *le tems de re*

Les Parques ſont les trois lunes de Janvier, de Février, & Mars : ce ſont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'enſuble, la quenouille, le fuſeau, des ciſeaux, ou tels autres inſtrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel ſignifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaiſſeau* (*a*). LA THÉOGONIE.

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déeſſes, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper ſans miſéricorde le fil de celui d'entre nous dont le billèt eſt tiré de l'urne fatale où nos noms ſont jettés, & ſans ceſſe agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus ſpirituel ſur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, ſur-tout les deux dernières, étant ſujettes à des vents orageux qui renverſoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des bords de la Mer Rouge, des ſauterelles

fermer le vin dans les cruches. מגרה *Mégèahe* vient de מגר *migher*, précipiter, & מגרה *migherah*, *la chute* de la lie, la clarification du vin.

(*a*) פרך *park*; & פרכת *paroket*, *tela*, *velum*, Exod. 26 : 31.

 & des hannetons qui ravageoient & sallissoient tout ; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Isis qui annonçoient ces trois lunes, un visage féminin, avec un corps & des serres d'oiseaux carnaciers. Les oiseaux étoient la clé ordinaire de la signification des vents. Et le nom de Harpyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit sans mystère, comme tous les précédens : il signifioit *les sauterelles* (a), ou *les insectes rongeurs*, que ces vents faisoient éclore.

Voyez Fig. 2. Planc. XX.

XXXI.

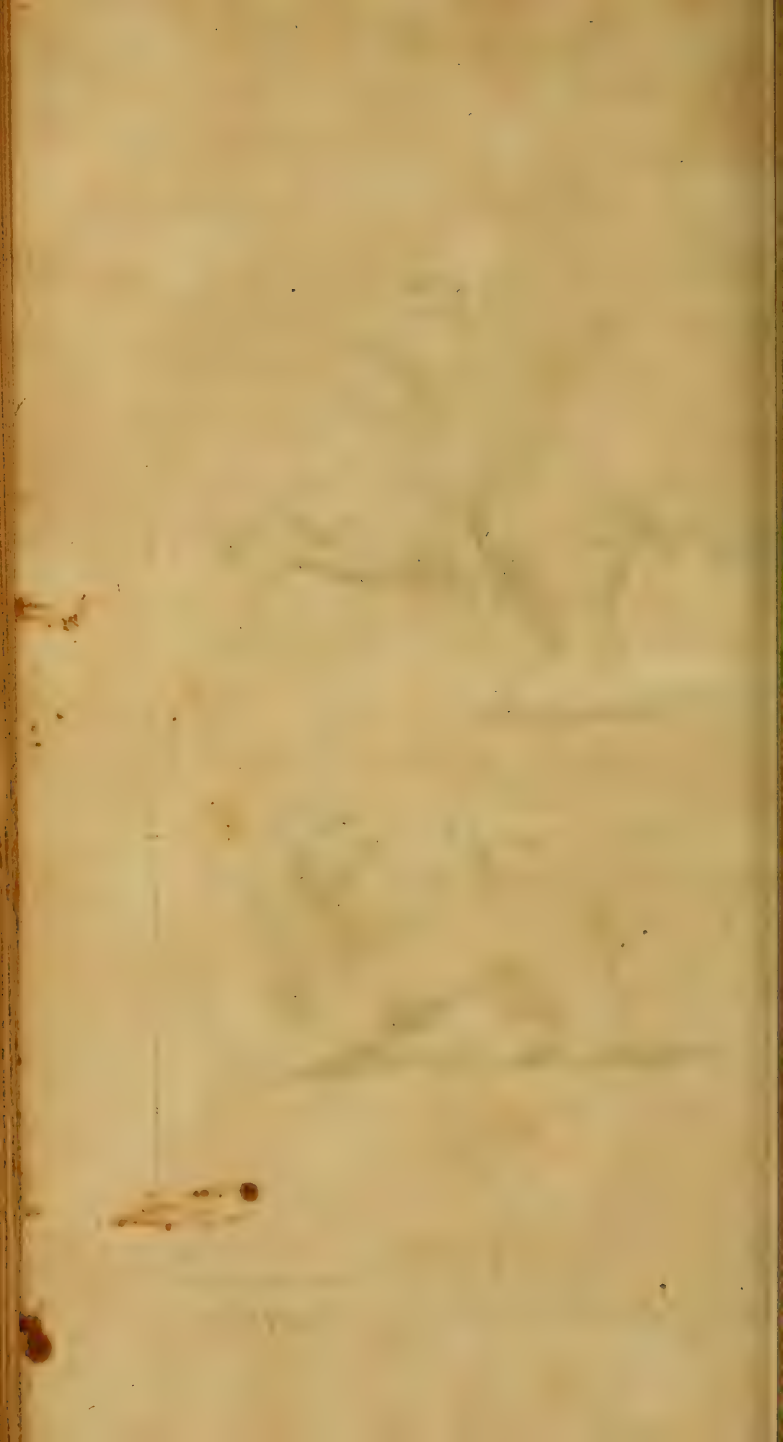
Bellérophon, Persée, Andromede.

Je ne doute point que mon Lecteur ne soit un peu surpris de trouver les Harpyes changées en insectes, de voir les Furies devenues les annonces du pressurage, & de rencontrer le symbole de la navigation sur les rochers du Parnasse. Mais la singularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe soit faussement appliqué. Elle montre seulement combien l'idolâtrie est absurde ; & que ces

(a) De ערב *harobh* ou *arop*, que la Vulgate a rendu par *musca gravissima*, l'insecte le plus malfaisant. *Exod.* 8 : 14. ou de ארבה *arbeh*, *locusta*. Exod. 10.



Béllérophon et la Chimère.



figures une fois tirées de leur première signification, conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances. LA THÉOGONIE.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère *(a)*, selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & de vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nouritures & la stérilité de leur païs obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon ? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*) ? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(*a*) *χιμαίρα, chévre sauvage.*

(*b*) *πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homere ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL POÉTIQUE. avantures ? Bellérophon & son cheval aîlé ne sont qu'une barque, ou le secours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchissemens & des nouritures saines. Bellérophon signifie, à la lettre, *des nouritures saines*, ou *des provisions pour rétablir la santé des habitans* (*a*).

Le conte de Persée & d'Andromède, n'est, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déserts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou des objèts qui y paroissoient le plus. C'est ainsi que Jérusalem est souvent appellée *la fille de Sion*, c'est-à-dire, *de la sécheresse*, ou *la fille des collines stériles*, qu'elle contenoit dans son enceinte. La Palestine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime composée de rochers, & d'une plage sabloneuse. Elle étoit bordée de roches, ou de falaises escarpées, depuis Joppé ou Japha, pres-

(*a*) De בליל *belil*, *pabulum*, nouriture ; & de רפואה *repoah*, *sanatio*, rétablissement ; ou רפאן *rophen*, *sanans*, & *sanitas*, vient בלרפאן *Bellorophon*, *pabulum sanationis*.

(*b*) *Geogr. l.* 18. *p.* 759. *edit. Reg.*

que son unique port, jusqu'à Gaza. Le reste en retournant sur le bord de l'Arabie Pétrée, jusqu'au lac Sirbonide, & au mont Cassius, n'étoit, selon le même Strabon, qu'un bord stérile & couvert de sable (*a*), où se terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces sables. De-là vient qu'on disoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (*b*) & de Cassiopée (*c*). Chacun sait que Cépha signifie une pierre. Le mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la moderne *Damiette*, a pris son nom d'un mot qui signifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'est parce que le lac Sirbonide qui en est voisin, demeuroit encore plein des restes de l'inondation, lorsque l'Egypte étoit à sec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même si plein de bitume & de matières huileuses ou combustibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui

LA THÉOGONIE.

(*a*) Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. *Ibid.*

(*b*) כיפא *cepha, petra.*

(*c*) De קצי *cassi, terminus* ; & de אוב *eb, hostis,* pyton, ou débordement. קציאוב *cassieb, terminus pytonis.*

avoit rempli de ſoufre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte ſabloneuſe, voiſine du tombeau de Typhon & du mont Caſſius, ſe nommoit Caſſiobé, *le terme du débordement.* La côte entière qui s'étendoit depuis là juſqu'au-deſſus de Joppé, n'étoit qu'une *grande liſière* ſans largeur. Or ſi on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande liſière*, on diroit Andromède (*a*). Pour juſtifier cette ſituation étroite des Philiſtins, on peut ſe rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce païs ; & qu'après l'expulſion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient juſqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Aſcalon, & Gaza, qui étoient voiſines de la grande mer. Comment les Philiſtins pouvoient-ils donc tirer leur ſubſiſtance des ſables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient expoſés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Paleſtine étoit perdue ſans le ſecours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, meſure ; liſière, on a fait אדרמד *Adremad*, la longue côte.

légumes, & des provisions de toute es-
péce. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval.* Nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persée* (*a*), c'est-à-dire, un coureur, *un chevalier* : & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine ; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un chevalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs : c'étoit *la Méduse*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiopée, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un chevalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis.

(*a*) פרש *parash* ou *peresh*, *eques.*

(*b*) Καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρώραις ἐπισήμων. *Quas* (*naves*) *equos appellent à prora insignibus.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle ; & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les restes des chaînes qui avoient servi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Cassiopée avoit osé se préférer.

XXXII.

Nyobée.

Nyobée, disent les poëtes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, & les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, ou la figure moitié femme & moitié lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé sur la plaine.

* V *ci-dessus article* 18. & *Fig.* 2. *Planche XVIII.*

(*a*) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hist. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוה *nuah*, *habitare* séjourner ; & de אב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נויאב *nyob*, *mora exundationis.*

L'inſulte que Nyobée fait à Latone, eſt la contrainte & la néceſſité où elle mèt les Egyptiens de ſe ſauver, comme des animaux amphibies, ſur des terraſſes environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée ſont les quatorze coudées qui marquent les crûes du Nil*.

LA THÉOGONIE.

* Strabon. Geogr. l. 17.

Ces quatorze coudées ſe voyent encore repréſentées par quatorze enfans diſpoſés par étage ſur les piés & ſur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, eſt le travail qui devenoit victorieux de ces obſtacles en ſemant paiſiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire ſous le ſigne du ſagittaire ; n'ayant même à craindre après cela ni pluie, ni orage, juſqu'à la moiſſon qui ſe faiſoit en Avril. Enfin Nyobée eſt changée en pierre. Voici l'équivoque. Le ſéjour de l'ennemi devient *le ſalut* de l'Egypte, *ſelav*. Mais le même mot déguiſé par une légère altération en celui de *ſelaw* (*a*), ſignifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere de quatorze enfans changée en ſalut, ou devenue le ſalut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ſes yeux en deux fontaines qui

(*a*) שלו shélav, *ſalus*. שלע shélaw, *ſilex*.

continuent à répandre des larmes sur sa mort de sa chere famille. Cela étoit bien plus touchant.

XXXIII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous l'assûrent (*a*); & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion, mais suivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaëlites. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'appliquoient comme eux

* *In Euterp. num.* 36.

(*a*) *Herodot. lib.* 2. *Dionys. Perieget.* ℣. 689. *Valer. Flacc. Argonaut. l.* 5. ℣. 420. *&c.*

à travailler le lin. Strabon (*a*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : & il ajoûte un point que nous avons sur-tout intérêt de remarquer, qui est que (*b*) leur païs produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix ; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarrassent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célébre fable des Argonautes.

LA THÉOGONIE.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraissoit pas les campagnes,

(*a*) *Geogr. lib. 2. pag. 498. edit. Reg.*

(*b*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα ..... λίνον τε ποιεῖ πολὺ καὶ κάνναβιν, καὶ κηρὸν, καὶ πίτταν· ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQUE. comme le Nil faiſoit en Egypte. Mais en certaines ſaiſons, il amenoit ſur ſes bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichiſſoit les habitans, & contribuoit à leur *ſubſiſtance.* Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laiſſer emporter cette matière précieuſe juſqu'à la mer. Il falloit donc ſe diſperſer à propos ſur les bords du Phaſis, & ſe hâter d'étendre autour des rochers, ſous les racines des grands arbres, & dans toutes les anſes de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail ſi important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toiſon accompagnée d'un ſerpent. On montroit une toiſon : rien n'étoit plus naturel que ce ſigne en pareil cas. On la nommoit la toiſon d'or : chacun en voit la raiſon. On l'accompagnoit d'une figure de ſerpent, ſymbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la ſubſiſtance ou à la proſpérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus néceſſaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles,

on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans sa main une navette, & prenoit le nom d'argonioth (*a*), *le travail des navettes.* Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ce nom, ils disoient *Argonaus*, qui dans leur langue, signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis; car en effèt, la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple; que chacun la consultoit, & qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaisseau *Argo*, qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient consulter. Il nous suffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs désœuvrés, ne sont plus de notre sujèt.

LA THÉOGONIE.

(*a*) De ארג *arag*; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגאניות *argonioth*, *opus naviculiarum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

XXXIV.

Argus.

L'explication de la fable précédent nous en fait entendre une autre, qui toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exerc les plus grands poëtes & les plus habile peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſo mari, lui enleva la belle Iſis, & l'ayan changée en géniſſe, la confia à la vigilanc d'Argus qui avoit cent yeux, dont le uns veilloient, tandis que les autres dor moient. Mais Mercure voulant tirer l géniſſe des mains d'Argus, endormit, e chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoi rapport ? En voici l'origine, ſi je ne m trompe.

La tiſſeranderie étoit célébre à Athè nes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans l Colchide, auſſi-bien qu'en Egypte. Mai le tems de cette fabrique n'étoit point l même dans ces différentes contrées. E Egypte, on étoit fort occupé de travau publics, comme du nétoyement des ca

(*a*) Iſle de la mer Egée, ainſi appellée de אם *am mater* ; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים *amorgim*, la Mere des tiſſerans.

iaux ; de la fénaifon, de la moiffon, & lu battage des blés, pendant les mois de 'évrier, Mars, Avril, & Mai. Au conraire, à Athènes, à Amorgus, & en Colhide, on continuoit pendant ces mois, a fabrique du fil & des toiles, comnencées dès avant l'hyver. Et l'on quitoit la quenouille ou la navette en Juin, our faucher le foin, & faire enfuite la noiffon. LA THÉOGONIE.

Si les habitans de la Colchide avoient, omme on n'en peut douter, les mêmes oûtumes que les Egyptiens ; Ifis, le fymole des fetes, en annonçant les néoméies, & les autres folemnités de l'hyver & u printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractérifer l'efpéce du ravail qui duroit fix mois de fuite. Cette gure étoit toute couverte d'yeux bien uverts pour marquer l'ouvrage qui fe ait particulièrement à la veillée : & c'eft arce que cet Horus marquoit le befoin e veiller pour diligenter les toiles, qu'on ui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut ire, *la tifféranderie* (a). L'Ifis, après voir quitté les cornes de la chévre fau-

(a) ארגות *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la fféranderie. C'eft de-là que viennent les noms ἔργον, *gon*, *opus*, & ἐργία, *&c.* qu'on donne généralement toutes fortes d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile ant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE.

vage par lesquelles elle marquoit l'hyver prenoit pendant tout le printems, celle d'une génisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printannière, la belle génisse, demeuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la génisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce Paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé

L'oiseau de Junon.

u plûtôt d'une multitude d'yeux toû-ours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à-ire de *tisséranderie*, qu'il portoit alors, n est la preuve, & montre l'intention e l'enseigne (*a*). LA THÉOGONIE.

XXXV.

Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses ivers accompagnemens, donna lieu à ne fable d'un caractère fort différent.

(*a*) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton pris naissance dans quelque païs renommé pour ses blan-issferies. Tous les termes de cette métamorphose y ont pport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois ues de Mai, Juin, & Juillet durant lesquelles se fait blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou banoth לבנות *les blanchisseries*. Mais le même mot nifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la étamorphose de ces trois sœurs en peupliers. Leur ami mmun qui fut changé en cygne n'est autre qu'un sym-le de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y join-e séparément les symboles du soleil & du travail de la ison, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le uèt d'Osiris : & pour marquer que ce travail se conti-oit sous le soleil le plus ardent, il paroissoit environné flammes : ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du leil, & de בן *ben* כלמה *climmah*, *l'enfant du hâle*, fait naître la pensée d'un fils du soleil & de Climène, i avoit entrepris de conduire le char du soleil, & ré-andu par-tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce oit Phaëton, *l'ordonnance des toiles*, ou le blanchi-ent du lin. Des mots פא *pha*, *la bouche*, *l'annonce*, *indiction*, ou l'ouverture, & אטון *eton*, *le lin*, *les vrages de lin*; de même que Phæob signifie l'annonce débordement.

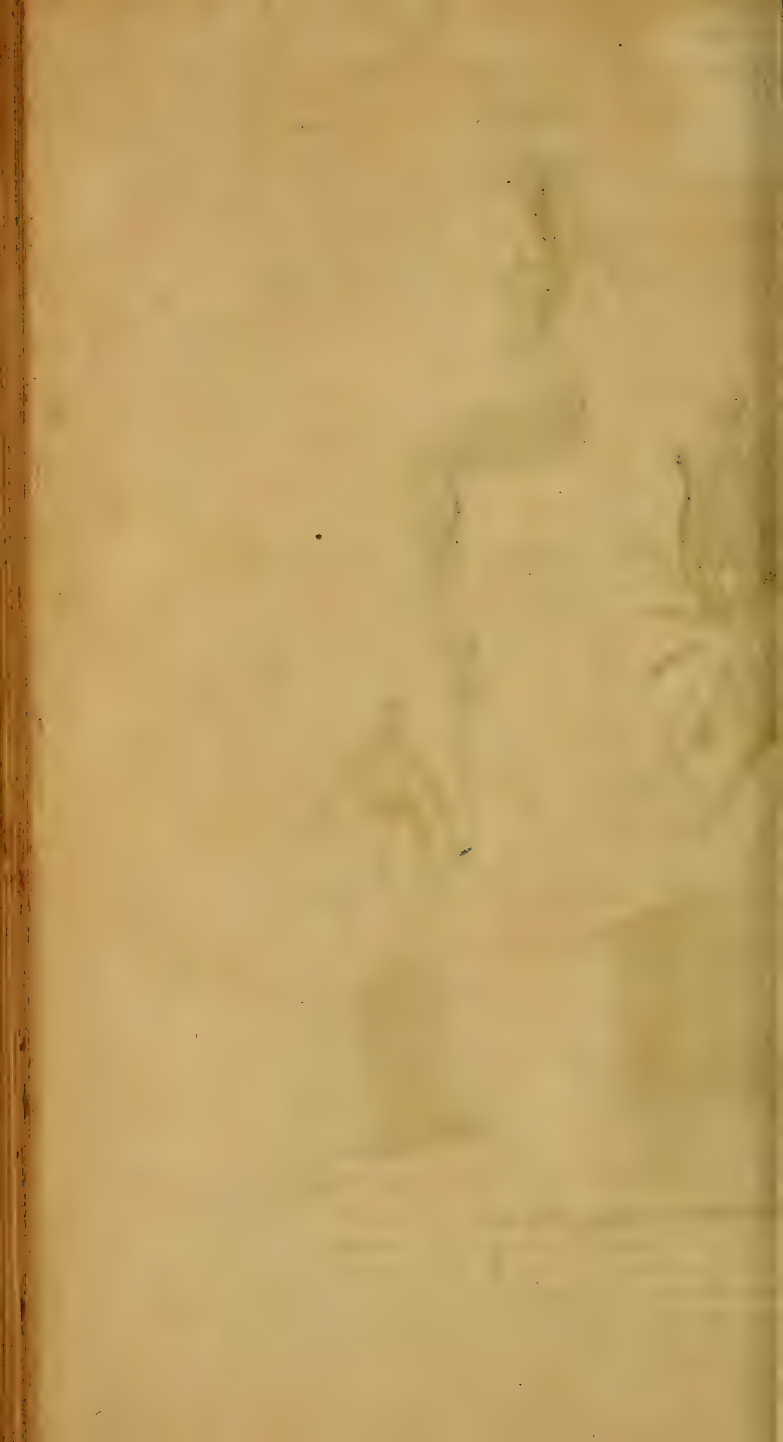
LE CIEL POÉTIQUE.

Elle y devint l'enchantereſſe Circé, q la baguette en main, changeoit les ho mes en lions, en ſerpents, en oiſeaux, pourceaux, & en telle figure qu'elle vo loit leur faire prendre. Par quel capri imagina-t-on de pareils contes ? Les M thologues ont cru qu'elle étoit une e blême de la volupté qui réduit les hon mes à la condition des bêtes. Il étoit dif cile de rien dire de plus raiſonnable en remontant pas à la vraie origine de c fictions. Circé n'eſt autre choſe que l'I Egyptienne, qui tantôt avec une meſu du Nil, tantôt avec une enſuble, ou u quenouille, tantôt avec une lance, p roiſſoit toûjours d'une façon diſtingu dans les annonces publiques. Elle éto toûjours accompagnée des figures d'H rus & autres, qui varioient de mois mois, & ſouvent d'un jour à un aut jour. Elle étoit la principale piéce de *l nigme*, & à laquelle les autres piéces é gmatiques étoient ſubordonnées. On retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avc auprès d'elle & ſous ſa baguette, tant un chien, tantôt un homme à tête chien, tantôt un lion, puis un ſerpen ou une tortue, quelquefois un enfant e tier, une autre fois une tête d'enfant ſ un corps de ſerpent, & ſucceſſivement l

Voyez Planche XXIII.



*irce, ou Isis avec le Cire entre deux cornets de Lotus et
ux feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Sym-
le d'un vent, la mesure du Nil en main, et ayant sous
n trône la Canicule, 2, L'Isis à tête de Cigogne, 3, L'O-
is à tête de Loup.*



nimaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour de divers travaux rustiques. En un mot elle convertissoit tout ce qui se trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Isis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que signifie Circé (*a*) ? *l'enveloppe, l'énigme.*

LA THÉOGONIE.

Allons plus loin. Isis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cause du *circ*, ou cercle solaire qu'elle portoit ordinairement sur sa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre suprême dont Isis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce soleil étoit-il appellé *circ*, *l'énigme* ? C'est parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le disque solaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Isis, avec son cercle sur sa tête, fut anciennement apportée & honorée, se nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains sacrifices qui se célébroient peut-être le soir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorsqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de

(*a*) כרך *circ, involucrum.*

LE CIEL POETIQUE. l'aurore ; on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable ; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soumettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire ; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun : & le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible av

s attributs énigmatiques d'Iſis, qui toient un ſoleil, la lune, des étoiles, ertaines plantes ſingulières, & des aniaux ſouvent monſtrueux. Le reſte de la ıble par ſa conformité avec cette interrétation, achéve d'en montrer la juſteſſe. Circé ou Iſis étoit tellement l'annonce es fêtes & de tout l'ordre de l'année, u'elle prenoit des habits & des parures onformes aux quatre ſaiſons de l'année. 'our annoncer l'ouverture du printems ui tapiſſe la terre de fleurs & de verure, elle portoit des tapis de différentes ouleurs. Pour annoncer l'ouverture de été qui nous nourit, elle portoit en nain un pannier & du pain. Pour annoner l'autonne, elle portoit une coupe. l'entrée de l'hyver, elle portoit un échaud ou un foyer poſé ſur ſon appui. Ces quatre figures donnèrent occaſion à a fable rapportée par Homère *, que Circé avoit quatre ſervantes, dont l'une étendoit les tapis de diverſes couleurs pour recevoir les convives; la ſeconde préparoit la table, & y ſervoit de grands panniers; la troiſième préſentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

LA THÉOGONIE.

* Odyſſ. v. 350.

LE CIEL POETIQUE.

XXXVI.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie se so[i] remplies peu-à-peu de colonies & de pr[a]tiques provenues d'Egypte ou de Phénici Mais le rituel dont on avoit oublié le se[i] en Egypte même, jusqu'à prendre Osir & Isis pour des dieux, se défigura enco[i] tout autrement parmi d'autres peuple[s] & lorsqu'une seule partie de la religic Egyptienne s'introduisoit quelque part elle s'obscurcissoit de plus en plus, fau de tenir aux autres pratiques qui servoie[i] à former un tout. Les trois Isis qui a[i] nonçoient les fêtes durant les mois d'ino[i] dation, devant être présentées à des hab tans qui sembloient devenir amphibies p[a] leur long séjour au bord de l'eau, étoie[i] quelquefois moitié femmes, & moit lézards, ou moitié femmes, & moit poissons. Une d'entr'elles avoit en mai un instrument arrondi par le haut, qu'o appelloit un sistre, & qui étoit le syn bole des hymnes, des danses, & de la jo qui éclatoit par-tout quand le Nil avo la crûe désirée. On chantoit alors & l'o dansoit, comme l'on fait encore aujou d'hui au Caire & dans toute l'Egypte e

Voyez Fig. 2. Planche XXI.

par

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que ſa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près ; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier & marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter quand ils s'y expoſoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maiſons eſt pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, & que chacun ſe ſauve ſur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il eſt donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉOGONIE.

Ne quittons point cette matière ſans obſerver que ce nombre de quatre nym-

(*a*) De שיר *shir*, *hymnus* ; & de רנן *ranan*, *canere*.

LE CIEL POETIQUE. phes pour les quatre saisons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque saison à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Egypte, leurs parures, leurs fonctions, & leurs noms sont des choses fort simples, liées entr'elles, & également d'accord avec la nature comme avec les monumens. Messieurs Bochart, Huèt, le Clerc & d'autres sçavans ont pensé sur ces différens sujèts d'une manière ingénieuse, quelquefois même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est sans liaison. Les faits ne parlent point pour eux; & quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin sans mettre en œuvre une clé nouvelle, ou sans forcer tout. Si nous n'en employons qu'une, & que la simple idée de signe suffise pour mettre du sens & des rapports entre des figures si disparates, n'est-ce pas parce que nous touchons à leur vraie origine, & à l'intention commune d'où elles sont provenues?

XXXVII.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egy

ptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les oracles.

LA THÉOGONIE.

Origine des oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux ; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & surtout Latone, selon le rapport d'Hérodote *, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'addressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle sçavoit tout. Mais nous traiterons ce sujèt à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus difficile de faire revenir

* *In Euterp. num.* 52.

 les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

Des Phantômes.

La même ſource d'où ſont venus les oracles a donné naiſſance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monſtrueuſes, & la crainte des maux qu'on les croyoit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la juſtice ; les eſprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puiſſances qu'ils redoutoient, que ſous des figures hériſſées de ſerpents, armées de griffes ou de cornes, ſouvent la gueule béante, & avec un aſpect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination & la raiſon des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Métamorphoſes.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoſes. L'Egypte en eſt évidemment la ſource. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion ; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poiſſon ; un enfant qui a un corps de ſerpent, & telles autres figures inventées pour les beſoins que nous avons expoſés, n'étant plus entendues ; on imagina autant de fables & de changemens

prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce, & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses. LA THÉOGONIE.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeller séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ailleurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes Lecteurs : & bien loin de les vouloir embarasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

XXXVIII.

La généalogie des Dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands myſtères où il n'y en avoit point, ayent défiguré l'hiſtoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus ſotte de toutes les nations; on ne peut leur refuſer la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit néceſſaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laiſſé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des ſignes publics, à la vûe deſquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maiſons ou des canaux, ſe commençoient ou ſe finiſſoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorſque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de ſerrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui ſignifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit auſſi *Acmon*, c'eſt-à-dire, *le chaudronier* (*a*).

* *Supr. art. de Vulcain.*

(*a*) De אגם *agam*, *étang*, vient אגמון *Agmon* & *Acmon*. Job 41 : 11. *L'étang de cuivre, la mer d'airain*, c'eſt à dire, les chaudières, les grands baſſins. On donnoit à Vulcain le nom de l'inſtrument dont il annonçoit la vente.

LA THÉOGONIE.

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure* : & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (*a*) ou Ourim, *le feu, les brandons* : & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure*. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*, אבשו פרדות *obsu phsrudot*, les blés se gâtent. *Joël* 1 : 17.

une infinité de villes & de villages où l'on est toûjours fidéle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile, & la multitude des lampes rendoient cette solemnité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière, & c'est apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'appercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, & pour ainsi dire à sec, en creusant dans

* *Herodot. in Euterp. n.* 50.

ſes lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement.

La Théogonie.

La ſeconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faiſoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moiſſons, étoit la déciſion des procès, ou l'aſſemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroiſſoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils ſortoient au printems, c'eſt-à-dire en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires des particuliers, afin que ceux-ci puſſent enſuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinthe, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaiſons; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* *Herodot. in Euterp. n. 48.*

L'écurement (*a*) des foſſés, & des canaux étoit annoncé dans l'aſſemblée de la néoménie par une Iſis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Hôrus qu'on appelloit Titan, c'eſt à-dire, *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'aſſemblée des prêtres pour juger les

(*a*) Ce terme que j'ai riſqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(*b*) טיט *tit*, *cœnum*, *lutum*.

peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin ; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa main annonçoit la fénaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*a*), c'est-à-dire, *le juste ;* celui de Crone (*b*), c'est-à-dire, *la gloire*, *la dignité*, *la majesté*, ou *la couronne*, le cercle des juges ; celui de Chiun ou Chéunna (*c*), qui signifie *l'assemblée des prêtres*, enfin celui de Soterin (*d*) ou Setrun, qui signifie *les juges*, ou *l'exécution des jugemens.* Quant à l'Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des foins que des blés, qui se faisoit en Mars, & en Avril,

(*a*) צדק *tsadic*, ou *sudec*, *justitia*, *justus.*

(*b*) קרן *keren*, *splendor.* C'est le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du visage de Moïse après son entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*c*) De כהן *cohen*, *sacerdos*, *politiæ administer*, vient כהנה *kéunnah*, I. Esdr. 2 : 62. & *kiun*, *sacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cœtus judicum.*

(*d*) שטר *soter*, *judex*, *soterim*, ou *sotrin*, *judices & principes*, Josue 1 : 10. quelquefois *executores*, *satellites.*

LA THÉOGONIE.

on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourice* (*a*), & aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à sier & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens; & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne

(*a*) רעה *rahab, pascere; rohéah, pascens, nutrix.*

pas compter exactement l'année sacrée; mais d'en avancer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans ; de sorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems se trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme ? Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillet, reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans

des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Rhoea fut leur mère : Tétis & Titan furent leurs ayeux : les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur*, ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le chaudronnier, & Vulcain, sont la même chose.

Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque païs se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écreviſſe & le capricorne, comme la balance ou la sphinx ; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

XXXIX.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre assez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx, pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont abaissées : ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (*b*).

(*a*) *Sanchoniaton dans Euseb. Præp. Evangel.*

(*b*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles, & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur ministère. Mais quoi ! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par-tout : & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*. C'étoient les *leçons qu'on donnoit* autrefois

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou le symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poëtes, & sur-tout Homere, l'appelle communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (*a*) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit communément de Saturne qu'il emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

LA THÉOGONIE.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec

Origine de l'âge d'or.

aux hommes. Elles ont pû servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis : mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur, & c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommées des leçons impuissantes, *vacua & egena elementa.*

(*a*) κρόνος ἀγκυλομήτης.

LE CIEL POETIQUE. une douceur & une intégrité parfaite: Si l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel ; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire en Mai. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coûtume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, où se tenoient autrefois les assises, & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, & est en effet, une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice

ſe rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette ſale ſe nomme encore le Mai : & les termes de magiſtrats & de majeſté, ſemblent empruntés du nom du mois où ſe tenoient en Europe ces aſſemblées reſpectables (*a*).

LA THÉOGONIE.

Les liens de Saturne.

C'eſt parce que Saturne étoit le ſymbole des prêtres qui ne ſortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la ſtatue de Saturne, & qu'on rompoit ſes liens aux approches de la fête *, Celle-ci ſe célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder ſuivant l'ancien uſage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

* *Apollodor. & Macrob. Saturnal. l. 8.*

On retrouve encore une marque ſenſible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre ſacerdotal, dans l'union du fiſc & des archives avec le temple de Saturne (*b*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le tréſor public, & les regiſtres des généalogies des familles dans la tour ſous la garde des prêtres.

(*a*) Ce mois a reçu ſon nom de la pleïade, anciennement appellée Maia qui ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil, diſtant de trente degrés, & paſſant ſous les gemeaux.

(*b*) *Feſtus, & Lil. Greg. Gerald. Syntagm. 4*

LE CIEL POETIQUE.

A présent que nous connoissons très probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eut fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eut été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'usage de la faulx conformément aux vûes jalouses & inquiétes de l'usurpateur.

Saturne pris pour Noé.

La même faulx donna lieu à un soupçon plus raisonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils se souvenoient que c'étoit aux soins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'usage du vin. Ils convertirent la faulx de Saturne, tantôt en une faucille pour enseigner à moissonner;

tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'Ecriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés : & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

LA THÉOGONIE.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les fables.

Des peuples de Syrie parmi leſquels Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres ſavans ont reconnu que la coûtume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accom-

Saturne pris pour Abraham.

Euſeb. Pr p. Evang. l. 4.

* *Περὶ Ἀβράαμ*, p. 294.

LE CIEL POETIQUE. modé aux dispositions ou à l'éducati[on] d'Abraham, lorsqu'en faisant allian[ce] avec lui il avoit bien voulu passer sensibl[e]ment entre les piéces des victimes div[i]sées pour se conformer humainement à [la] formule ordinaire des alliances; de mêm[e] lorsqu'il avoit mis à l'épreuve la foi d[e] cet excellent homme, il s'étoit conform[é] aux idées universelles & aux exemple[s] populaires, en lui demandant s'il éto[it] prêt à lui sacrifier son fils bien-aimé, com[me] les nations voisines sacrifioient leur[s] enfans les plus chers à leurs dieux Moloch & Saturne (*a*).

Voilà déja bien des applications étran[ges] auxquelles l'ignorance du sens de c[e] symbole, a donné lieu. Attendons-nou[s] à bien d'autres bizarreries. Par exemple pour faire entendre que l'assemblée de[s] juges & la moisson finissoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonce[s] jusqu'au commencement de l'année suivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un serpent qui se mord la queue* tantôt ils peignoient un vieillard qui semble mordre la tête de son fils (*b*): quel-

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand mystère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Isaac & le fils bien aimé qui survit à son sacrifice.

(*b*) Voyez *Saturne, dans l'Antiq. expliq.*

quefois ils disoient que Saturne, de veillard devenoit enfant*. Ce dernier trait ramène tout à une vérité simple & sensible : c'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier, disoient en les voyant, que Saturne se plaisoit à dévorer des enfans, & même ses propres fils. Le mot Habben qui signifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de son fils. C'est de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faisant tous sortir, non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

* *Martian. & Girald.*

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone ſous lequel il leur étoit connu, ſignifioit fort ſimplement la majeſté des aſſemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne ſachant ce que c'étoit que cette figure ni ſa deſtination, & trouvant un rapport de ſon, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*), qui parmi eux ſignifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le ſymbole en ce ſens. La vieilleſſe y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer en Syrie, ſembloient le caractériſer parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainſi voilà le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui ſe réuniſſent bon gré mal gré dans la perſonne de notre Saturne. Il eſt aiſé de ſentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête repoſée : mais qu'une figure fort ingénieuſe qui ſervoit à annoncer & à faire reſpecter la juſtice, n'étant plus entendue, quoique toûjours préſentée à certaines fêtes, fut priſe d'une façon par les uns,

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne, Χρονὸς, le tems.

l'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se rapprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison.

X L.

Origine des animaux sacrés, & de la Métempsycose.

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeller le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le Législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite fort simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture

sacrée, on disoit que le gouverneur * d la terre avoit quitté le bélier, pour entre dans le taureau, qu'il passeroit ensuit dans les chévreaux, dans l'écrevisse, dan le lion, & ainsi des autres signes du zodia que. Prenant historiquement cet homm pour leur pere, ils prirent historiquemen ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginè rent qu'on avoit donné tous ces différen noms aux étoiles sous lesquelles le solei passoit, pour conserver la mémoire d'au tant d'évènemens importans qui étoien arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc & passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il régne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

* Osiris, le soleil.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une génisse, ou avec un sistre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-là

là occaſion de dire qu'après ſa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une géniſſe, & d'autres animaux, Iſis avoit enfin pris ſa place dans la lune. Le peuple en fit ainſi la reine du ciel, la diſpenſatrice des mois, des ſaiſons, & des fêtes.

LA THÉOGONIE.

Commencement de la Métempſycoſe.

Cette opinion abſurde devint auſſi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occaſion. Ce paſſage des ames d'Oſiris & d'Iſis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les aſtres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une hiſtoire très-ſérieuſe. Elle devint le modéle de la créance commune ſur l'état des ames après la mort. Perſonne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne paſsât, au ſortir de ſon corps, dans celui d'un autre homme, ou d'une bête; de celle-ci dans une autre, puis dans une troiſième, & en continuant de la ſorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ſes fautes, & dégagée de ſes cupidités, elle paſſoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit aſſignée pour demeure.

Rien de ſi commode, ni de plus ingénieux que le langage aſtronomique,

LE CIEL POETIQUE.

qui caractérisoit tout d'un coup les sai sons, & les ouvrages qui y sont propres en faisant entrer le gouverneur de l terre * dans les douze maisons, nom mées le bélier, le taureau, le lion, l balance, &c. tous noms qui avoient u rapport juste à ce qui se passoit successi vement sur la terre dans le cours d l'année. Rien de si grossier ni de plu misérable que le sens historique que l peuple attacha par la suite à ce langage & telle est visiblement l'origine du dog me ridicule de la transmigration de ames, que Pythagore rapporta d'Egypt en Italie comme une rare découverte Ces fadaises relevées des termes pom peux de Péricyclose [a], de Palingénésie [b] & de métempsycose [c], firent fortune pa mi les philosophes. C'est encore la do ctrine des docteurs Indiens, & nou connoissons plus d'un savant qui ne pa lent qu'avec respect de la transmigration.

* Le Soleil.

[a] Tour, circuit.

[b] Renouvellement.

[c] Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

X L I.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effet naturel de cette opinion fu d'épargner le sang des animaux, quoiqu

Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous ſervir & pour nous nourir. Il eſt vrai qu'on trouva de bonnes raiſons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui eſt une nouriture abondante & parfaite. Il eſt encore vrai qu'il y eut une eſpéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire uſage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de ſecours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abſtenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuſe ceux dans leſquels on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Oſiris & Iſis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la géniſſe, le bouc, & le lion. L'ancien uſage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines ſaiſons l'animal qui donnoit ſon nom à la maiſon où le ſoleil entroit, diſpoſa les peuples de certains cantons à

LA THÉOGONIE.

honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, & dont la récolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du soleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote*, une vénération spéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regardoit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneurs ? Voilà tant de symboles qui deviennent successivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divi

* *In Euterp. num.* 47.

nités, nous pourrons bien assurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objèts d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année, avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objèt particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal respecté & sacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (*a*).

LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton de l'Egypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le pere des moissons de l'Egypte : & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(*a*) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr. 15.

Nil, ne laiſſent pas de fertiliſer les campagnes qu'ils traverſent (*a*).

XLII.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croiſſant, ſymboles ſi reſpectés parmi eux ; cette ſingularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Oſiris & d'Iſis, empreint ſur l'animal que leurs dieux chériſſoient. Une cervelle hypocondre s'aviſa de croire, & de perſuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une viſite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir ſervi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ſes mouvemens furent trouvé prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, ſon offrande à la main. On lui donna le beau

(*a*) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (*a*), le Dieu puissant. LA THÉOGONIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (*b*), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un successeur (*c*).

(*a*) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophéte Jeremie, ch. 46: 15. où il se mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסתפ אבירך *maddovav nistaph abireca, quare ablatus est Abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué ensuite par ὁ ἐκλεκτὸς σου. Διατὶ ἔφυγεν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτὸς σου. Qu'est devenu votre Apis, votre puissant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *sur, recedere*, סר אביר *sar abir. recessit Apis.* V. Judic. 16: 20.

(*c*) *Bos Apis in septo quodam alitur & .... pro deo habetur: Albus frontem & quasdam parvas corporis par-*

LE CIEL POETIQUE. Ainſi ſe perpétua cette étonnante dévotion. Un puiſſant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faiſoient une dynaſtie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, ſe croyoient aſſez bien avec le ſoleil dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ſes viſites ou à celles de ſon fils. Ils eurent donc bien-tôt leur bœuf ſacré auſſi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui eſt la même choſe que *Ménès le fort*, ou le même que * Ménophis : & en lui choiſiſſant un nom diſtingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-deſſus.*

Du moment que l'Egypte eut oublié le ſeul Etre qui ſoit adorable & le culte ſpirituel qu'il demande, pour honorer un

tes, cætera verò niger : quibus ſignis judicant qui ſit ad ſucceſſionem idoneus, alio defuncto. Ante id ſeptum, &c. Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèt dans ſa deſcription de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoiſſoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi ſucceſſeur, & avoient trouvé par-là un moyen de ſe rendre maîtres de la ſucceſſion à la couronne. Mais il s'agit viſiblement dans cet endroit non du ſucceſſeur du roi, mais du ſucceſſeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau ſe décidoit par ſes mouchetures.

vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroissoient fréquemment dans les figures hiérogly-phiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre sauvage, les poissons (*c*), le loup, tous noms de constellations différentes; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies; l'hippopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux, & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués : & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

LA THÉOGONIE.

Le culte du loup.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte

(*a*) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum.* Ps. 105 : 20.

(*b*) Voyez la Sphére des barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(*c*) *Hérodote in Euterpe & Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE.

pour exprimer l'année ou la ſucceſſion des douze ſignes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer ſpécialement le loup *, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, enſuite à la Lycie, au Lycée, & à pluſieurs lieux de la Gréce, ſur-tout en Arcadie. Chacun ſait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'eſt une remarque ordinaire chez les Naturaliſtes que les loups en paſſant une rivière ſe ſuivent ſur une ligne, le ſecond mordant la queue du premier, le troiſième la queue du ſecond, & ainſi des autres. Cette figure fût choiſie pour ſignifier l'année, parce qu'elle eſt compoſée de douze mois qui ſe ſuivent ſans interruption. Ce qui eſt ſi vrai que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui ſignifie *la marche des loups*.

* λυκὸς, *lycos*, *lupus*. *Voyez Fig. 1. Planc. XXIII*

XLIII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis diſconvenir, me pourrat-on dire, que la vûe de tous ces animaux ſymboliques dont on ne connoiſſoit plus la ſignification, & de plus la coûtume

perpétuelle de dire qu'Osiris ou Horus entroit dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque, n'ayent pû faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens ayent manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons?

LA THÉOGONIE.

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE. généralement interdits aux Hébreux, puiſque le fond du tabernacle & le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de pluſieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des eſprits céleſtes, ou des ſymboles de l'adoration & de l'obéiſſance dûes à l'Etre ſuprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont penſé certains ſavans, une imitation des divinités Egyptiennes ; puiſque Moïſe traite par-tout leurs animaux & leurs ſculptures de choſes abominables. Mais c'étoit un uſage innocent & judicieux de l'ancienne écriture ſymbolique : c'étoit enſeigner & parler par ſigne (*a*). Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre inviſible & préſentoient à l'eſprit le modéle de l'abaiſſement le plus profond, & de l'obéiſſance la plus agile. Le cas où la ſculpture étoit interdite aux Hébreux, eſt celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui ſervoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des miniſtres prêts à faire le ſacrifice, étoit-elle appuyée ſur la croupe de

(*a*) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

plusieurs taureaux de bronze? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale.

Le Bœuf étoit sans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Egypte, il essaya de détourner les Israëlites d'aller à Jerusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisine d'Héliopolis & de Memphis?

Que le bélier & le bouc, l'agneau, & le chévreau ayent été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Sei-

LE CIEL POETIQUE.

gneur, ſans ſortir d'Egypte, ſans aller comme faiſoient bien des peuples, ſolemniſer leurs fêtes ſur des montagnes, ou dans des déſerts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, dit-il au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod. 8.*

Mais cette preuve eſt encore plus ſenſible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'agneau paſchal, & tous les ſacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils ſont principalement deſtinés à ſervir à jamais d'inſtructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Moſaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport ſenſible & immédiat aux beſoins préſens du peuple Hébreu & aux circonſtances où il ſe trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les ſymboles qui y étoient propres, & ſur-tout l'animal qui avoit rapport au ſigne où entroit le ſoleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Ce qui ſe trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellenſis*, *pag.* 7. *Erat dies (Paſchatis) iſte quo ſol ingreſſus eſt primum ſignum arietis ; eratque dies ille ſolemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du soleil au premier signe qui est le bé- lier. Ils faisoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune voisine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joie : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-dessus de sa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du respect des peuples.

LA THÉOGONIE.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe, de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixiéme de la lune voisine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de se contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens : de persévérer jusqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en présence de la famille ; de manger ensemble les chairs de cet animal le soir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en séparer aucune partie pour être mise en réserve jusqu'au lendemain ;

LE CIEL POETIQUE.

& sur-tout d'en manger la tête aussi bien que le corps, pour faire en celà tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* *Herodote in Euterp. n. 46.*

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit *de faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir.*

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἕψουσι τὰ κρέα. *Athenai, lib. 14. c. 20.*

On conserva à Athènes l'usage Egyptien dans le culte de ces dieux visiblement Egyptiens : & les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

La défense de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les intestins, sans avoir cuit le tout, étoit fondée sur la coûtume extravagante par laquelle on croyoit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & sur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes, sans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuses, qui étoient une représentation des anciennes chasses.

Enfin la dernière cérémonie prescrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paschal, étoit de rougir de son sang le dessus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de

(*a*) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentos senes cum scelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter ostenso angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra discerpit, &c.*

Julius firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque, dans son livre de la cessation des Oracles, nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en piéces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. *ἐν αἷς ὠμοφαγίαι καὶ διασπασμοί.* Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *caprorum reclamantium viscera cruentatis oribus dissipatis.*

LE CIEL POETIQUE. feuillages & de figures conformes à l
ſolemnité du bélier. C'étoit donc e
tout point rompre publiquement & ſan
retour avec les pratiques Egyptienne.
C'étoit renoncer ſolemnellement à l'ido
lâtrie & au culte de toutes ces préten
dues puiſſances céleſtes, qui les avoien
pû ſéduire par l'éclat de leurs fêtes
C'étoit revenir au culte d'un ſeul Dieu
créateur, moteur, & conſervateur d
toutes choſes. Ainſi avec la preuve d
la profonde ſageſſe des loix de Moïſe
toûjours diamétralement oppoſées au
pratiques Egyptiennes, nous avons auſſ
la preuve de l'extravagance des Egyptien
qui avoient commencé, il y a beaucou
plus de trois mille ans, à prendre le
noms du zodiaque & les figures, ſoit d
leur écriture, ſoit de leur cérémonia
pour des objèts importans, & qui ca
choient de grands myſtères, ou pour de
monumens reſpectables de la vie, & d
l'apothéoſe de leurs grands hommes.

X L I V.

Python ou *Typhon*.

Le même fond d'amour propre qui
avoit fait trouver aux Egyptiens Cham,
ſon épouſe, & leurs prètendus enfans

Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coûtumes toutes contraires à celles des Egyptiens* (a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zéle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

LA THÉOGONIE.

Genes. 10.

(a) Οὐδὲ νομαίοισι τοῖσι αὐτέοισι χρεόμενοι. *Herodot. in Melpomen.*

LE CIEL POETIQUE.

celui de Phyt ou Phyton qui réveilloi toute leur haine ; & ayant entièremen perdu de vûe l'hiſtoire du ſoleil enlevé la terre par le déluge, ils publièrent, ſui vant leur ſyſtême groſſier, que l'ame d Phyton au ſortir de ſon corps étoit entré dans un hippopotame, puis dans celu d'un crocodile, d'un aſpic, ou de te autre animal nuiſible, & que c'étoit e mémoire de cette tranſmigration dans de animaux mal-faiſans comme lui, qu'on lu en donnoit la figure, ſi même il ne conti-nuoit à y réſider.

Origine de la fauſſe doctrine des deux principes.

De même qu'Oſiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte ; lorſque Phyton fut devenu le nom du ſymbole qui ſignifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un eſprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverſer & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout déſordre, & ſe déchargeoient ſur lui de tout le mal phyſique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas ſe reprocher à eux-mêmes. De-là eſt venue la doctrine des deux principes ennemis, également puiſſans, & toûjours aux priſes l'un avec l'autre, vaincus & victo-

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

dieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa des Egyptiens aux Perses sous le nom d'Orosmase & d'Arimane, est infiniment différente de la nôtre selon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de sa providence le ministère des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchûs.

La Théogonie.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la desolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevû & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure,

Métam. l. 1.

(*a*) פתן *peten.*

LE CIEL POETIQUE.

en plaçant la défaite de ce ſerpent imm
diatement après le déluge, & ils y ajo
tent tout de ſuite la fable des géans, qu
dans ſon origine, n'étoit, comme no
l'avons vû, qu'un tableau commémora
des météores ſinguliers qui commenc
rent après le déluge à troubler l'air,
à faire craindre de nouveau la perte
ſoleil. Rien de ſi vanté dans l'antiqui
que la victoire du ſoleil. Rien de pl
abhorré que Python, quand de monſt
en peinture, il fut devenu un être a
pliqué à nuire. Les Egyptiens craigna
de ſe ſouiller par la ſeule prononciati
de ce nom déteſtable, en renversèrent l
lettres, & les changèrent en celui de T
phon.

Nous avons vû que la croix, ſoit e
tière, ſoit racourcie, étoit la marque de
crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la m
ſure. Cette croix qui retenue par un cha
non, ou ſurmontée du cercle, ſymbole
la providence, & arrêtée dans la ma
d'Oſiris, ou dans les pattes de l'épervie
ou dans la main d'Horus, ſignifioit d'u
façon fort ſimple le débordement du N
réglé par le ſoleil, fortifié par le vent,
aſſujetti à des régles certaines, ou ma
triſé par la dextérité du labourage, pr
un tout autre tour dans leur eſprit. Cet

croix qui dans leur écriture vulgaire, comme aussi dans l'ancienne hébraïque, dans la grecque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour signifier Typhon enchaîné ou désarmé.

LA THÉOGONIE.

Que la croix ou le T suspendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même chose, pour la délivrance du mal, on peut s'en assurer en consultant leurs pratiques. Elles sont le plus sûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient sur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut signifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils souhaitent la santé ou la vie, sinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir par ces pratiques superstitieuses ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abrégé du nom de

 leur ennemi, & que la main ou l'attach qui le bridoit leur paroiſſoit être la mar que d'une puiſſance ſecourable & atten tive à détourner le mal. L'on voit par-l l'uſage étrangement déplacé qu'ils fai ſoient de ces figures, qui dans leur pre mière inſtitution, avoient rapport au Nil au labourage, & à des choſes totalemen éloignées de l'explication des tems qu ont ſuivi. Voila très-vraiſemblablemen une première clé avec laquelle on pour roit eſſayer d'expliquer quelque parti de la ſignification que les Egyptiens de tems poſtérieurs attachèrent à leur écri ture ſacrée. Mais il eſt ſenſible que tou y avoit rapport aux fauſſes idées qu'il avoient priſes de ces anciennes figures & il y a trop peu à gagner dans de pareil les recherches pour y employer le moindr travail.

Origine des Amulettes.

Cette coûtume de donner un frein au puiſſances de l'ennemi, & de ſuſpendr un Typhon captif au cou des enfans, de malades, & des morts, parut ſi ſalutair & ſi importante, qu'elle fut adopté par d'autres nations. Les enfans & le malades portoient communément une bulle où étoit le T qu'on regardoi comme un puiſſant préſervatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'or gravoi

gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le ſens & l'intention, on ſubſtitua d'autres caractères. Souvent on y mit un ſerpent, un Harpocrate, ou l'objèt des dévotions courantes; quelquefois même des figures ridicules ou de la dernière indécence. Mais le nom d'*Amulette** qu'on donnoit à cette bulle, & qui ſignifie *l'éloignement du mal*, repréſente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique eſt venue.

LA THÉOGONIE.

* *Amolimentum malorum.*

X L V.

Le ſecrèt des myſtères Egyptiens.

Quand on ſe veut inſtruire de ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curioſité par ſon appareil myſtérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Herodote, Diodore de Sicile, le traité d'Iſis & d'Oſiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres ſavans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment converſé avec des prêtres d'Iſis, les plus myſtérieuſes gens de l'univers. On s'imagine que c'eſt dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures ſymboliques, ou

LE CIEL POETIQUE.

qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On regrette une lecture longue, très-ennuyeuse, & qui n'est rachettée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il est vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'astronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, & de gouvernement. L'Ecriture même fait l'éloge de leur sagesse à cet égard. Quant à cette profonde connoissance qu'ils s'attribuoient de la religion, de la nature, & de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques vestiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement: & le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs *, d'être toûjours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture

* Plato in Tim.

pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs, comme le peuple, avoient l'esprit plein de puerilités, & se trompoient d'autant plus misérablement, qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose. LA THÉOGONIE.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que

ces myſtères tant vantés, & pénétrons, s'il ſe peut, dans ces ſecrèts, malgré les voiles & les défenſes qui les rendent inacceſſibles.

Il n'y avoit rien de moins myſtérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jétro en Arabie ; que celle de Melchiſédec en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Paleſtine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ſes enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion conſiſtoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la juſtice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir & bien loin que les figures qui étoien expoſées aux yeux du peuple cachaſſen quelques myſtères, on ne les lui préſen toit en public que pour lui faire entendr & lui inculquer, par une eſpéce de pré dication perpétuelle, ſes dèvoirs enver Dieu, les avantages de la paix & de l douceur envers ſes freres, la récompenſ de la juſtice après la mort, & l'ordre ſo des fêtes, ſoit des ouvrages dont il fa loit que chacun fût inſtruit. Les circon ſtances que j'ai raſſemblées pour le fai voir, & que nous trouvons dans les car

ctères les plus distingués de l'écriture Egyptienne, sont si nombreuses, si simples, & tellement liées, que le hazard ne sçauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra nécessairement en un amas d'idées monstrueuses, & de mystères absurdes, quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu-à-peu à cet égard la religion du secrèt, & des sermens.

LA THÉOGONIE.

Dès qu'une fois le peuple grossier, prenant les figures symboliques qu'il voyoit dans le lieu de ses assemblées de religion, pour des personnages & pour des objèts réels, se fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancêtres, morts à la vérité, mais transportés dans des astres (*a*), & toûjours occupés des besoins de l'Egypte; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un

(*a*) *Λέγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα.* Ils disent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

grand mérite de les conſerver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient ſans doute en œuvre ſelon le ſens hiſtorique qu'ils y avoient imaginé. Ainſi leurs monumens doivent être indéchifrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage deſœuvré qu'ils avoient grand ſoin de peindre ſur les morts, parce qu'Horus y paroiſſoit dans un état de mort (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obéliſque de Rameſsès, conſervée en partie dans l'hiſtoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puiſſant des dieux ; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaiſante & affectionnée à Rameſsès ; qu'ainſi le premier ſens des figures hiéroglyphiques étant oublié, avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'abſurdités. On continua de mettre en œuvre les ſculptures ſacrées : mais ce fut ſuivant le ſens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philoſophie pitoyable, dont on

(*a*) Voyez *l'Antiquité Expliq. ſupplément, tom. 2, ſuite de la* 37. *Planche.*

trouve des échantillons dans l'interpré- tation des ſculptures ſacrées de l'Egypte que nous a laiſſée un grammairien nommé Horapollo, qui enſeignoit à Alexandrie & à Conſtantinople ſur la fin du quatrième ſiécle. Cette écriture qui étoit fort ſenſée quand elle enſeignoit au peuple des choſes très-ſimples & d'un uſage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de paſſer pour ſavant, en cachant ſous des enveloppes myſtérieuſes une multitude de niaiſeries, ou de choſes extrémement communes.

LA THÉOGONIE.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le ſens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un uſage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le ſerpent, le canope, & l'épervier. Auſſi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième ſiécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un ſerpent qui les entoure (*a*) ; qu'ils repréſentoient le dé-

(*a*) (Ὄφιν) χρυσοῦν ποιοῦντες θεοῖς περιτιθέασιν. *Serpentem aureum Diis ſuis circumponunt.* Horapoll. 1.

LE CIEL POETIQUE. bordement du Nil par trois cruches, & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (*a*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne, qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(*a*) Ἱέραξ διαπεπταμένος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flateuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource.

LA THÉOGONIE.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer, comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte ayent pû ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse à leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis ? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres à la persuasion d'être

LE CIEL POETIQUE. ſous la garde de leurs ancêtres tranſportés dans les aſtres, & devenus les modérateurs du ſoleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans ſon fanatiſme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis. La vérité s'altéra donc, & s'obſcurcit parmi les prêtres mêmes. Ils ſe familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & enſuite ils en devinrent eux-mêmes les défenſeurs les plus zélés. Le tout alla par dégré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainſi tout enſemble & les hiſtoires populaires, & les explications qui les anéantiſſoient : ils prirent ſeulement la précaution d'exiger le ſilence de ceux qu'ils vouloient inſtruire plus ſolidement.

L'inſtruction prit de cette ſorte un air myſtérieux & important, ſans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit ſeulement un état plus parfait, & des connoiſſances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves

& des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injustice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de se l'approprier par exclusion. LA THÉOGONIE.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblissemens. Tout dégénéra en effèt de plus en plus. L'épreuve des disciples, & le serment d'un secrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soûtient sans peine dans toutes les religions, & il s'embellit souvent plûtôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais sur-tout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples & trop unies, que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

LE CIEL POETIQUE.

Ainſi le danger & la crainte ont d'abord donné naiſſance au ſecrèt des inſtructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de myſtères dans leſquels l'on ne pouvoit être admis ſans avoir donné des marques d'un profond reſpect pour les objèts de la religion ; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables ; & d'une taciturnité à toute épreuve. Auſſi ceux qui étoient initiés ſe croyoient-ils d'un ordre ſupérieur au reſte des humains, & leur ſort paroiſſoit digne d'envie. Les prêtres ſûrs de la diſcrétion de leurs diſciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la groſſièreté du ſens que le peuple attachoit à ces ſymboles. Mais leur lâche connivence laiſſa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés ſe réduiſit à un pur cérémonial : & le foible reſte de vérités qui ſubſiſtoit encore parmi tant d'hiſtoires fabuleuſes, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & ſans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes ſur les ſuperſtitions populaires : & quoiqu'ils n'euſſent plus à craindre d'offenſer le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies,

ils conſervèrent par coûtume & par intérêt les cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres, & de leur ſavoir. LA THÉOGONIE.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir? Le faux zéle qui eſt naturellement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit-là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur ſilence par ces myſtères ténébreux que

LE CIEL POETIQUE.

la ſuperſtition & le libertinage introduiſoient de tems en tems, & où l'on avoit beſoin du ſecrèt uſité dans les aſſemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des ſuperſtitions cruelles. Ces abus du ſilence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magiſtrat les ſupprimoit avec ſoin dès qu'il en étoit informé *. Mais remontons aux myſtères les plus anciens & les plus reſpectés, aux myſtères qui ont été jugés innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux diſciplinées.

* *V. Tite-Live l. 39.*

Choiſiſſons les myſtères d'Eleuſis (*a*). Ce ſont les plus célébres & les mieux conſervés de tous, parce qu'ils étoient ſous la direction des premiers magiſtrats d'Athènes. Ils ſont auſſi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a prouvé, par une exacte reſſemblance, que ces myſtères étoient venus de la baſſe

(*a*) Ville voiſine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Gréques y envoyoient des proceſſions & les prémices de leurs moiſſons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'Eleuſis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premières inſtructions qui rendent les hommes ſociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσαι τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκασον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Iſocrat. de Athenienſibus in Panegyrico.*

Egypte; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Iſis; qu'ils venoient de la plus haute antiquité; & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'eſt-à-dire, dans un ſiécle voiſin de la naiſſance de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

Les Romains les plus diſtingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obſcurité, ſouvent qu'abſurdité dans les idées & les diſputes des philoſophes ſur la nature des dieux, ne manquoient guères de ſe faire initier aux myſtères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des myſtères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les ſcandaliſoient. Mais ils étoient fort ſurpris au ſortir de ces myſtères de n'avoir rien appris ſur la nature des dieux, & de voir le ſens des figures qu'on leur préſentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la juſtice qui nous donne droit d'eſpérer une meilleure vie. On ne diſoit pas aux initiés: Vos dieux ne ſont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de ma-

(a) ἐπόψις ou αὐτοψία.

LE CIEL POETIQUE.

nière qu'ils devenoient des leçons de conduite, ou des marques de certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate & Epictéte se sont expliqués là-dessus assez clairement. « Ceux qui ont » part aux mystères, dit le premier (*a*), » s'assurent de douces espérances pour le » moment de leur mort, & pour toute la » durée de l'éternité. Tous ces mystères, » ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par » les anciens pour régler la vie des hommes, » & pour en éloigner les désordres. »

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez puissant pour faire supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes ou impies, & assez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, & tâchons de sçavoir ce qu'il a vû. Il mesurera sa réponse : mais s'il veut seulement parler à demi mot, il nous fera aisément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point*, dit-il, *dans le détail des cérémonies d'E-*

(*a*) *In Panegyrico*, Τελετῆς οἱ μετεχόντες περὶ τὲ τῆ τὲ βίε τελόυτῆς καὶ τὲ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίες τὰς ἐλπίδας ἔχεσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδέια ἐπανορθώσει τὲ βίε κατεσάθη πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

leusis, qui sont si saintes & si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, & les mystères qu'on célèbre à Lemnos au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués & ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choses mêmes, ou des vérités dont nous avons besoin (a).

LA THÉOGONIE.

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait assez entendre que quand ces usages ont été établis on ne connoissoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là sur quoi étoit fondée la précaution du secrèt. Anciennement tout se passoit en public*. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus sûrs pour se bien gouverner. Mais par la suite on crut devoir tenir l'instruction secrète, & ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion éprouvée le vrai sens des figures symboliques, parce que ce sens étoit fort simple, & que ces figures n'étoient que des signes.

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam (religionem) præterea Samothraciam, eaque (mysteria) quæ Lemni coluntur sylvestribus sepibus densa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoscitur quàm deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. sub finem.

LE CIEL POETIQUE. Au lieu que le peuple dans son ignorance crasse croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que son imagination divinisoit, en les logeant dans différens astres.

Mais pressons Cicéron de s'expliquer un peu plus. Ce qu'il vient de rapporter des mystères, il le mèt dans la bouche de l'Epicurien Cotta qui s'en sert finement pour suprimer les dieux. Mais Cicéron, s'il s'en expliquoit lui-même, s'en serviroit-il pour suprimer la persuasion de la divinité & l'espérance d'une vie plus heureuse ? S'il veut seulement ajoûter deux mots aussi significatifs que les précédens, je ne désespère pas qu'il n'achéve de confirmer la raison, ou le motif, que je vous ai donné du secrèt des mystères, & de justifier ce que je vous ai dit du sens de l'écriture, & des cérémonies symboliques. *Par le secours de ces mystères*, nous dit-il ailleurs, *nous avons connu les moyens de subsister* (en réglant notre travail); *& les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-seulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir* (a), récompense infaillible de leur vertu.

(a) *Illis mysteriis .... principia vitæ cognovimus, neque solùm cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

Ce paſſage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions ſavoir, & nous léve non-ſeulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des myſtères. Tout eſt enfin expoſé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux ci ſont venus plus tard : & elles ne ſont myſtères que parce qu'il faut trouver des perſonnes ſûres à qui l'on puiſſe dire ce que tout cela ſignifioit anciennement. On les cachoit aux autres ſous un ſecrèt inviolable, parce que les figures que le peuple avoit diviniſées, ſignifioient dans ces myſtères toute autre choſe que des dieux ; confeſſion qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites.

L'objèt de cette inſtruction ſi ancienne rouloit ſur trois points, qui étoient : 1°. d'apprendre aux hommes, diſperſés & traverſés par mille obſtacles, la façon de ſe nourir & de ſe vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience ; en ſecond lieu, de ſe traiter mutuellement avec douceur ; & troiſièmement, enfin de vivre avec une équité qui leur aſſureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron ſont claires. Mais comme il s'eſt expliqué en peu de mots

LE CIEL POETIQUE. achevons d'en faire ſentir toute l'étendue & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens ſymboles, en ajoûtant ici la traduction littérale de la plûpart des termes qui étoient en uſage dans ces myſtères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le ſens, parce que tous ces mots ſont Phéniciens. Le nom même de *myſtère* (*a*), étant encore de cette langue dans laquelle il ſignifie *voile* ou *enveloppe*, nous ſommes autoriſés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le ſens des autres termes uſités dans les myſtères. Mais s'il ſe trouve que les termes employés dans les fêtes Eleuſiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le ſens que j'ai donné aux piéces les plus uſitées dans les cérémonies & dans l'écriture ſymbolique ; il en réſultera ſenſiblement que les figures originairement établies pour inſtruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous ſommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du Ciel Poëtique.

(*a*) מסתר *miſtar*, & מסתור *miſtor*, *velamen*, *abſconſio*, *latibulum*. Pſalm. 10 : 9. Hebr. & Iſai. 4 : 6. מסתרים *miſtarim*, idem. Iſai. 45 : 3.

LA THÉOGONIE.

Origine de Cérès.

La Cérès de Sicile & d'Eleusis n'est autre chose que l'Isis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichissoient en transportant les blés de la basse Egypte, dans les lieux où la disette de provisions les attiroit, & généralement sur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établissemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant soit peu différent dans leurs mains. La mere des moissons y pleuroit sa fille, au lieu de pleurer son mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triste changement introduit sur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à se régler.

Si nous écoutons les histoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès désolée de la perte de sa chère fille Péréphatta ou Perséphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proserpine), courut de tous côtés pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha sans relâche la nuit comme le

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece*, *tom.* I.

jour. Après bien des peines & bien de courses, elle trouva proche d'Eleusi quelques personnes qui essayèrent de l consoler dans son accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchissemens : elle essay de faire rire la déesse, & y réussit. Célée roi d'Eleusis, & son fils *Triptolème*, l reçurent bien, & en reconnoissance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoissoient pas. Elle leur apprit à substituer aux glands & aux pavots dont ils faisoient usage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à semer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (*a*) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres instrumens rustiques propres à nettoyer & à conserver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Eumolpe & quelques autres habitans d'Eleusis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé ses déplaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de

(*a*) *Virgea praetereà Celei vilisque supellex.* Georg. l. 1.
(*b*) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de passer tous les ans six mois seulement à la compagnie de sa mere, & six mois sous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès institua les fêtes nommées Thesmophories, dont les parties principales se peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *processions*, & l'*autopsie*, ou la vûe de la vérité.

LA THÉOGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meursius *, avoient pour objèt la frugalité, la chasteté, & l'innocence nécessaires aux adorateurs. Les processions consistoient dans le transport des corbeilles sacrées où l'on enfermoit un enfant & un serpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres symboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopsie étoit comme le dernier acte de cette représentation. Après une nuit affreuse, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triste, la sérénité qui succédoit enfin, laissoit paroître quatre personnages magnifiquement vétus, & dont les habits étoient tous mystérieux.

* *Græcia feriata.*

(*a*) *Potter's Antiquity, tom. 2. pag. 327. & S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL POETIQUE. Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit ſpécialement l'*Hierophante*, ou *celui qui révele les choſes ſaintes*, étoit habillé de manière à repréſenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le ſecond étoit le *porte-flambeau*, & avoit rapport au ſoleil. Le troiſième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui ſe tenoit proche d'un autel, repréſentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le ſacré meſſager*, avoit rapport à Mercure (*a*). Ramenons & l'hiſtoire & les cérémonies à la vérité.

Le voyage de Cérès eſt un tiſſu d'hiſtoriettes inventées pour donner quelque ſens aux termes & aux figures qu'on conſervoit dans les fêtes ſans y rien comprendre ; mais qui dans leur première inſtitution tendoient à repréſenter le bouleverſement des dehors de la terre cauſé par le déluge, les changemens de l'air & des ſaiſons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverſes que le labourage avoit eu à ſurmonter. L'Iſis qui paroiſſoit dans cette fête commémo-

(*a*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλεύσινα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ ἐνσκευάζεται· δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου· καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ εἰς τὴν σελήνης· ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ἑρμοῦ. *Euſeb. præparat. Evang. l.* 3.

rative

rative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine*, *fracture*, *bouleversement* (*a*). Cette mere désolée pleure la perte de sa chere fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes eaux. Ce sens n'est pas équivoque. Perephatta signifie *l'abondance perdüe* (*b*), & Perséphone ou Proserpine signifie *le blé caché*, *le blé égaré* (*c*).

LA THÉOGONIE.

Les hommes furent long-tems dans la peine, désolés par les pluies & par le froid, contraints d'amasser des tiges de

Les torches de Cérès.

(*a*) קרץ *cerets*, *confractio*, *excidium*, bouleversement. *Jerem.* 46 : 20.

(*b*) De פרי *peri*, fruit, & de פתת *patat*, périr, manquer, vient פרפתה *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(*c*) De *peri*, fruit, blé ; & de כפן *saphan*, cacher, vient פרספנה *persephoneh*, le blé égaré.

LE CIEL POETIQUE.

férules, ou d'autres matières séches ou résineuses pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues jusqu'alors. De-là les torches inséparables des signes commémoratifs de ce triste état du genre humain.

Les pavots de Cérès.

Pour vivre, on fit d'abord usage de graines ou d'huile de sésame : on employa les glands, les grenades, les autres fruits, & les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les brossailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques semences. Le pavot par sa promptitude à venir, & par la multitude de ses graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes se voyent souvent dans la main de Cérès. Une première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance & la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (*a*). On inventa la charrue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le sens

(*a*) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier ou pour en doubler le sens. *Saint*, *saint* signifie Très-saint. *Des puits & des puits* signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'est avoir un cœur double. *Bo*, veut dire le produit des semailles ; *Bobo*, un produit double, une ample recolte.

de Triptolème (*a*), qui eſt un Horus tenant en main le fer ou le manche d'une charrue. Par le ſecours du bois & de l'oſier qui ſe prêtent facilement à tout, on multiplia *les inſtrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conſerver ſa recolte. C'eſt le ſens de *Célée* (*b*), ſens qui ſe trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphoſant en homme, & en le faiſant préſider à la fabrique des *inſtrumens ruſtiques. On accoûtuma la multitude* à ſuivre une méthode uniforme : c'eſt ce que ſignifie *Eumolpe* (*c*).

LA THÉOGONIE.

Alternative des ſix mois.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec ſuccès. Perſéphone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouiſſoit de la compagnie de ſa fille que durant ſix mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être ſurpris que cette hiſtoire ou cette emblême ait été

(*a*) De טרף *tarap*, rompre, & de תלם *telem*, ſillon, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des ſillons.

(*b*) כלי *celi*, vaiſſeau, outil.

Virgea præterea Celei viliſque ſupellex. Georg. l. 1.

(*c*) De עם *Wam*, le peuple, & de אלף *alap*, apprendre, *olep*, apprenant, עמאלף *eumolep*, le peuple inſtruit & mis en régle.

imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette hiſtoire ſe peignoit par autant de ſymboles qui avoient chacun leur nom ſpécial. L'un étoit Iſis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on repréſentoit devant Cérès la robe pleine de proviſions, & eſſayant de la conſoler. Un troiſième étoit Triptolème ou la charrue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture ſe nommoit Célée. C'étoit Horus qui réuniſſoit les inſtrumens ruſtiques perfectionnés par l'uſage. Cet Horus ſe nommoit auſſi Eumolpe, qui eſt la même choſe que Ménès : c'eſt-à-dire, *la régle du peuple.* Au lieu de s'en tenir à cette ſimplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles ſur chacun de ces termes, & en firent autant de perſonnages qui avoient vécu & régné à Eleuſis ou dans le voiſinage.

Les préparatifs des myſtères.

La fête où l'on conſervoit les ſignes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle paſſa avec tout ſon appareil en Gréce. Mais comme les traits de la peinture allégorique don-

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de personnages & d'avantures distinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture ; de même les bonnes pratiques usitées dans la fête donnèrent occasion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les vestiges du premier esprit qui animoit les assemblées de religion.

LA THÉOGONIE.

Vestiges de l'ancienne religion dans les austérités excessives de l'idolâtrie.

Noë & les premiers patriarches recommandoient dans l'assemblée des peuples le désintéressement, l'amour du travail, la frugalité, la chasteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaisirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des sacrifices, que des sentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations se conservèrent dans les grandes fêtes, & sont parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de religion qui les avoit inspirées, se perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques sans ame. Ensuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le sont encore parmi nous, ou des

LE CIEL POETIQUE. effèts de la piété, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de ſources de mérite : on y mit ſa confiance : on y rafina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un païs à l'autre. On crut être dévot à meſure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être ſûr de ſon fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquittés, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par-là d'avoir la moiſſon ou la vendange déſirée. Ces idées perverſes qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la juſtice & à l'eſprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuſe des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtreſſes de Vénus la céleſte : à l'uſage continuel de la ciguë, & aux refroidiſſemens meurtriers des prêtres de Cérès (*a*) ; aux macérations ſanguinaires des prêtres de Baal & de la déeſſe de Syrie ; à la mendicité pareſſeuſe des prêtres de Cybéle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, ſuperſtitieuſes, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui

(a) *Hierophantas .... uſque hodie cicutæ ſorbitione .... viros eſſe deſinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. I.

n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne rendoient ni l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions ; c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squélette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoîtra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidéle aux exercices que la piété a établis : & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de cha-

LA THÉOGONIE.

ſteté, & d'eſpérance pour l'autre vie; de la part des Patriarches qui adoroient en eſprit & en vérité. On apperçoit donc le même eſprit dans les leçons de Noë, & dans celles de Jeſus-Chriſt. L'unité de cet eſprit retrouve encore des témoignages juſques dans les auſtérités inſenſées des fêtes payennes. On ſent qu'elles ne ſont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la juſtice & de la ſainteté, que Noë enſeigna à ſes enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue deſcription de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui rempliſſoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui eſt ſur-tout d'arriver à l'origine de ces établiſſemens. Il en ſera ici de même de la longue proceſſion qui ſe faiſoit d'Athènes à Eleuſis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial ſur les petites avantures qui compoſoient l'admirable hiſtoire du paſſage de Cérès dans leur païs. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre & les

corbeilles où l'on portoit les ſymboles de l'ancien labourage, de ſes traverſes, & de ſes progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès à Eleuſis, eſt la même choſe que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Iſis. J'en ai donné le détail d'après ſaint Clément d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le ſens dans le concours ſingulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la ſociété. Paſſons donc à l'explication de l'autopſie, ou de la manifeſtation de la vérité qui étoit tout le but des myſtères.

LA THÉOGONIE.

L'Autopſie.

Nous ne ſavons pas ce que diſoient, après la diſſipation des ténébres & des tonnères ſimulés, les quatre perſonnages qui révéloient les choſes ſaintes aux aſſiſtans. Mais nous n'en avons aucun beſoin. En réuniſſant ce que Cicéron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre perſonnages, tout devient fort intelligible.

Le Démiurgue.

Le Démiurgue, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit ſi magnifique, ſi myſtérieux, & ſi vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préſide à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligen-

ce, l'eſprit, la ſource de l'être & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le porte-lumière.

Celui qui venoit enſuite étoit auſſi très brillant : mais il n'étoit qu'en ſecond. Il rendoit hommage au premier, & ſe nommoit le *porte-lumière* (*a*). C'eſt la même choſe que l'Oſiris Egyptien : c'eſt le ſoleil.

L'Aſſiſtant de l'Autel.

Le troiſième perſonnage qu'on nommoit l'*aſſiſtant de l'autel*, l'*adorateur* (*b*), paſſoit chez les Grecs pour repréſenter la lune, parce qu'il portoit un croiſſant ſur ſa tête. Mais on voit par-là que ce perſonnage étoit Iſis. Or nous ſavons qu'Iſis avec ſon croiſſant, ſignifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établiſſement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'eſt pour cela même que ce troiſième perſonnage ſe tenoit auprès d'un autel, & ſe nommoit l'*adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *meſſager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis

(*a*) Le *Daduque*, de δαὶς, flambeau, & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'aſſiſtant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, *de* ἱερὸς, ſacré ; & de κήρυξ, interpréte.

avec ſa tête de chien, & ſa meſure du Nil accompagnée de deux ſerpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver, & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la première intention de la cérémonie des fêtes rurales, ſe réduiſoit originairement à faire entendre au peuple aſſemblé quatre choſes qu'on n'oſa plus lui dire, quand il eut converti les ſymboles en autant de dieux.

LA THÉOGONIE.

1°. On l'avertiſſoit de glorifier de toutes choſes l'Etre ſuprême, l'unique intelligence, qui mène à ſon gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du ſoleil, & la circonſtance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'obſerver les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonſtances qui intéreſſoient le labourage ſelon la nature du païs. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la ſimplicité de ſon inſtitution. Cicéron en a très-bien compris le ſens & l'intention qui étoit

LE CIEL POETIQUE.

d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Thesmophories* (*a*); en Phénicie, & chez les anciens Latins, on les nommoit les *Palilies* (*b*); c'est-à-dire, chez les uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance; que tous y joignoient l'offrande du pain

(*a*) *θεσμοφορία*, *legislatio.*

(*b*) פליליא *pelilia*, l'ordre public. *Isai.* 28 : 7. פלילי *pelili*, *reipublicæ moderator.* Job. 31 : 28.

& du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie ; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été béni par la prière ; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui intéressoit le labourage & l'ordre public ; que tous traitoient honorablement les morts ; qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des bons & des méchans ; & qu'enfin ils attendoient une autre vie.

LA THÉOGONIE.

Ces objèts de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nullepart, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes absurdes.

Le culte spirituel & l'adoration en esprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence & la grossièreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, & des fêtes, ou les hommes & les animaux symboliques, en autant de dieux

LE CIEL POETIQUE.

dont ſon imagination peupla le ciel. Une nouvelle mépriſe fit prendre ces prétendus hommes ou femmes céleſtes pour des perſonnes autrefois diſtinguées ſur la terre, & tranſportées dans les aſtres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduiſit la vénération des animaux réels ; la perſuaſion de la métempſycoſe, & une vie toute pleine de pratiques ſuperſtitieuſes.

Les magnifiques cérémonies par leſquelles les Egyptiens retraçoient ſans ceſſe aux yeux des aſſiſtans la créance des premiers hommes ſur le jugement de Dieu, & ſur l'eſpérance qui doit tranquilliſer les gens de bien aux approches de la mort, furent priſes pour la peinture du lieu où les ames ſont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout auſſi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition ineffaçable & attachée à des pratiques conſtantes, put conſerver de la doctrine ancienne, ſe trouva ſi peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres ſe crurent obligés d'uſer de beaucoup de circonſpection, & de recourir non-ſeulement à l'épreuve de leurs diſciples, mais encore au ſerment du ſecrèt. La raiſon des prêtres ſe dérouta elle-même dans ce laby-

rinthe de ſignes obſcurs & de pratiques myſtérieuſes. Vinrent enſuite les ſyſtêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une phyſique ſuivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philoſophie. Un autre chercha une ſuite de morale & de maximes inſtructives ſous l'écorce des fables les plus ſcandaleuſes. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphyſique : & l'on eſt encore moins bleſſé de la ſimplicité groſſière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du ſublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades ; qui trouve dans une figure d'Iſis préſentée au milieu d'une aſſemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, & le monde ſenſible ; ou qui cherche le tableau de la nature univerſelle dans les piés d'un bouc ; ou qui découvre l'efficacité des impreſſions de ſes génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

LA THÉOGONIE.

C'eſt ainſi que les ſavans, par l'habitude où ils ſont de creuſer & de chercher des explications ſingulières, ont embaraſſé une matière qui étoit fort ſimple.

La religion des Egyptiens & tout le paganiſme des Syriens & des Européens qui en eſt provenu, ne ſont que la religion des Patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il ſuffit de jetter l'œil ſur cet aboyeur qui a ſur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour ſentir que cette figure étoit un avis de ſonger à la retraite. Au ſeul aſpect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit, comme pluſieurs anciens l'ont vû avant moi, que cet aſſortiment a rapport au paſſage du ſoleil ſous les ſignes du lion & de la vierge. On juge ſans peine de la deſtination des autres figures par celles-là. Toutes ſervoient évidemment de marques & de caractères. Comment donc ſont-elles devenues des dieux, ſi ce n'eſt parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objèts réels, en autant de puiſſances conformes à ſes inclinations : ce qui a produit un culte inſenſé, & un prodigieux amas de fables, puis des ſyſtêmes philoſophiques auſſi riſibles que les fables. A l'exception de quelques aſſemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens uſages, quelques veſtiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embelliſſe-

mens & des interprétations. Les dieux ſe multiplièrent dans la bouche du peuple comme les ſymboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même ſymbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diverſité de la prononciation, ſouvent la diverſité des habits que la figure portoit, ſouvent le ſimple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Iſis prit de différentes formes ſous leſquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne ſont tous que le même Oſiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Eſculape, & Janus, ne ſont que la canicule déguiſée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionyſus, Bacchus, Oſiris le jeune, Protée, Hercule, ne ſont qu'Horus diverſifié. Souvent on confondit deux ſymboles. La lyre, dont Mercure paſſe pour être l'inventeur, ſe trouve auſſi dans les mains d'Apollon, & l'on mèt encore auprès de celui-ci le ſerpent qui eſt inſéparable d'Eſculape; parce que les ſymboles de la canicule & du labourage avoient un rapport eſſentiel à la célébrité

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

des fêtes, & à la subsistance de la sociét Souvent au contraire un même symbol donna naissance à plusieurs divinités nou velles, en changeant de nom & d'attri but, ou en passant d'une province dan une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'E pidaure a un emploi fort différent d Marcol des Chananéens ; quoiqu'ils n fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avi de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens l salut & les richesses.

Par cette multiplicité de protecteurs il y avoit à choisir & de quoi contente tous les goûts. Chaque canton eut se dieux tutélaires, dont on faisoit l'histo re, & dont on montroit les monumens C'étoient des dieux du païs, des dieu amis, & sur lesquels on pouvoit compte Il étoit bien naturel de leur donner l place d'honneur. Mais cette prédilectio n'alloit pas jusqu'à fermer la porte au dieux étrangers. On ne vouloit se broui ler avec aucune de ces puissances. On le admettoit à la compagnie les uns de autres : & souvent des dieux éclos o sortis d'un même symbole se trouvoien ensemble avec un équipage & des fon ctions qui les faisoient croire provenu de familles & de régions fort différentes Quelquefois il arrivoit entr'eux des que

relles pour le pas. Leur nobleſſe étant aſſûrément fort difficile à débrouiller, puiſqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terreſtres, tout-à-fait imaginaire : les chroniqueurs Grecs prirent ſoin de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les traités de Plutarque, & ſurtout dans la Préparation Evangélique d'Euſebe, l'étrange variété d'avantures & d'occupations que les Africains, les Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleſte n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Oſiris qui éclairoit le monde : en Gréce on déchargea Oſiris ou Jupiter de ce ſoin : on lui laiſſa le ſceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon qui en qualité de ſymbole des travaux ruſtiques portoit par abbréviation les marques de la ſituation du ſoleil ou le caractére de la ſaiſon. Apollon partagea donc avec ſon pere la conduite du monde.

LA THÉOGONIE.

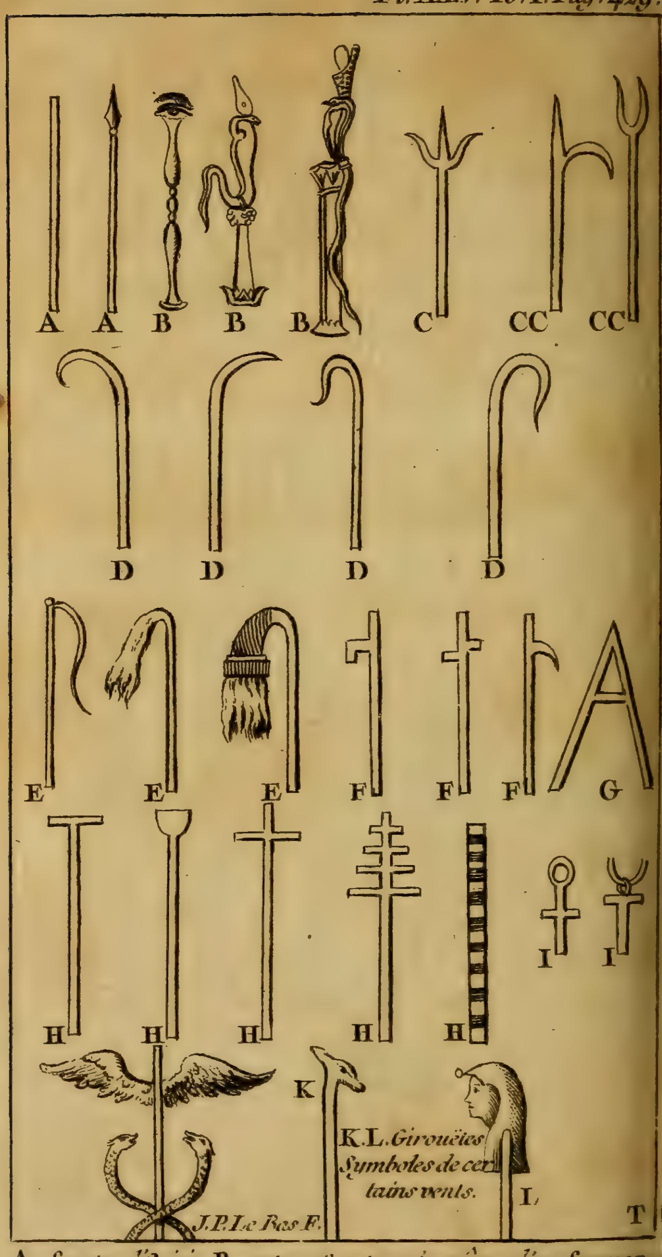
Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna ainſi des lieutenans avec des diſtricts ſéparés. Tout prit forme : les fonctions & les hiſtoires des dieux s'arrangèrent ; & en mettant ſur leur compte ce que chaque nation en

LE CIEL POETIQUE.

publioit à sa façon ; en y ajoûtant les avantures des ministres des temples, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte ; mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, & il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.







A. *Sceptre d'Osiris.* B, *autres Sceptres du même; l'un Surmonté d'un oeil; l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal. Le 3, du serpent et d'un trône &c.* C, *Symbole de la Navigation.* CC *Aviron Symbole du passage, ou du trépas.* D, *Bâton pastoral ou marque d'un gouvernem.t plein d'affection.* E *Le fouet d'Osiris.* F *La Clé d'Osir.* G, *Equerre ou 1.re Letre de l'écriture courante pour marquer le P.er Mois de l'Année.* H, *Mesure du Nil.* I

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.

TOutes les piéces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins : & la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer de dessein prémédité des messagers ou des avis sur l'avenir ; cette grossièreté remplit la société de ténébres, de petitesses, & de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture astronomique & sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances pre-

LE CIEL POETIQUE.

posées au gouvernement des différentes parties du monde, & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens, aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil ; les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent ; les flutes, les lyres, les sistres & autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes & de la reconnoissance qui en est l'ame ; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies ; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel ; les liqueurs, le sel, & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion ; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlants aux hommes, furent interprétés dans le même sens, & regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, & avertissoient les hommes du succès de leur labourage, de leurs ma-

ages, de leur navigation, de leurs guer-
:s, & de toutes leurs entreprises.

Mais comment s'est-il pu faire, me ira-t-on, que tout l'appareil de la reli-
ion ait généralement pris un tour si trange, & que les symboles ou les céré-
nonies dont le peuple ne savoit plus le ens fussent regardées comme autant de gnes de l'avenir ? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures ccessoires étoit comme celles des figures rincipales, fondée sur ce qui frappoit es yeux, & sur le langage commun qu'on enoit en voyant ces figures. C'est en renant tout à la lettre que les peuples eçurent presqu'universellement les au-
ures, la persuasion des influences pla-
étaires, les prédictions de l'astrologie, es opérations de l'alchymie, les diffé-
ens genres de divinations par les ser-
ens, par les oiseaux, par les bâtons, & une infinité d'autres ; enfin la magie, es enchantemens, & les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opi-
nions insensées, dont on n'est pas par-
tout également revenu, & dont il est très-utile de bien connoître le faux, par-
ce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avance-
ment du vrai savoir.

LE CIEL POETIQUE.

On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues ſciences par l'expoſé de leurs principes : elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promèt, même en procédant le plus méthodiquement, n'eſt qu'illuſion toute pure : & pour en être convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeller à leur origine. Elle ſe préſente ici ſans efforts. La naiſſance de ces folies qui ont tyranniſé le genre humain, eſt une ſuite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

I.

Les Augures.

Origine & fauſſeté des Augures.

Pour peu que mes Lecteurs ayent parcouru l'hſtioire ancienne, ils ſe peuvent rappeller d'avoir ſouvent vû les Romains, les Sabins, les Etruſques, les Grecs, & bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important ſans avoir conſulté les oiſeaux, & ſans tirer pour l'avenir des conſéquences favorables ou déſavantageuſes, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiſeaux qui traverſoient l'air, ou de l'inſpection du côté d'où ils partoient, & de la route qu'ils tenoient

tenoient (*a*). On peut encore ſe ſouvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiſeau trop lent à ſe préſenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'uſage des poulèts ſacrés, dont on poſoit la cage au milieu de l'aſſemblée des peuples, & dont les magiſtrats obſervoient gravement les façons bruſques & les mouvemens les plus fantaſques. On avoit réduit en art, & rappellé à des régles conſtantes, toutes les conſéquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laiſſoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit préſentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganiſme, ſoit par intérêt, soit par entêtement pour ces régles chimériques, troubler ou arrêter les entrepriſes les plus importantes & les mieux concertées, par la conſidération du caprice d'un poulèt qui avoit refuſé de manger? Auguſte, & bien d'autres perſonnages éclairés, ſe ſont mocqués des poulèts & des divinations ſans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les ſiécles de la république,

LA DIVINATION.

(*a*) Tite-Live peut ſuffire pour en avoir la preuve. Voyez auſſi *Horat. Carm. lib. 3. impios parræ recinentis omen ducat.*

LE CIEL POETIQUE.

manquoient une entreprise ; les prêtres & les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté, & plus communément encore sur ce que le général avoit préféré ses lumières aux avis des poulèts sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petitesses subsister dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'ame, & les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies sérieuses.

Cicéron nous a conservé le bon mot de Caton * qui avouoit qu'une de ses surprises étoit de voir un Aruspice en regarder un autre sans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il se rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collégues marchant d'un air grave, & haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoit parfaitement le vuide de ces usages. Après avoir remarqué dans le second livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les

* De Nat. Deor. l. 2.

Romains que la querelle de César & de Pompée, il n'hésite pas à confesser que jamais on n'avoit tant consulté les Augures, les Aruspices, & les Oracles ; mais que les réponses qui étoient sans nombre n'avoient pas été suivies des évènemens qu'elles promettoient, ou avoient été suivies d'évènemens tout contraires (*a*). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laisse pas par une fausse prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laisser le peuple dans l'erreur que de courir le risque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une superstition pernicieuse & criminelle. Il est inutile après cela de vouloir expliquer en quoi consistoit l'art des Aruspices, & celui des Augures. Ce n'est point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiseaux dans l'écriture symbolique, & je ne doute pas qu'il ne soit tenté de rire en voyant la différence des oiseaux que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui servoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis salutaires. J'avoue que dans les tems postérieurs, à

LA DIVINATION.

(*a*) *Responsa innumerabilia quæ aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quàm multa luserunt !*

Memphis aussi-bien qu'à Rome, on examinoit fort sérieusement le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux ; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient-là les noms & les figures, ou les signes des vents redoutés ou désirés ; mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie, ou bien un cornèt pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme, soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant une saison, un cours d'air favorable à l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres

travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vûe de cet instrument, diversifié selon les circonstances du païs & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervalle desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

LA DIVINATION.

Anciennement, ou dans le siécle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit : *commençons par consulter les*

Les auspices de *avispicium* l'inspection des oiseaux.

LE CIEL POETIQUE. *oiseaux*, & rien n'étoit mieux entendu. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : & l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux même. Le laboureur ou le voyageur au lieu d'être attentif au soufle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les évènemens. En consultant de pareils prophétes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les astres, & les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres piéces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi utiles que ceux qu'on s'imaginoit recevoir du ciel & des oiseaux qui le tra-

verſent. On voyoit dans les mains des figures d'Oſiris, d'Iſis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un ſceptre, tantôt un jonc ſervant de plume pour écrire, tantôt un cornèt pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à déſigner une fète par la penſée de celui qui y préſidoit avec cette marque de diſtinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour meſurer le Nil; ou bien une tige ſéche, un roſeau, une quenouille, pour déſigner l'appui de la vigne, le ſecours de la tiſſéranderie, ou d'autres ouvrages utiles à la ſociété. Tous ces ſignes fort ſimples furent méconnus. On retint ſeulement que c'étoient des ſignes, des leçons, des avis. On attacha ſur-tout un privilége tout particulier, en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractériſoit le préſident des aſſemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objèts vis-à-vis ces bâtons, après certains mouvemens, après quelques cérémonies preſcrites, étoient autant d'indications de ce qu'on ſouhaitoit ſavoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des augures, tant en prenant une girouette ou un ſceptre pour un inſtrument prophétique,

LA DIVINATION.

Lituus.

La divination par les bâtons. ῥαβδομαντεία.

qu'en quittant l'oiſeau figuré pour s'arrêter à un oiſeau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainſi ſans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures & des ſignes de l'avenir, où il eſt aiſé de citer abondamment & d'ennuyer, il ſuffit d'avoir indiqué la naiſſance des deux premières ſortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiſeaux ſymboliques, & l'avis que les prêtres donnoient au peuple aſſemblé, de ſe régler en tout ſur l'obſervation de ces oiſeaux ayant une fois répandu cette étrange perſuaſion, que les animaux qui fendent l'air ſont autant de meſſagers que les dieux envoyoient pour nous apprendre leurs volontés, & pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux, le peuple ſe trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ſes affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ſes vûes, qui l'avertiſſoient de tout, & qui lui épargnoient toutes ſortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronoſtics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de ſon goût qu'un Dieu ſcrutateur des cœurs, & qui veut être ſervi avec droiture, en eſprit

& en vérité. Le désir de connoître l'avenir autorisé de la sorte parmi les peuples & fortifié par le langage ordinaire, par le sens apparent des cérémonies, & par un culte, selon eux, destiné à leur faire savoir comment leurs entreprises tourneroient, fit interpréter tout le reste dans le même sens. LA DIVINATION.

II.

Les influences.

Origine du pouvoir attribué à la lune.

Les différentes phases de la lune dont on mettoit les marques avec les feuillages ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis pour annoncer les différentes fêtes de la néoménie, du plein, ou du décours, les accoûtumèrent à regarder la lune comme une puissance affectionnée qui leur annonçoit ce qu'il falloit faire ou différer en certains tems, & tout ce qui pouvoit hâter ou retarder les productions de la terre. Isis ou Junon, comme signe, les avertissoit réellement de bien des choses très-importantes : & c'est parce que cette figure leur donnoit des avis, qu'anciennement les Latins l'appelloient *la conseillière*, Monéta. Mais quand une fois on fut dans l'usage de prendre cette enseigne pour une déesse habitante du ciel, on lui attribua l'intelligence, la puissance, & la

LE CIEL POETIQUE.

gouvernement de la terre. Ainsi un simple calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal, & dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer* les tems des assemblées, fut converti en une source d'influences qui s'étendit à tout, & dont une infinité de gens ne veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre, c'est la lune qui régle la crûe des cheveux, la plénitude des huîtres, & des écrevisses, la réussite de ce qu'on séme, & de tout ce qu'on plante, le cours de nos maladies & l'effèt des remédes. Voyent-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, & les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest? il leur seroit aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents, & des grandes pluies qui viennent de ce côté où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines; & où elles minent peu-à-peu les mortoises ou les tenons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raison de tout: sans raisonner, ni rien concevoir, ils expliquent tout: & quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planéte rassemblée au foyer d'un miroir ardent ne peut pas faire monter

d'un point la liqueur du thermométre ; ils vous soûtiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, & de ronger les pierres mêmes.

LA DIVINATION.

III.

L'Aruspicine.

La bienséance avoit, dès les premiers tems, introduit l'usage de ne présenter au Seigneur dans l'assemblée des peuples, que des victimes grasses & bien choisies. On en examinoit avec soin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outré avoit fait dégénérer en minuties, parurent des pratiques importantes, & expressément commandées par les dieux. Le choix qu'on faisoit des plus belles victimes, étoit originairement fondé sur la révérence qu'on devoit avoir pour le sacrifice, & même sur un respect fort légitime pour l'assemblée qui y assistoit. Quand on se fût mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux, si la victime n'étoit parfaite, le choix & les précautions furent portés en ce point jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troisième affectionnoit les bêtes rousses.

La divination par l'inspection des entrailles.

σπλαγχνομαντεία.

Nigram hyemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

LE CIEL POETIQUE. Ces diſtinctions qui étoient provenues des anciennes ſignifications attachées aux diverſes parures d'Iſis & d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit ſcrupuleuſe. Chaque victime paſſoit par un examen rigoureux, & telle qui devant être blanche, ſe ſeroit trouvé avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laiſſoit pas de faire naître quelque embarras en bien des rencontres, ſur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les noirs, & de frotter de craie tout ce qui ſe trouvoit rembruni dans les géniſſes blanches. La fauſſe piété ſe ſéduit ainſi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Bos Cretatus.

Après avoir immolé les victimes les mieux choiſies, on ne ſe croyoit cependant pas encore ſuffiſamment acquitté. On en viſitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuſes ou flétries ou malades, on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit ſain, & que les dedans comme les dehors étoient ſans défaut, on croyoit les dieux contens *, &

* Litaviſſe.

tous les devoirs parfaitement remplis, parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts, on s'embarquoit : on alloit au combat : on faisoit tout avec une entière confiance de réussir ; & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse, que la protection de leurs divinités imaginaires.

LA DIVINATION.

Cette intégrité, & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits, on en fit comme des augures, la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des régles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées, aussi-bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille

LE CIEL POETIQUE.

en ligne droite, & sans faire résistance ; c'étoit le pronostic d'une réussite aisée & sans traverse. Son indocilité, ses détours, sa manière de tomber ou de se débattre, donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuses. Ils faisoient valoir le tout, tant bien que mal, par des ressemblances frivoles, & par de pures pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruspicine s'accréditèrent, parce qu'il étoit très-commun de voir réussir les entreprises, après avoir reçû des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice étoit bien fait, & que les dieux étoient contents. Si après les apparences d'une entière faveur de la part du dieu auquel on s'étoit adressé, l'affaire venoit à manquer ; on en rejettoit la faute sur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, & il n'étoit question que de réitérer les sacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre soi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins sûr, pour avoir accusé faux. On en étoit quitte pour recommencer sur nouveaux frais, & les ministres y gagnoient encore.

IV.

La divination par les serpens.

On trouva des signes de l'avenir, sans doute à-peu-près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie & de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toûjours attaché au bâton de Mercure & d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées & venues des serpens. Anchise devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété & ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens & à leurs prophéties, qu'on en nourrissoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à portée des prophétes & des prédictions. Une

La divination par les serpens.

ὀφιομαντεία.

Æneid. 5.

Ibid. 2.

LE CIEL POETIQUE. foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoticaires, & par la plûpart de nos Botanistes, auxquels l'occasion s'en présente fréquemment dans leurs herborisations, nous a appris que les couleuvres sont sans dents, sans piquure, & sans venin. La hardiesse avec laquelle les devins & les prêtres des idoles manioient ces animaux, étoit fondée sur l'épreuve de leur impuissance à mal faire. Mais cette sécurité en imposoit aux peuples : & un ministre qui manioit impunément la couleuvre, devoit sans doute avoir des intelligences avec les dieux.

La divination par le coq. ἀλεκτρυομαντεία.

Le coq placé communément à côté d'Horus & d'Anubis ou Mercure, signifioit fort simplement ce qui se devoit opérer le matin, comme la chouette marquoit les assemblées qui se devoient tenir au soir. On fit donc du coq & des cochets autant de nouveaux moniteurs qui enseignoient l'avenir : & la chouette acquit en ce genre un talent que bien des gens prétendent tout de bon qu'elle conserve encore. Si cet oiseau qui hait la lumière, vient à crier en passant devant les fenêtres d'un malade où il la voit ; vous ne leur ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a aucun rapport à l'état du moribond, ne soit l'annonce de sa fin.

L'élancement des flammes, le pétillement du sel, & l'inflammation des liqueurs ou de la farine jettée dans le feu des autels, firent d'autres genres de divinations à part. Mais comme la capacité de l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant de profondes connoissances, les prêtres n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils partageoient entr'eux ces belles études, & chacun d'eux tiroit le plus de profit qu'il étoit possible de son mérite particulier.

LA DIVINATION.

La divination par le feu. πυρομαντεία.

Les feuillages, tels que ceux du Bananier, du Lothus, du Colchas, du Perséa, & bien d'autres qui marquoient l'un la fécondité de Dieu, l'autre une partie du jour, comme le lever du soleil, un autre telle ou telle partie de l'année, ou d'autres particularités que je ne dois ni ne puis entreprendre d'expliquer, parvinrent comme les animaux à s'attirer aussi des respects & des consultations.

La divination par les plantes. βοτανομαντεία.

V.

Les enchantemens.

L'assortiment de certains feuillages adroitement combinés pour varier les significations, donna lieu de penser que tel ou tel assemblage de plantes, même

Les maléfices & enchantemens. φαρμακεία.

LE CIEL POETIQUE. ſans être employé par forme de reméde, produiſoit de grands effèts pour la ſanté: & ne voyant aucune liaiſon entre quelques brins d'herbes placés de telle ou telle façon, & la guériſon ou la recolte qu'on s'imaginoit en être l'effèt, on ne trouvoit point d'autre dénouement, que d'en faire réſider la principale vertu dans le concours des paroles ſurannées & inintelligibles que les prêtres prononçoient ou chantoient en portant ces ſymboles avec pompe devant le peuple. La choſe étoit ſimple. Ces feuillages & la formule annonçoient aux aſſiſtans une vérité, une fête, une opération qui devoit être générale & uniforme. N'entendant plus ni le ſymbole ni la formule qu'on conſervoit toûjours religieuſement, ils prirent l'union de certaines plantes & de quelques paroles pour des pratiques myſtérieuſes, éprouvées par leurs peres, & qu'il falloit ſuivre de point en point, ſi on ne vouloit tout perdre. Ils en firent une collection & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir preſqu'infailliblement à tous leurs beſoins. L'union qu'on faiſoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé ſur la tête d'Iſis autour d'un croiſſant de lune ou d'une étoile, introduiſit cette opinion inſenſée, qu'avec

certaines herbes & certaines paroles, on pouvoit faire descendre du ciel en terre, la lune & les étoiles. LA DIVINATION.

Carmina vel possunt cœlo deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (*a*). La connoissance de plusieurs simples bien ou mal-faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières, furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés (*b*). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel & de tel dieu, ou des remédes dans la maladie, ou quelques prédictions de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(*a*) Voyez les Idylles de Théocrite, l'Eclogue de Virgile, intitulée *Parmaceutria*, plusieurs Epodes d'Horace, & le quatriéme livre de l'Eneide.

(*b*) *Testor, cara, Deos & te, germana, tuumque*
Dulce caput, magicas invitam accingier artes.
Æneid. 4.

LE CIEL POETIQUE.

VI.

L'Astrologie.

Origine de l'Astrologie judiciaire.

Ce désir, en apparence légitime, de s'assûrer des remédes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art aussi mensonger que les précédens ; je veux dire à l'astrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologues démenties de point en point par l'évènement (*a*). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre-sens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres héros de leur patrie. L'histoire en

(*a*) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus ; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de la reine, & de l'armée des cieux, avoit bien passé d'Egypte en Phénicie; de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, & presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par-tout le dogme absurde de la métempsycose, moins encore les prétendues histoires des dieux Egyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre & de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations mal-faisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom.

LA DIVINATION.

Mais sur qui tomberont ces influences? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tout

LE CIEL POETIQUE. sur la terre ? On y mit ordre. Un spéculatif à systême comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison ; & que l'enfant qui naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philosophe concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horison, seroit à coup sûr riche en troupeaux, & ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, & le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à-peu près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à sa porte pour avoir du vin dans sa cave, & qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau & des chévreaux. On comprit, voyez, je vous prie, quelle pénétration ! que les entreprises de celui

qui naîtroit sous le signe de l'écreville, iroit toûjours à reculons & en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magistrats seroient nés sous le signe de la balance! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (*a*)! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, & particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit toûjours aller en montant comme cet animal, & comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènemens contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planétes, & des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émoussoient

LA DIVINATION.

(*a*) . . . . *Me scorpius aspicit*
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ. Horat. Carm. l. 2, Od. 17.

LE CIEL POETIQUE. la bonté de certaines influences, & corrigeoient la malignité des autres (*a*). La fin de l'art étoit de ſavoir combiner ces ſituations ; d'obſerver ſi les influences marchoient ſur des lignes paralleles ; ſi la chûte des unes étoit ou oblique ou perpendiculaire ſur les autres. Il falloit ſavoir meſurer des portions de cercle, calculer des angles par les tangeantes & par les ſinus : il falloit étudier l'ordre du ciel pour connoître la diverſité des aſpects. L'aſtrologue ſe faiſoit honneur d'une apparence de ſavoir. La géométrie & l'aſtronomie, les plus belles de toutes les ſciences, ſervirent ainſi à introduire dans le monde toutes les fadaiſes de l'aſtrologie : & il n'eſt pas inutile de remarquer ici qu'un ſentiment qui ſe flatte le plus de tenir à la géométrie & à l'aſtronomie, peut fort bien n'être qu'une chimère ſavante.

Ceux qui ſeroient curieux de voir juſqu'où va l'abſurdité du raiſonnement des aſtrologues, peuvent ſe ſatisfaire en jettant les yeux ſur le poëme de Manilius, ou ſur le petit livre de Cenſorin touchant le jour natal, ou ſur les *aſtronomiques* attribués

(*a*) . . . . *Te Jovis impio*
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, volucriſque fati
Tardavit alas. Horat. ibid.

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade sont mieux liées, que ne le sont les principes qu'ils posent, & les conséquences qu'ils en tirent. LA DIVINATION.

Mais le plus grand des maux que l'astrologie ait causés, n'est pas seulement de repaître les esprits de promesses vaines, d'opérations frivoles, & d'influences sans réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut des suites encore plus malheureuses. Dès qu'une fois les signes célestes, ou les points du ciel destinés à marquer par une certaine dénomination, certains effèts ordinaires à chaque saison, eurent été pris pour les causes mêmes de ces effèts; cette méprise si pitoyable s'accrédita, parce qu'on y croyoit trouver la raison de tout, & le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choisissoit tel mois, tel jour, telle heure, tel aspect, pour commencer un voyage, un labour, une piéce d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'à ce qu'on se trouvât sous un point favorable. Le point ascendant (*a*) d'une étoile produisoit ceci: le point culminant (*b*) de la

(*a*) Arrivant sur l'horison.

(*b*) Arrivant au zénith, ou au plus haut degré dans notre hémisphère.

même ou d'une autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les ſaiſons, les jours, & les momens déciſifs. L'aſtrologie fit en un ſens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laiſſoit encore ſubſiſter dans les cœurs ſéduits ſur l'objèt de leur culte, un reſte de reconnoiſſance pour les faveurs reçûes, & d'une crainte religieuſe de la juſtice qui punit les crimes. Mais l'aſtrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux ſages précautions, elle ſubſtitua des formules ſuperſtitieuſes, & des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées ſur quelques jeux de mots. Elle ruina preſque par-tout la pratique du bien, & tranquilliſa les criminels en leur faiſant rejetter ſur l'impreſſion inévitable de la planéte dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation : & c'eſt-là ſans doute la raiſon ſecrète, c'eſt cette malheureuſe commodité de tranquilliſer ſa conſcience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils ſont inſenſibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établiſſent, reçoivent avec une aveugle crédulité les prédictions de l'aſtrologie, & les raiſonnemens les plus deſti-

tués de vraiſemblance. On n'a guères vû l'irréligion portée plus loin qu'à la cour d'Henri II. & d'Henri III. Jamais les aſtrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoſcopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuſe ſous Henri IV. & ſous Louis XIII. De Thou, Mézerai, & bien d'autres eſprits très-judicieux, avoient reçû dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris.

VII.

Le pouvoir des Planétes.

Dans toute l'aſtrologie, il n'y a rien dont on faſſe tant de bruit, que du pouvoir des planétes. On y parle ſans ceſſe des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planéte de Jupiter; de ſa malignité, lorſqu'elle eſt en conjonction avec Saturne. Chaque ſituation a ſes priviléges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux obſervations qui dérangent fort le ſyſtème aſtrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planéte ſont fondées ſur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En ſecond lieu ces dieux & ces héros ſont

LE CIEL POETIQUE. fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points ſe peuvent prouver, il en ſera des vertus des planétes, comme des héros qui y ſéjournent, & le tout ſe trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas beſoin de preuves. Chacun ſent qu'on n'a prêté à la planéte nommée Saturne, des inclinations languiſſantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'eſt aviſé d'y loger Saturne avec ſes cheveux blancs, & de le déſigner par une faulx propre à tout détruire.

On n'attribue à la planéte nommée Jupiter, la diſtribution des ſceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus déſirables, que parce qu'on a jugé à propos, ſans fondement ni motif raiſonnable, de donner à cette planéte le nom du pere de la vie, & qu'on déſignoit ce nom par un ſceptre accompagné de l'héva ou ſerpent, ſymbole de la vie.

La planéte qu'on appelle Mars, inſpire puiſſamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appellé Mars, & qu'on en a abrégé l'expreſſion par la figure d'une fléche ou d'un dard.

Pourquoi la planéte de Vénus paſſe-

t-elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné?

LA DIVINATION.

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planéte, qui est presque toûjours invisible & absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure, le prétendu inventeur de la police; & si l'on ne caractérisoit le dieu & sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens, symbole ingénieux de la vie & de la société.

Toutes les vertus des planétes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle & telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planétes, a décidé de la vertu de la planéte.

2°. Or, que sont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puissantes im-

pressions ? ce sont des figures dont tout le pouvoir est de signifier. Ce sont de purs noms dont toute la force est d'avertir. Ce sont les lettres d'un ancien alphabèt que chaque nation a converties en autant d'histoires pleines d'absurdité, faute d'en avoir conservé la signification.

Au dire des astrologues, rien ne fortifie tant le pouvoir des planétes que le concours de leur ascension avec celle d'un signe bienfaisant. Il se forme alors un parallélisme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, & vont tomber sur l'heureuse tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, & de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènemens & des caractères tout opposés dans des personnes qui ont eu en naissant le même aspect ?

Mais pour surcroît de ridicule, ce que les astronomes appellent le premier dégré du bélier, de la balance, ou du sagittaire, n'est plus la première étoile du signe qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inspire la justice, ou qui fait des héros. On s'est apperçu dans une longue suite de siécles, que tous les signes célestes s'étoient éloignés peu-à-peu jusqu'à trente dégrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toûjours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier dégré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente dégrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente dégrés en de-çà des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier dégré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des dégrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on dit d'un autre, qu'il est né avec une ame toute royale & avec les inclinations d'un héros ; parce qu'au moment de sa naissance, la planéte de Jupiter franchissoit l'horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire ; c'est avec une étoile éloignée du sagittaire de près de trente dégrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicieux scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable.

LA DIVINATION.

VIII.

L'origine de la Semaine.

Les ennemis de la révélation sont secrettement flatés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planétes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte, c'est connoître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les régles du bon sens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies insensées, & de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions, pour former un corps de religion plus simple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objèts. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & par-tout qu'on commence par le simple, & que le simple se charge en-

faite, se défigure, & s'altère par des additions, par des broderies, par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion ? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites & de la médiation du Sauveur; notre religion est la même que celle de Noë & de ses enfans. Même Dieu, mêmes sentimens, mêmes devoirs, mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse, qui est aussi le nôtre, a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'étant point le ministre de l'alliance éternelle, réserva la pleine & distincte prédication des biens à venir à celui qui en devoit être le pontife & le distributeur. Il eut ordre de joindre à la religion traditionnelle de ses Hébreux un cérémonial d'économie, propre à contenir le peuple dépositaire des promesses, & à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace par un corps de réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte, de la nouriture, & de la police. L'œuvre de Moïse servoit de préparation à une plus grande dont elle administroit les preuves & les assurances, à mesure que les vérités primitives s'obscurcissoient. Plus on remonte dans l'histoire, plus trouve-t-on de peuples qui hono-

LA DIVINATION.

Galat. 3 : 23. & 24.

LE CIEL POETIQUE. roient un seul Dieu, & qui respectoient les mêmes régles. Mais les Egyptiens les premiers, & ensuite tous les peuples de la terre, après avoir reçu & retenu le premier fond de l'ancienne religion qui consistoit à honorer l'Auteur de tout bien, à s'assembler pour le louer en commun, & à traiter les morts avec honneur, ont horriblement défiguré cette simplicité majestueuse, en chargeant sans fin la créance d'opinions fausses, & le cérémonial de pratiques superstitieuses. Nous suivons donc la nature & l'expérience quand nous remontons du composé au simple, en soûtenant hardiment que la prière commune, les sacrifices, les honneurs funébres, & l'espérance d'une autre vie, qui se retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres, ne sont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions postérieures : & si les Egyptiens, malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules, concourent avec nous dans l'usage des fêtes, dans l'attente d'une meilleure vie, & dans les honneurs rendus aux morts ; ce n'est pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés : mais c'est parce que nous tous qui sommes sur

la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chré- LA DIVINATION.
tiens, nous avons conſervé le premier fond de la religion de Noë. La ſource eſt commune. L'eau qui en provient, & qui coule par des canaux différens chez nos voiſins comme chez nous, ſe trouve pure chez nous, & horriblement chargée de fange & de corruption chez nos voiſins. Seroit-ce raiſonner que de dire : c'eſt de nos voiſins que nous tenons notre eau : nous avons ſeulement pris ſoin de l'épurer ? Non. Mais ſi la nôtre eſt pure ; c'eſt parce que nous la recevons immédiatement de la première ſource. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, eſt auſſi devenu la lumière des Gentils. *Dedi te in fœdus populi, in lucem Gentium.* Il a Iſai. 24.
conſervé en nous le peu qu'il y reſtoit de bon. Il n'a ni achevé de briſer le roſeau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y a plus de deux mille ans à toutes les nations, & ſpécialement aux habitans de l'Europe, *Legem ejus inſulæ* Ibid.
expectabunt (*a*), il l'a accompli fidélement : 1°. en détruiſant l'idolâtrie ;

(*a*) Les Iſles ſignifient conſtamment l'Europe dans le ſtyle de l'Ecriture.

2°. en nous ramenant à l'ancienne religion de nos peres; 3°. en nous annonçant de plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam meam alteri non dabo & laudem meam sculptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt ecce venerunt.* 3°. *Nova quoque annuntio.*

L'ordre de la semaine & le repos d'un jour par chaque semaine, bien loin d'être une imitation de la distribution des jours faite par les Payens en l'honneur des sept planétes, sont encore un usage de la plus ancienne religion; j'ose dire même, un usage aussi ancien que le monde. Il est vrai que le témoignage de Moïse qui nous l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent leur petite raison particulière pour juge infaillible de tout. Mais du moins nous est-il aisé de leur montrer que Moïse assure, sans aucun intérêt, que la sanctification du septième jour est d'une datte aussi ancienne que la terre, & qu'il a ordonné l'exacte célébration de chaque septième jour, parmi les Hébreux, longtems avant que les Payens eussent assigné aux planétes & aux jours de la semaine les noms qu'on donne encore aux uns & aux autres. D'où il suit qu'on ne doit regarder ni la semaine sabbatique des Hébreux, ni celle des Chrétiens, qui est la même, comme une imitation de la

semaine planétaire des Payens, qui est postérieure à l'autre.

LA DIVINATION.

Calendrier des Romains sans semaine.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la semaine, & le culte des sept planétes. Ils avoient par chaque mois trois jours distingués, qui étoient les Calendes, les Nones, & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillet, & Octobre, où elles arrivoient le sept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours se comptoient par leur dégré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient suivre immédiatement.

Calendrier des Grecs sans semaine.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, suivoient encore la coûtume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au solstice d'été, coûtume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs peres.

. . . Primæva Meton exordia sumpsit ab anno
Torreret rutilo Phœbus cum sidere cancrum.
Festus Avienus.

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet usage n'auroient pas manqué d'être

fidéles à la division de la semaine, & à la pratique importante d'honorer chaque jour une certaine planéte, si l'Egypte dès lors avoit fait de ces planétes la demeure d'autant de dieux. Or les Athéniens, quoiqu'originaires de Saïs, & la plûpart des Grecs, qui, au rapport d'Isocrate *, avoient reçu des Athéniens la forme de leur religion & de leurs principaux usages, au lieu de compter les mois par semaines, les divisoient en trois décades qu'ils appelloient le mois *commençant*, le mois *moyen*, & le mois *finissant* (*a*). Chaque jour étoit ensuite nombré par le rang qu'il tenoit dans la décade.

* *In Panegyrico.*

A ces preuves sensibles de la nouveauté du culte des planétes, ajoûtons-en une autre tirée de la nouveauté même des dieux qu'on y honoroit; & sur-tout de la nouveauté du tems où l'on a commencé à les loger dans les planétes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure, sont à la vérité des dieux inventés à l'occasion & à l'imitation de ceux d'Egypte. Les symboles Egyptiens ayant été transportés d'un païs dans un autre, chacun les a interprétés à sa façon. Chaque nation a cru y voir des héros de

(*a*) ἱσαμένου, μεσοῦντος, φθινόντος. *Potter's antiquity, tom. I. c. 25.*

son païs : ainsi Osiris est devenu Marnas en Palestine, Moloc chez les Ammonites, Baal en Syrie, Jupiter en Gréce : & d'un seul signe diversement présenté, il s'est formé plusieurs dieux.

LA DIVINATION.

Mais ce ne fut que long-tems après la naissance de ces nouveaux dieux, qu'on s'avisa de leur assigner des places dans les planétes. Après leur avoir donné un tems raisonnable pour éclore, il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir, s'illustrer, passer d'un païs à l'autre, en sorte qu'on ait pu les connoître tous, & les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même chose qu'Osiris : mais il avoit acquis en Gréce de nouveaux noms, de nouvelles parures, une autre généalogie, & une toute autre histoire. Il faisoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Osiris Egyptien, dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Isis dans son principe : mais un nouveau nom & de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Isis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens, n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité. Mais il s'accrédita tellement sous la forme

LE CIEL POETIQUE.

de dieu du commerce, que l'aboyeur avec sa tête de chien paroissoit, en comparaison, une divinité risible. Voilà donc six dieux au lieu de trois. Les Egyptiens & les Orientaux étoient assez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Osiris étoit en possession du soleil. Le trône étoit rempli. Isis avoit la lune en partage, & Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres dieux, qui, pour être de nouvelle datte, ne laissoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puissantes, & chantés par des poëtes célébres ? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le soleil, la lune, & les constellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus dans les planétes. Ce sont des postes qui vaquent : & par ce moyen, chacun sera content de son sort. C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure grossirent avec le tems l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort tard, & long-tems après que la mythologie Grecque & Latine eut pris figure, qu'on s'avisa de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle créa-

tion, en leur aſſignant les cinq petites planétes pour demeure. Ce n'eſt que fort tard qu'on commença à faire des obſervations aſtronomiques ſur ces planétes : à plus forte raiſon, la dévotion aux puiſſances qu'on y loge, & l'uſage d'en aſſigner les noms aux jours de la ſemaine, ſont-ils d'une antiquité peu reculée.

LA DIVINATION.

Toute cette diſtribution étant de beaucoup poſtérieure à la naiſſance des dieux d'Egypte, il n'eſt pas étonnant qu'on ſe ſoit entièrement écarté de l'ancien uſage des ſymboles en employant dans l'écriture aſtrologique un cercle pour déſigner le ſoleil, & un croiſſant pour déſigner la lune. Dans le premier uſage de ces figures, le cercle ou le ſoleil ne ſignifioit point le ſoleil, mais Dieu. Il *en* étoit l'énigme, & le nom de cercle ne ſignifioit autre choſe dans ſon origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croiſſant ne ſignifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on mèt ſous la planéte de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la meſure de la crûe du Nil, ou l'avertiſſement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs ſe prennent

LE CIEL POETIQUE.

l'un pour la marque d'un ambaſſadeu céleſte, l'autre pour le mal enchaîné ſignifications imaginées dans des tem poſtérieurs, & entièrement éloignées de la viſible intention des ſymboles. Ainſi tout concourt à nous montrer combien le culte des planétes eſt nouveau, & que la ſemaine ſabbatique des Hébreux, l'a devancé de beaucoup.

Les rêveries de l'aſtrologie judiciaire, & les horoſcopes tirées de l'aſpect des planétes, étoient, il eſt vrai, en uſage parmi les Egyptiens dès le tems d'Hérodote : mais cette époque eſt poſtérieure de mille ans à celle de Moïſe. Ce qu'on peut inférer du témoignage d'Hérodote & de quelques autres, c'eſt que la nation Egyptienne étant conſtante dans ſes pratiques, malgré la bizarrerie des explications qu'elle y donnoit, il y a lieu de croire que les Egyptiens dans la plus haute antiquité, comptoient leurs jours de ſept en ſept. Quoique les Grecs du tems d'Homère & d'Héſiode ne connuſſent pas encore l'ordre ni les noms des planétes, & qu'ils diſtribuaſſent leur mois en trois décades de jours, cependant Euſebe * rapporte pluſieurs vers de ces deux poëtes qui montrent que les Grecs mêmes avoient quelque reſpect

* Præp. Ev. lib. 13.

pour le ſeptième jour (*a*). Mais d'où peut venir cet uſage ? Comment ſur-tout le nombre de ſept a-t-il pris faveur chez les Egyptiens ? le doivent ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce ſont deux choſes également fauſſes.

LA DIVINATION.

Les Egyptiens ayant mieux conſervé les premiers uſages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, & ſans deſſein de leur part, qu'ils réglèrent leur aſtronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par ſept, comme on faiſoit du tems de Noë *, & du tems d'Adam même. Ils ſuivoient un uſage dont ils ignoroient la raiſon. Ils le pervertirent enſuite en cherchant, avec tous les autres peuples, la raiſon de ce nombre de ſept dans le nombre des planétes, qui ſe trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la ſemaine, quoique ces choſes ne tinſſent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* *Geneſ.* 8 : 10. & 12.

Remontons encore ici du compoſé au ſimple. C'eſt l'ordre de la nature. Les Egyptiens, & peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la ſuite de leurs jours par le nombre de ſept perpétuellement réitéré. Laiſſons-là les folles idées que leurs

(*a*) ἱερὸν ἠμὰρ, *dies ſacer.*

LE CIEL POETIQUE.

docteurs ajoûtèrent à cette pratique pour en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage des gens qui n'y comprennent rien; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénoûment, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel; le peuple dépositaire des promesses, reçut ordre de renouveller l'ancienne façon de compter les jours, & de sanctifier le septième de chaque semaine, tant par l'abstinence de tout travail manuel, que par la considération des œuvres de Dieu; parce que cette manière de compter les jours & de les employer, étoit une profession expresse de la création du ciel, de la terre, du soleil, en

un mot de la nature entière ; & en même tems la condamnation la plus publique du polythéisme * des nations. *Vous travaillerez*, leur dit le Seigneur, *& vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux, la terre, la mer, & tout ce qui y est contenu*, & a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres ; *c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié* ou *se l'est réservé.*

LA DIVINATION.

* Pluralité des dieux.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (*a*) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toûjours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature ; contre les erreurs des Athées qui méconnoissent le Créateur ; & contre les erreurs des Déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(*a*) *Signum inter me & vos.* Exod. 31 : 13.

LE CIEL POETIQUE.

IX.

Origine & fausseté des Sibyles.

C'eſt encore par un abus ſenſible de l'aſtronomie, ou de l'uſage de conſulter certaines étoiles, que s'introduiſirent les oracles des Sibyles. La moiſſon a toûjours été le grand objèt des déſirs & de l'attention de tous les peuples. Ainſi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs ſemailles, & les autres opérations qui intéreſſent le corps de la ſociété, ils avoient l'œil ſur la Vierge qui porte l'épi, & qui eſt la marque du tems de la moiſſon. Ils obſervoient de combien le ſoleil en étoit éloigné : & l'uſage univerſel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la conſulter: langage auſſi ſenſé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette conſtellation le nom de Shibyl Ergona (*a*), *l'épi rougiſſant*, parce que c'eſt la circonſtance préciſe qu'on attend pour faire la moiſſon; & que la moiſſon meurit lorſque le ſoleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(*a*) De שבל *shibul*, ou שבלת *shibbolet*, *ſpica* : & de ארגונא Dan. 5 : 7. Ergoné *purpura*. L'épi de pourpre, *ſpica rubeſcens*.

Enſuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui ſignifie *rouge*, donna naiſſance à la Sibyle Erytréenne. On la conſultoit ſans doute avec profit, & ſes réponſes étoient fort juſtes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, pour un amas d'étoiles ſous lequel le ſoleil ſe plaçoit au tems qui faiſoit rougir l'épi, & amenoit la moiſſon : & c'eſt parce que la moiſſon des Egyptiens n'arrivoit point ſous ce ſigne, mais ſous le bélier, & ſous le taureau, que l'Egypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chériſſoit ſi ſpécialement Iſis avec les cornes d'une géniſſe, ancienne annonce de leur moiſſon ; au lieu que tout l'Orient conſultoit la Sibyle Erytréenne pour s'aſſurer d'une bonne recolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de ſigne en prophéteſſe avoit eu la plus parfaite connoiſſance de l'avenir, puiſqu'on la venoit queſtionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur ſéjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien

LE CIEL POETIQUE. des païs s'attribuèrent l'honneur d'avoir donné le jour à la Sibyle, & pour une il seroit aisé d'en trouver sept. Par la suite toutes les prédictions qui avoient cours, & parmi lesquelles on trouve quelques traits de prophéties faites au peuple de Dieu, passèrent pour être les réponses de ces Sibyles.

X.

L'origine & la puissance des Talismans.

Les erreurs comme les vérités se tiennent par la main, & viennent les unes à la suite des autres. Le culte des signes célestes & des planétes une fois introduit, on en multiplia les figures, pour aider la dévotion des peuples, & pour la mettre à profit. On faisoit ces figures en fonte & en relief, assez souvent par manière de monnoie, ou comme des plaques portatives, qu'on perçoit pour être suspendues par un anneau au cou des enfans, des malades, & des morts. Les cabinèts des antiquaires sont pleins de ces plaques ou amulettes qui portent des empreintes du T, ou du soleil, ou de ses symboles, ou de la lune, ou des autres planétes, ou des différens signes

ſignes du zodiaque. En Orient ces figures ſe nommoient Tſelamim, *des images* (*a*). C'eſt ce que nous nommons des Taliſmans : mais taliſman eſt un grand mot qui en impoſe encore faute d'être entendu.

LA DIVINATION.

La peinture & la ſculpture inventées pour inſtruire les hommes, & pour aider la piété, n'ont que trop ſervi à la ruiner. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planétes & des différens aſtres. Ceux qui les portoient ſur eux ne pouvoient pas douter, au ſortir d'une maladie, qu'ils ne leur duſſent leur rétabliſſement. On obſerva ſur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préſervatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'aſtre qu'elles repréſentoient. Tout le ſuc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réuſſiſſoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raiſon de leur affoibliſſement dans l'interſection des lignes d'activité d'une puiſſance ennemie, & cette apparence de ſavoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les taliſmans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup, & qui coutent

(*a*) De צלם *tſelem*, vient צלמים *tſelamim*.

LE CIEL POETIQUE.

peu, prennent aisément faveur parmi le peuple, & présentées encore aujourd'hui sous le beau nom de figures *constellées*, elles font souvent illusion à des gens qui se croient d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, & qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent, & favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à voir ses images quand elles étoient de fer. C'étoit-là sans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extension de ce beau raisonnement, les autres planétes eurent aussi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, & c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on savoit très-bien qu'elle chérissoit extrêmement le séjour. Le langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. On ne délibéra pas long-tems sur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vif-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné à la surintendance de l'étain ? Il étoit incivil de présenter cette commission à un dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne restoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puissans motifs pour assigner à ces dieux l'inspection sur tel ou tel métal, & une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or telles sont les raisons de ces prétendus départemens, tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre.

LA DIVINATION.

X I.

Les influences climactériques.

L'eſprit de l'homme toûjours plus promt à tirer les conſéquences juſtes d'un faux principe, qu'à s'aſſurer de la vérité du principe même, n'eut pas plûtôt imaginé entre les métaux & les planétes ce rapport frivole & uniquement fondé ſur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un païs & un autre dans un autre climat, il conclut tout de ſuite que la planéte qui ſans doute y favoriſoit la génération du métal, préſidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc ſa planéte dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'eſprit. Tout étoit plomb dans un païs. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le ſyſtême des planétes ſervit à rendre raiſon de tout. Tout fut ſoumis à un des ſept aſtres errants. Chaque membre du corps humain eut ſa planéte tutelaire. Chaque heure du jour eut la ſienne auſſi. Le nombre de ſept décidoit de tout. On faiſoit revenir de ſept en ſept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque ſeptième année, jour, ou heure,

étoit de conséquence. Mais le retour de sept fois sept, qu'on nommoit le retour climactérique (*a*), étoit, & est encore dans bien des esprits une année dangereuse, un jour critique, une heure dont on se félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des situations ou conjonctures importantes, capables d'influer puissamment sur une maladie, sur la condition des particuliers, sur la fortune des princes, sur le sort des batailles, & sur le gouvernement des états. Quand un évènement n'étoit point conforme aux impressions de la planéte dominante du climat, c'étoit la planéte de la semaine qui avoit pris le dessus. Quand on ne pouvoit expliquer une chose par la situation de la planéte du jour, on recouroit à la planéte horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faisoit sonner bien haut la conformité avec quelque évènement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il se forma un savoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en imposer par des noms Grecs ou Arabes, & à duper des esprits passionnés, par des promesses de longue

LA DIVINATION.

(*a*) De Κλίμαξ, *escalier tournant.*

LE CIEL POETIQUE. vie, de grandeur, de richesses, & de santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal : & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènemens, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire !

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, & mille épreuves faites & réitérées avec soin depuis quelques années par Messieurs de l'Aca-

démie des Sciences, & par d'autres personnes infiniment précautionnées & attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune espéce sur la génération d'aucun animal terrestre ou aquatique, ni sur la génération ou altération de quoi que ce soit qui vive ou qui végéte. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aspect favorable de Vénus, & les richesses de Mercure? Toutes ces distinctions, tous ces arrangemens sont une suite misérable du caractère & des inclinations des dieux que l'Egypte, la Phénicie, & la Gréce ont imaginés dans certains astres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contrepié. Toutes les pratiques fondées sur cette persuasion ne peuvent donc être que des superstitions qui font tort à la piété, aux sciences, & à la société; à la société, puisqu'elles la gênent en pure perte; aux sciences, puisqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de causes qui n'opèrent rien; à la piété, puisque sans être idolâtres nous ne laissons pas de faire encore des actes d'idolâtrie; & qu'après avoir renoncé à tous ces dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus & les opérations dont ils avoient introduit la créance.

XII.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la perſuaſion où l'on étoit que chaque planéte engendroit ſon métal, on alla par degré juſqu'à dire qu'une planéte étant plus puiſſante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible ſe convertiſſoit en un autre métal ſous l'impreſſion de la plus puiſſante. Ainſi le plomb, vrai métal & tout auſſi parfait en ſon eſpéce qu'un autre en la ſienne, mais demi-métal ſelon nos aſtrologues; production manquée & demeuré imparfaite par la débilité de Saturne, ſe convertiſſoit en cuivre ſous l'aſpect de Vénus, en argent ſous les traits de la lune, & enfin en or ſous certains regards du ſoleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymiſtes qui donnèrent & donnent encore aux ſept métaux les noms des ſept planétes; & qui non contens de croire la génération & la converſion des métaux, plus ou moins avancée ſous les impreſſions ſucceſſives des planétes, s'aviſèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette converſion que les planétes achevoient trop lentement à leur gré.

La nature & les expériences leur offroient cent moyens de se détromper de leurs fausses idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes, on n'en voyoit point reparoître de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalousie eurent épuisé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voisinage du Guadalquivir, & que l'avidité des Romains eut balayé les restes qui avoient pu échapper aux Tyriens ; le soleil & la lune ne luisoient pas moins sur l'Espagne que dans les premiers siécles du monde. Ces planétes n'étoient pas devenues plus impuissantes en ce païs que dans les autres où nos Alchymistes leur faisoient tout recuire. La longue inaction du soleil en Espagne leur montroit assez que l'or du Chili ou de la Chine, n'est ni cuit ni engendré par cet astre. Mais comme ils doivent l'entreprise de la conversion des métaux aux principes d'une physique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, & tout ce qu'on en veut tirer ; quand nous en serons à l'examen des principes & des tentatives de cette physique, il sera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des Alchymistes n'est pas plus opé-

rante en productions de métaux que Saturne, ou Jupiter, ou le soleil même, dont les foibles talens, à cet égard, sont à présent plus que suffisamment connus.

XIII.

Les Evocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précédent. C'est la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, & de les faire parler. On ne sera pas fâché de trouver ici la clé des sciences occultes, ni de savoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, & pour converser avec les démons. Ceci est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme qu'on savoit être destiné à un meilleur avenir, & à sortir un jour de la poussière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienséance, & à joindre toûjours à cette triste cérémonie, des souhaits & des prières qui étoient l'expression ou la profession de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés & pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes sur le tombeau des grands hommes qui s'étoient distingués ou par un gou-

vernement ſage, ou par la chaſſe donnée aux bêtes féroces, ou par quelque invention utile, ou par d'autres ſervices. Le lieu de la foſſe étoit marqué par une pierre qu'on y élevoit ſuivant l'uſage de déſigner tous les endroits chéris ou illuſtrés par quelque évènement mémorable, en y érigeant (*a*) une colonne, ou ſimplement une pierre qui attirât les yeux par ſa ſituation. Les familles ou les peuples entiers, ſelon l'intérêt qu'on y pouvoit prendre, s'aſſembloient auprès de ces pierres, après l'année révolue, faiſoient des libations d'huile ou de vin ſur la pierre, ſacrifioient & mangeoient en commun. Ils commençoient tous leurs ſacrifices par remercier Dieu, comme nous le faiſons encore, de leur avoir donné la vie, & de multiplier tous les jours en leur faveur la nourriture néceſſaire (*b*). Ils le louoient enſuite de leur avoir donné des hommes utiles, & des exemples à ſuivre, (pratique à laquelle nous ſommes demeuré fidéles :) ou bien ils glorifioient Dieu de ce qui faiſoit l'objèt particulier de chaque ſolemnité & du travail de chaque ſaiſon. Les aſſemblées funébres étoient

LA DIVINATION.

(*a*) Voyez *Geneſ.* 28 : 17. & 18.

(*b*) *Hæc omnia, Domine, ſemper bona creas.*

les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, & qu'on les renouvelloit d'année en année. Non-ſeulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières ; parce que la triſteſſe qui en étoit inſéparable, en banniſſoit la licence qui défigura les autres fêtes, même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embelliſſemens arbitraires, & ſur-tout des repréſentations propres à l'objèt de la fête, occaſion naturelle de bien des déſordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Oſiris, d'Iſis, & de Saturne.

Tout étoit ſimple dans les anciennes fêtes. On s'aſſembloit ſur un lieu élevé & remarquable. On y faiſoit une petite foſſe pour y conſumer par le feu les entrailles des victimes. On faiſoit couler le ſang dans la même foſſe. Une partie des chairs étoit préſentée aux miniſtres du ſacrifice. On faiſoit cuire & on mangeoit le reſte des chairs immolées, en s'aſſeyant auprès du foyer. Peu-à-peu, & ſur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette ſimplicité. Les ſymboles qui y avoient donné naiſſance frappant les yeux, ou par la beauté, ou par la ſingularité de leur figure, on prit

goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nouveaux rafinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'assit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on éleva une table qu'on nomma Autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages, & les feuillages changèrent bientôt comme la forme des autels, ou comme les feuillages significatifs, qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans une autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autre fois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les ca-

LA DIVINATION.

* Un trépié.

ractères, & les histoires des objèts que les hommes prirent pour des dieux, donnèrent lieu ensuite à cent variétés qui parurent des rits fort importans, & des précautions nécessaires. Qui eût manqué à un seul point du cérémonial prescrit, il n'y avoit pas moins que la peste ou la famine à craindre. Quand les dieux irrités n'envoyoient qu'une tempête passagère, ou quelque bête furieuse, on étoit quitte de sa faute à bon marché. Chaque fête ayant son service & ses décorations propres, eut un nom particulier. Il n'en fut pas de même des assemblées mortuaires : rien n'y changea. Elles étoient sans joie & sans parures. On continua à y pratiquer ce qui s'étoit toûjours fait. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoûtumées à une rubrique commune qui se perpétua. C'est donc surtout dans le sacrifice des funérailles qu'on peut retrouver le gros des usages de la première antiquité. On continua à y faire une fosse, à y verser du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler ensuite le sang des victimes (*a*), à en

(*a*) *Inferimus tepido spumantia cymbia lacte*
Sanguinis & sacri pateras. Æneid. 3.

Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'Anchise, *Æneid.* 5.

LA DIVINATION.

rôtir les chairs, & à les manger ensemble en s'asseyant autour de la fosse ou du foyer, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces assemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations solemnelles.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent simplement *les Manes* (*a*) : c'est-à-dire, la convocation, ou le réglement. Les *Manes* & les *Morts* devinrent ainsi deux mots synonimes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre : & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objèt d'un culte insensé, les *Manes* ou les *Morts* devinrent ainsi l'objèt révéré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louan-

(*a*) De מנים *manim*, *distributiones*, *vices*, *reditus*, *solemnitas*. On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funébre.

ges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés, avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidéle. Cette idée étoit magnifique, touchante, & instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons; on les sent, ni les exemples; toute l'Ecriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect & d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion: mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toûjours sen-

ſibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie. LA DIVINATION.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la juſtice, les avoient trompés ſur l'objèt de leur culte, & avoient enſuite converti tout ce qui en faiſoit partie en autant de moyens d'être ſoulagés dans leurs maladies, ou d'être inſtruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiſeaux dans le ciel, les ſerpens, & les autres animaux ſur la terre, un ſimple bâton dans la main de leur miniſtre, & tous les inſtrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de ſignes prophétiques. Ils liſoient dans les aſtres, & les dieux leur adreſſoient la parole, ou leur ſignifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare & groſſière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les queſtionner ſur des affaires d'intérêt, étoit tout auſſi curieuſe, & croyoit avoir droit d'être encore mieux ſervie dans les ſacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la proſpérité de leur

famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé ! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur ? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts ? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, & les liqueurs qui y disparoissoient : & si l'on se contentoit de leur présenter des

liqueurs, c'eſt que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nourritures groſſières. On ſe repaiſſoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reſte du ſacrifice ſur les bords de la foſſe.

LA DIVINATION.

Après le repas pris en commun entre morts & vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le ſacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun ſent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie : c'eſt que les ombres ne vinſſent en foule prendre part à cette effuſion dont elles étoient ſi avides, & ne laiſſaſſent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y rémédia. Les parens faiſoient deux foſſes, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts; l'autre où ils verſoient le ſang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'aſſeyoient ſur le bord de cette dernière; & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vûe de cet inſtrument le commun des morts peu ſenſibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou conſulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de ſûreté pour

eux, s'attroupoient par essains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes & faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponses des planétes, le langage des oiseaux, des serpens, & des instrumens les plus muets, parvinrent aisément à entendre les morts, & à être leurs interprêtes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoient le silence & les ténébres. Ils se retiroient dans des antres profonds. Ils jeûnoient & se couchoient sur des peaux de bêtes immolées. A leur réveil, ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choses cachées, ils donnoient pour réponse la pensée ou le songe qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres destinés pour cet usage : & les premières paroles qui se présentoient à l'ouverture, étoient juste-

ment la prédiction attendue. Ou bien le prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'antre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assûrément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question : mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (*a*). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles.

LA DIVINATION.

(*a*) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Baltus,

Cette matière a été suffisamment traitée par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques si étranges, ayent été communes autrefois ?

Si je puis encore administrer à mes Lecteurs les preuves de cet usage, ou plûtôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre ; j'aurai, ce me semble, très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux, sur les morts, & sur les réponses qu'on peut recevoir des uns & des autres, ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, & à des cérémonies encore plus simples, qui tendoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les hauts lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse, & pour converser avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il eſt ſi ſouvent & ſi expreſſément défendu aux Iſraëlites *de s'aſſembler ſur les lieux hauts*; ou, ce qui étoit ſouvent la même choſe, *de tenir leur aſſemblée auprès du ſang* (*a*) ou *de manger autour d'une foſſe arroſée du ſang des victimes.*

LA DIVINATION.

L'uſage d'employer l'épée dans ces ſacriſices mortuaires pour ſe débarraſſer des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, eſt atteſté dans le reproche que le prophéte Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir *mangé les chairs de leurs ſacrifices auprès du ſang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable* *.

* *Ezechiel* 33 : 25. & 26. *Hebr.*

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulyſſe voulant interroger ſur ſon retour en Itaque l'ame de Tiréſias qui paſſoit pour être tout autrement illuminée que le reſte des morts, commence par répandre dans une foſſe du miel, du vin, de l'eau, & de la farine,

† *Odyſſ.* Δ.

(*a*) לא תאכלו על הדם *lo thocelou wal haddam : non comedetis juxta ſanguinem*, ou *ſuper ſanguine*, ou *circa foſſam victimarum ſanguine conſperſam.* Les LXX interpréres ſachant parfaitement que c'étoit là ce qui attiroit le peuple ſur les hauts lieux, ont très bien traduit cet endroit du Lévitique 19 : 26. & d'autres ſemblables, par ces mots : *μὴ ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὀρέων*, *Vous n'irez point manger ſur les montagnes.* Ici manger eſt la même choſe que ſacrifier.

LE CIEL POETIQUE. en l'honneur du commun des ombres, afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui laissent le champ libre : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. *Il se tient ensuite sur le sang* (a), ou auprès de ce sang, *l'épée à la main. Il dissipe les ombres* légères qui en étoient avides, & empêche qu'elles n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (*b*). Cette ame nommément évoquée arrive enfin : elle prie le héros de s'éloigner de la fosse, & d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, & ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (*c*).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies très simples & très-innocentes dans leur origine & qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(a) Ἄνδοθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων.

(b) . . . . . . Οὐδ' εἴων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα αἵματος ἄσσον ἴμεν πρὶν Τιρεσιάο πυθέσθαι.

(c) Ἀλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξὺ αἵματος ὄφρα πίω, καί τοι νημερτέα εἴπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius Italicus.

Eductumque tene vaginâ interritus ensem.
Quæcunque ante animas tendunt potare cruorem.
Disjice, &c.

chaine

haine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du cérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toûjours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

LA DIVINATION.

En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL POETIQUE.

éloigné de penser que les malins esprits n'ayent pas exercé sur les hommes la mesure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables & toûjours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, & spécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer sur les corps des Energumènes pour la manifestation de la puissante grace du Sauveur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux esprits de ténébres de répondre par quelques apparences équivoques aux désirs des magiciens & des peuples séduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles, en étoit la punition. Tous ces arts n'en sont pas moins trompeurs (*a*), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de régle, puisqu'ils doivent tous leur naissance à l'oubli du sens des premières institutions qui ont été données aux hommes sur le cours du soleil & de la lune, sur le labourage, sur les régles de la société, & sur la reconnoissance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(*a*) L'Ecriture même nous fournit des preuves de l'impuissance des dieux & des supercheries de leurs ministres. Voyez l'Histoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.

Fin du Tome premier.

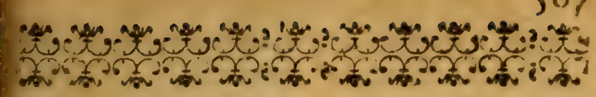


TABLE DES MATIERES

du Tome Premier.

M

Fin de la Table du I. Volume.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé le Sieur Pluche Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *L'Histoire du Ciel*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en

tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout-au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept-cent trente huit, & de notre Regne le vingt-troisiéme. PAR LE ROY, en son Conseil

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 61. Fol. 53. conformément aux Reglemens, de 1723. qui fait défenses, Art. IV, à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, ou afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre huit exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 21. Juin 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

